GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
SEP 26 1900

7e Année. N° 18. 15 Septembre 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Général Ducrot . .	*Lettres au Baron Philippe de Bourgoing* (1866-1868).	225
Maurice Maindron.	*Blancador l'Avantageux* (4e partie)	241
Paul de Rousiers .	*La Puissance commerciale de l'Allemagne.* — II. .	280
★★★.	*Le Chevalier Gluck et le Leitmotif*	309
Camille Mauclair .	*Nele Dooryn*	327
André Chevrillon .	*L'Opinion anglaise et la Guerre.* — III	355
Camille Jullian . .	*Nord et Sud*	381
H. Fiérens-Gevaert	*Waterloo légendaire*	402

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

LA LÉGION D'HONNEUR, 1802-1900,
par **L. Bonneville de Marsangy.**

Publié sous le haut patronage de M. le grand Chancelier de la Légion d'honneur, orné de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte, cet important ouvrage contient toute l'histoire de l'ordre, depuis sa création jusqu'à nos jours. On sait que des drapeaux et des villes ont été décorés de la Légion d'honneur : M. Bonneville de Marsangy leur a consacré des chapitres spéciaux. Il nous présente aussi les femmes décorées : la première de toutes s'appelait Jeanne Schelling, qui guerroya jusqu'en 1807, et conquit sur le champ de bataille d'Austerlitz l'épaulette de sous-lieutenant. C'est elle qui ouvrit la porte aux autres, et ce fut la seule femme décorée par l'Empereur. On trouvera encore de nombreux détails sur l'organisation de l'ordre, une description et une histoire du palais de la Légion d'honneur. Le livre se termine par un long chapitre sur les maisons d'éducation adjointes à l'établissement principal. C'est un magnifique volume où les illustrations et le texte abondent en précieux documents.

POÈMES INGÉNUS, par **Fernand Séverin.**

Aux volumes déjà publiés d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud, de Valère Gille, M. Georges Barral, directeur littéraire de la *Collection des poètes français de l'Étranger* vient de joindre ce charmant recueil de *Poèmes ingénus*. L'auteur, M. Fernand Séverin, se plaît aux pénombres, aux murmures, à tout l'indécis « des sons et des couleurs frêles ». Il promène, en des paysages tristes, « la mélancolie exquise des heureux ». Ses poèmes ont un charme de confidences ; ils sont entre la vie et le rêve, et il faut les lire au crépuscule.

AU CONGO - 1898 - IMPRESSIONS D'UN TOURISTE,
par le **baron E. de Mandat-Grancey.**

L'auteur de ce livre a beaucoup voyagé, et il a livré au public un certain nombre de carnets de voyage, qui tous ont été bien accueillis. Une fois encore, il s'est laissé tenter par les pays lointains ; il était parmi les invités que la Compagnie du Congo emmena d'Europe assister à l'inauguration du nouveau chemin de fer. Parti d'Anvers le 11 juin 1898, il débarquait au Havre le 4 août suivant. Mais avec ses habitudes d'observation, il a su regarder vite et bien. Puis, il a ce don de belle humeur qui donne tant de charme aux récits : tout devient amusant, conté par lui. Il nous fait comprendre, sans effort, les plus graves questions de commerce ou d'agriculture. Pas de mots qui rebutent ; l'expression est toujours plaisante et familière ; les renseignements s'égaient d'anecdotes et de spirituelles descriptions. C'est comme une promenade charmante que l'on fait en sa compagnie.

UNE NOUVELLE DOULEUR, par **Jules Bois.**

Après cette *Ève Nouvelle* qui demeurera « l'un des livres de chevet des féministes », M. Jules Bois, toujours préoccupé des mêmes questions, devait découvrir le sujet de ce beau roman, douloureux et passionné. C'est dans un cœur d'homme qu'il nous fait pénétrer. Nous nous sommes accoutumés, depuis des siècles, à considérer l'épouse ou la maîtresse comme une compagne vivant de notre seule vie, « miroir d'une autre âme », où nous nous contemplons. Le héros de ce livre souffre de sentir que sa femme lui échappe, qu'elle reconquiert chaque jour sur lui et sur elle-même un peu de son indépendance. Vainement, il s'efforce de la retenir : et c'est entre eux, malgré tout leur amour, comme un duel furieux et désespéré ; et c'est là vraiment une douleur *nouvelle* que M. Jules Bois a su faire palpiter dans les moindres scènes et analyser éloquemment.

ESSAI SUR LAURENT DE MÉDICIS DIT LE MAGNIFIQUE, par **André Lebey.**

C'est en Italie que M. André Lebey fut sollicité par la tentation d'écrire ce livre. Il l'a dédié « aux pierres de Florence et aux cyprès du val d'Ema ». Dans les rues, au long des anciens palais, ou parmi les paysages éternels de la campagne florentine, il se ressouvint en poète de ce merveilleux XVe siècle, de ses princes, de ses grands artistes, dont les toiles et les statues s'offrent de toutes parts aux yeux et à l'admiration du visiteur. Laurent de Médicis s'est imposé à lui, et il a voulu faire sortir de l'ombre, selon sa vision personnelle, celui qui avait porté ce nom de magnifique avec tant d'élégance hautaine. Il a recherché, dans les chroniques, les lettres, les ouvrages du temps, tout ce qui pouvait ajouter un détail à l'évocation qu'il souhaitait. L'histoire d'un tel homme, d'une telle ville et d'un tel siècle devait être écrite par un poète : M. André Lebey nous l'a contée avec grandeur et avec émotion.

SINORIX, par **Ernest Hugny.**

Ce roman est le premier d'une série, et l'auteur nous laisse entrevoir qu'il nous montrera en des œuvres prochaines les diverses « étapes d'une race ». Sinorix est un chef gaulois ; et ce sont toutes les mœurs farouches de l'ancienne Gaule que M. Ernest Hugny a voulu nous dépeindre, toutes les jalousies d'homme à homme dans la lutte pour le pouvoir suprême. Il a su imaginer une intrigue attachante, souvent tragique ; et, fort habilement, il a tiré parti de la fiction pour nous renseigner sur l'histoire. Il a reconstitué en un drame violent toute l'existence d'une race depuis longtemps disparue. Des illustrations d'Abel Boyé accompagnent heureusement le texte de M. Ernest Hugny : cela fait un joli volume qui instruit un peu et n'ennuie pas.

Bois.
a « l'un
I. Jules
estions,
n, dou-
cœur
s nous
consi-
com-
d'une
e héros
me lui
sur lui
dance.
t c'est
me un
iment
a su
analy-

y.
solli-
dédié
du val
s pa-
cam-
de ce
e ses
s'of-
ration
osé à
selon
porté
gance
ques,
e qui
qu'il
telle
r un
avec

l'au-
trera
apes
et ce
enne
dé-
mme
a su
tra-
le la
Il a
ence
llus-
use-
t un
pas.

LETTRES

AU BARON PHILIPPE DE BOURGOING[1]

1866 – 1868

I

Strasbourg, 18 juin 1866.

Mon cher ami,

J'arrive de Francfort! La physionomie de l'Allemagne présente un spectacle fort curieux, et je suis enchanté d'avoir pu en juger par moi-même.

Nous avons été servis à souhait, car nous sommes arrivés à Francfort en même temps que la brigade autrichienne qui venait du Holstein, et nous avons été témoins de toutes les

1. Ces lettres, publiées avec l'autorisation des enfants du général Ducrot, ont été écrites par le général à son cousin, le baron Philippe de Bourgoing, écuyer de l'Empereur. Le général avait été appelé au commandement de la 6e division militaire, à Strasbourg, le 25 septembre 1865, sur la désignation directe de Napoléon III. La première lettre (18 juin 1866) fut écrite au moment où commençait la guerre entre la Prusse et l'Autriche. L'Empereur ne fut pas sourd à ces cris d'alarme; dès la fin de l'année 1866, il demanda à une commission, qu'il présidait en personne, de donner à l'armée française un développement rendu nécessaire par les progrès militaires de la Prusse. — L'évolution libérale de l'Empire amena au pouvoir, en janvier 1867, des hommes résolus à ne tenir aucun compte des avertissements du souverain. Le travail que Napoléon III écrivit lui-même sur la *Composition des armées en 1868*, atteste qu'il jugeait insuffisante l'institution nouvelle de la garde nationale mobile, et nécessaire un grand effort de réorganisation profonde. Or, les comités d'armes, qui avaient consenti, au lendemain de Sadowa, à l'adoption d'un nouveau fusil, s'opposaient à ce que l'on changeât le matériel d'artillerie qui avait vaincu en Crimée et en Italie. La bonne volonté de l'Empereur, qu'il ne put imposer à ses ministres, resta vaine. — BARON PIERRE DE BOURGOING.

ovations qu'elle a reçues de la population francfortoise. Nous avons vu arriver les contingents hessois, badois, bavarois, et les chemins de fer, les routes, les villages en sont encombrés; tout cela se concentre à la hâte sur le Mein, de Francfort à Bamberg, et particulièrement vers Aschaffenbourg. Si les Prussiens sont habiles, ils ont là une belle occasion de faire une brillante entrée en campagne. Avant que tous ces éléments hétérogènes aient le temps de se reconnaître, de s'organiser, de recevoir une impulsion unique, ils peuvent être battus, détruits, dispersés, rejetés sur la rive gauche du Mein, et mis hors de cause pour longtemps, par un petit corps prussien bien organisé, qui ferait une pointe hardie vers le centre de leur position, c'est-à-dire vers Aschaffenbourg. Mais il n'y a pas de temps à perdre, car dans quinze jours tout cela présentera une masse imposante qui gênera fort la droite de l'armée prussienne, et coupera facilement toutes ses communications avec les provinces rhénanes.

Vous ne pouvez vous faire une idée de l'animosité ardente qui règne en ce moment dans toute l'Allemagne contre la Prusse. Et pourquoi?... Hélas, il faut bien le dire, c'est parce que toute l'Allemagne est convaincue qu'il y a entente de la Prusse avec la France. On nous déteste en raison de la crainte que nous inspirons, et Dieu sait ce qui adviendra de nous si la Prusse est écrasée!

La laisserons-nous donc écraser[1] et attendrons-nous pour intervenir que l'Autriche et l'Allemagne victorieuses puissent retourner tous leurs efforts contre nous?

La voie dans laquelle nous paraissons vouloir nous maintenir me paraît bien funeste! Si l'Autriche triomphe, elle ne nous saura aucun gré de notre neutralité et s'arrangera une Allemagne à sa guise, sans tenir aucun compte de nos intérêts et de notre volonté. Si elle est vaincue, elle sera la première à prêcher une croisade contre la France pour se réhabiliter aux yeux de l'Allemagne et obtenir des conditions plus favorables.

1. On verra dans les lettres suivantes que si le général Ducrot songeait, à cette époque, à une intervention de la France en faveur de la Prusse, il comprit bien vite que nous devions nous préparer à lutter contre elle. Dans sa lettre du 9 juin 1867, il envisage l'alliance avec la Russie comme la seule possible.

Je maudis l'opinion publique qui, j'en suis convaincu, gêne notre Empereur, entrave, fausse sa politique, et qui, pour éviter quelques embarras et quelques sacrifices momentanés, nous prépare peut-être un triste avenir !

C'est en vain qu'un grand peuple comme le nôtre cherche à inspirer de la sympathie, de la confiance à ses voisins ; il sera toujours en butte à leurs jalousies, à leurs défiances ; il ne saura conserver la position qu'il a acquise, jouer le rôle qui lui convient en Europe, qu'à la condition de se montrer constamment fort et d'inspirer une crainte salutaire.

Je suis saisi d'inquiétude et de découragement en comparant le calme inconscient, imprévoyant de notre pays aux ardeurs exaltées, aux agitations fiévreuses qui se produisent, en ce moment, chez nos voisins d'Outre-Rhin, d'ordinaire si calmes et si lents ! Les événements vont marcher rapidement, et nous n'avons pas un instant à perdre si nous voulons être en mesure d'y jouer notre rôle en temps opportun.

Voilà donc le voyage en Alsace contremandé ! Tant mieux si c'est le signal de nos préparatifs militaires... Tant pis si c'est par excès de prudence, pour éviter d'éveiller les susceptibilités allemandes !

Tenez-moi au courant des nouvelles que vous pourrez recueillir, des indices que vous pourrez saisir. La situation est grave ; elle est digne de toute notre attention, de toute notre sollicitude.

II

Strasbourg, 28 juillet 1866.

Cher ami, je vous ai envoyé un second exemplaire de ma petite brochure[1] ; j'espère qu'il sera parvenu à bon port.

Oui, certes, la situation n'est pas brillante, et, comme le disent vulgairement nos troupiers, je commence à croire que nous avons mangé notre pain blanc le premier.

Notre Empereur a fait fausse route, du jour où il a cessé

1. *Quelques observations sur le système de défense de la France.*

de s'appuyer carrément sur une armée qui lui avait donné quelques preuves d'un solide dévouement, pour chercher un nouveau point d'appui sur ce que l'on appelle pompeusement l'opinion publique et qui, à vrai dire, n'est que l'opinion de quelques misérables, juifs insatiables, avocats bavards, pédagogues insupportables, tripoteurs d'affaires, bourgeois lâches et vaniteux, tous gens sans dévouement, sans cœur et sans patriotisme. La politique de Machiavel n'est plus de notre époque ; d'ailleurs, elle n'est pas digne d'une grande nation comme la nôtre. Par trop de ménagements et de finesses, nous avons mécontenté tout le monde, à l'intérieur comme à l'extérieur, et je ne sais pas comment nous sortirons de cet imbroglio. Si nous avions été franchement avec la Prusse et l'Italie ou avec l'Autriche et l'Allemagne, nous serions maîtres absolus de la situation, nous dicterions aujourd'hui les conditions d'une paix avantageuse pour la France, solide pour l'Europe, nous aurions des amis et des ennemis, tandis que nous n'avons que des ennemis. Les magnifiques résultats obtenus auraient satisfait l'amour-propre national, rendu à l'armée la situation qui lui convient, qui est nécessaire dans un pays comme le nôtre, et les ennemis du dehors, comme les crapauds de l'intérieur, seraient réduits au silence.

Pour reconquérir la situation qui nous appartient en Europe, il faudra, tôt ou tard, entamer une lutte terrible avec la Prusse appuyée par toute l'Allemagne et peut-être même par l'Autriche qui refera contre la France une campagne du Holstein. Ce sera une grave affaire, et, pour la mener à bonne fin, il faudra préparer de longue main une très nombreuse et très solide armée, pourvue d'un armement et de tous les services auxiliaires rendus indispensables par les progrès de la tactique moderne. Il faudra... Il faudra...

En attendant, l'Empereur va à Vichy, en compagnie, dit-on, de MM... ; à coup sûr ce n'est pas auprès d'eux qu'il puisera de vigoureuses et nobles inspirations. Pourquoi le général Fleury n'est-il pas de ce voyage? Serait-il sérieusement souffrant, ou simplement fatigué, découragé de tout ce qui se passe sous ses yeux? Ce serait le comble de la fatalité !

III

Strasbourg, 19 décembre 1866.

Cher ami, dussiez-vous me traiter de Cassandre, de Jérémie, je vous dirai encore : non, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a autre chose en Europe que Compiègne, la Bourse, l'Exposition universelle, les badauds qui en rêvent et les filous qui en vivent ! Si, comme nous, vous n'étiez séparé de l'Allemagne que par la largeur de la Seine, vous comprendriez et partageriez certainement mon indignation.

Il y a quelques jours, j'avais été faire une promenade à Kehl avec mes enfants ; ils s'arrêtèrent devant la vitrine d'un libraire et attirèrent mon attention sur de nombreuses caricatures qui s'y étalaient insolemment. Toutes étaient de la nature de celles que je vous envoie comme spécimen. En me les vendant, le marchand riait de ce gros rire allemand que vous connaissez ; j'étais bien tenté de lui couper la figure avec ma canne ! Mais la position officielle, les relations internationales, et enfin la crainte de me faire assommer avec mes enfants par les affreux tudesques qui entouraient la boutique... j'ai donc jeté mes quatre sous sur le comptoir et suis sorti la rage dans l'âme ! Les petites m'ont dit : « Qu'as-tu donc, papa, tu es bien pâle ? » En effet, je pouvais être très pâle, car j'éprouvais le serrement de cœur que doit ressentir l'homme qui a reçu un soufflet !

Tout cela, me direz-vous, est du sentiment, du sentiment exagéré. Soit ! mais voici autre chose.

Chaque jour, il m'est rendu compte que des agents prussiens parcourent nos frontières, examinent attentivement les lieux, prennent des renseignements minutieux sur les voies de communication, ressources des villages en écuries, fours, blé, fourrages, etc. Il n'y a qu'un instant, on me disait que deux de ces agents étaient venus avant-hier à Mutzig, avaient tout examiné, beaucoup questionné, pris des notes. — Le gouvernement n'ignore pas ces détails, car il est informé par des rapports émanant de la préfecture et de la gendarmerie ;

mais il semble que ces gens ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre !

Comme certains oiseaux stupides, nous plaçons la tête sous l'aile, afin de ne pas voir le bâton qui va nous assommer.

Vous allez me trouver bien ridicule, bien ennuyeux ! Mais, que voulez-vous ? Je suis exaspéré par la lecture de ce fameux projet de réorganisation de l'armée[1]. Il est impossible de voir quelque chose de plus mauvais, de plus indigeste, de plus contraire aux intérêts de l'armée, des populations, de la dynastie ! C'est à ce point que nous, les dévoués par excellence, nous qui sommes prêts à nous faire casser les bras, les jambes, voire même la tête pour les besoins de la cause, nous en sommes réduits à souhaiter ardemment que ce funeste projet soit repoussé par le Conseil d'État ou par les Chambres. S'il était adopté, ce serait à désespérer de l'armée et du pays !

IV

Strasbourg, 17 janvier 1867.

Mon cher ami, votre bonne lettre m'a fait grand plaisir. Il y avait bien longtemps que vous ne m'aviez donné signe de vie, — soit dit sans reproche, car je sais combien vous êtes occupé et entraîné par le tourbillon dans lequel vous vivez.

Vous confirmez ce qui me revient de tous côtés et ce qui ressort trop clairement des faits de chaque jour : il paraît exister dans les hautes sphères du gouvernement une confusion, une hésitation bien fatales dans les circonstances présentes ! Du reste, je le sais, le mot d'ordre est : patience et satisfaction apparente. Je veux bien chanter la même note, mais, hélas ! nous ne trouverons pas d'échos... Au point où en sont les choses, le système est funeste. Il peut satisfaire les lâches, les gens sans cœur, sans patriotisme, qui ne son-

1. Loi sur la réorganisation de l'armée, présentée au Corps législatif le 7 mars 1867, promulguée le 1er février 1868. C'est la loi que défendit avec tant d'énergie le maréchal Niel contre les attaques de l'opposition. Dans sa lettre du 23 janvier 1868 (voir plus loin, p. 237), le général Ducrot développe les raisons qui motivent son jugement.

gent qu'à jouir du présent et disent sans vergogne : « Cela durera toujours autant que nous. » Au contraire, tout ce qui a un peu de virilité, un peu de dévouement sincère à l'Empereur et au pays, s'afflige et s'indigne de l'apathie mortelle qui semble nous gagner.

Un sentiment paraît surtout dominer les braves gens, c'est-à-dire ceux qui doivent être particulièrement l'objet de l'attention et des préoccupations du gouvernement, puisque ce sont les seuls sur lesquels il puisse compter dans un moment de crise : à chaque nouvelle circulaire, note, article dans un sens plus ou moins optimiste, ils s'écrient : « Mais l'on nous prend donc pour des niais ou des aveugles ! Comment ! tous les jours, les faits viennent démentir les prévisions du gouvernement, tromper les espérances du pays, et l'on veut nous prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ! »

Après le discours d'Auxerre [1], c'est l'occupation de Mayence et de Luxembourg par les Prussiens. Après la trop fameuse circulaire La Valette [2], c'est le projet de réorganisation de l'armée qui démontre la nécessité de tripler les forces militaires de la France... Et ainsi de suite.

Il est malheureusement un fait dont les personnages haut placés, comme le général Fleury et vous-même, ne peuvent se rendre compte, mais qui est incontestable, que les hommes vraiment forts et sincèrement dévoués doivent envisager dans toute sa triste vérité : à la confiance la plus absolue, la plus fanatique dans le génie et le bonheur de l'Empereur, ont succédé le découragement, le doute le plus complet. Autre-

1. « Le département de l'Yonne a été un des premiers à me donner ses suffrages en 1848. C'est qu'il savait, comme la grande majorité du peuple français, que ses intérêts étaient les miens, et que je détestais comme lui ces traités de 1815 dont on veut faire aujourd'hui l'unique base de notre politique extérieure... » Discours prononcé par l'Empereur, le 6 mai 1866, à l'occasion de l'ouverture du concours régional d'Auxerre. — Le discours d'Auxerre fut alors considéré comme une revendication des frontières du Rhin.

2. M. de la Valette, ministre des Affaires étrangères par intérim, adressa à nos agents à l'extérieur, en septembre 1866, une circulaire, insérée au *Journal officiel*, ayant pour but d'atténuer l'effet produit sur l'opinion par les rapides succès des Prussiens dans la campagne qui se termina à Sadowa et par la première transformation de l'Allemagne, conséquence du traité de Prague, signé le 23 août 1866.

fois, le Gouvernement n'avait pas à se préoccuper des manœuvres de l'opposition; elle ne se composait que d'un petit nombre d'utopistes et d'ambitieux déçus; l'immense majorité de la nation ne la prenait pas au sérieux et se rangeait toujours du côté du souverain. Aujourd'hui, les rôles sont renversés; les fois les plus robustes sont ébranlées, le doute s'est glissé dans tous les cœurs!

L'accueil fait par l'opinion au projet de réorganisation de l'armée que l'on savait parfaitement être bien plus l'œuvre de l'Empereur que celle de la haute commission, cet accueil, dis-je, est un symptôme qui doit faire réfléchir. Attendez la réunion des Chambres et vous en verrez bien d'autres! Viennent les prochaines élections et ce sera encore une autre affaire!

Vous allez me trouver bien osé, bien frondeur, n'est-il pas vrai? N'allez-vous pas me traiter de factieux, d'homme dangereux dont il faut se séparer au plus vite? Non, vous n'aurez pas cette mauvaise pensée, si vous voulez réfléchir un peu sérieusement.

Pour combattre un danger, il faut le connaître, le regarder en face. Tous ceux qui cherchent à abuser l'Empereur sur la gravité de la situation, sur les effets désastreux produits par les derniers événements, sont de faux amis, des traîtres et des lâches qui ne se préoccupent que du soin de sauvegarder des intérêts purement personnels. *Pessimum inimicorum genus laudantes*, comme dirait mon ami Trochu.

L'ingénieur en chef, chargé de la navigation du Rhin, homme de haute intelligence et de grand cœur, me disait hier :

« Vous ne pouvez vous imaginer ce que je souffre depuis quelque temps. J'ai de fréquentes conférences avec les ingénieurs badois et bavarois; l'attitude de ces messieurs me donne la juste mesure du revirement qui s'est produit en Allemagne à notre égard. Autant ils étaient polis, faciles, empressés (je dirai même obséquieux), autant ils sont devenus raides, exigeants, voire même arrogants. Ce sont des affranchis d'hier qui tiennent à prouver au maître qu'ils ont cessé de lui appartenir et de le craindre. »

Avec ces idées qui sont aujourd'hui celles de toute l'Alle-

magne, il est impossible qu'un conflit n'éclate pas au premier jour. On ne fait pas tenir indéfiniment un œuf sur sa pointe. La situation n'est pas en équilibre plus stable!

Cette douloureuse situation est-elle sans remède? — Non. Mais, pour le trouver et l'appliquer, il faut faire machine en arrière, remplacer par des *hommes* les personnes qui promènent parmi nous leur importance frelatée; abandonner les chimères, la politique du sous-entendu, les grands mots, les grands compliments, pour aborder la réalité; pratiquer la sincérité; agir virilement et honnêtement. Programme qui comporte une certaine transformation gouvernementale, entraînant une transformation nationale, laquelle sauverait l'Empire, et nous avec lui!

Il faut, comme je le disais au général Fleury dans une de nos dernières conversations, faire outillage neuf et, cet outillage monté, se mettre résolument à la besogne, sans bruit, sans fausses démonstrations.

Il n'est plus possible de se le dissimuler, la fatale loi de 1855[1] a produit des effets désastreux; le niveau de notre armée a beaucoup baissé, surtout en ce qui concerne l'élément sous-officier, élément si puissant et tout particulier, par sa nature, à notre armée. — Tous les chefs de corps, sans exception, se plaignent amèrement de ne plus trouver à remplacer les fourriers et sergents-majors que la libération enlève chaque jour. C'est déjà un grand mal dans le présent; cela en sera un bien plus grand dans l'avenir, car c'est dans cette catégorie que nous puisons les excellents officiers de troupe, aussi remarquables par leur solidité, leur dévouement, leurs modestes prétentions, que par leur intelligence pratique de toutes les choses secondaires du métier. Par quoi les remplacerons-nous?

Il est temps de mettre de côté tout sot amour-propre, toute folle présomption, et de profiter des enseignements que nous donnent les derniers événements.

Il en est un surtout sur lequel on ne saurait trop méditer: le 5 mai 1866, le gouvernement prussien ordonnait la mobi-

1. La loi du 24 avril 1855, sur la dotation de l'armée, établissait les rengagements avec prime, précisément pour constituer des cadres de sous-officiers.

lisation de ses corps d'armée ; le 19, tous ces corps étaient concentrés et venaient prendre position sur les frontières. Le 15 juin, la Prusse signifiait son ultimatum à la Saxe, au Hanovre, à la Hesse électorale. Le 16, elle faisait son entrée à Dresde. N'est-ce pas foudroyant ? En quatorze jours, cette armée de deux cent quarante mille hommes avait été portée à quatre cent quatre-vingt-dix mille hommes, tous armés, habillés, équipés, encadrés ! Avec notre organisation actuelle, nous n'obtiendrions pas un pareil résultat en trois mois.

Et vous voulez que je ne sois pas inquiet ? Mais nous sommes à la merci des événements et des Prussiens ! Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

Plus je vieillis, plus je m'entête dans mes idées et mes jugements sur les hommes et les choses : les événements sont venus si souvent justifier mes prévisions, qu'en vérité je suis bien excusable.

En résumé, dites au général Fleury que je le remercie de son avertissement ; j'en ferai mon profit ; d'ailleurs, je suis aussi discret, aussi prudent qu'il peut le désirer ; mais, pour Dieu, qu'il ne s'abuse pas sur la gravité de la situation et qu'il cherche à la faire comprendre à notre Empereur. Garder le silence aujourd'hui serait une faiblesse et une lâcheté. Si j'avais l'occasion d'approcher notre souverain, je ne la commettrais certainement pas, dussé-je m'exposer à une disgrâce complète ; d'ailleurs, elle ne serait que passagère, car les événements se chargeraient trop tôt de me donner raison.

Une personne, en position d'être bien informée et de bien juger les choses, m'écrivait dernièrement de Paris : « La situation est grave, très grave, tellement grave que personne n'ose dire toute la vérité à l'Empereur, et c'est là le plus grand malheur ! »

En voilà bien long ; tout cela est bien diffus, bien mal présenté, mais j'ai la tête tellement remplie de ces tristes pensées qu'elles débordent sous ma plume, sans que j'aie la possibilité de les développer complètement.

V

Strasbourg, 9 juin 1867.

Que le bon Dieu vous bénisse, mon cher ami, car, sans votre heureuse inspiration, il est probable que les coups de l'assassin eussent été mieux dirigés et que nous serions aujourd'hui dans le deuil et la tristesse [1].

Quelle honte pour la France, quels cris de réprobation dans toute l'Europe, si notre hôte illustre avait été frappé sur notre territoire! La pensée seule d'un pareil malheur fait frémir. Mais, si je maudis le forcené qui a commis un si grand crime, je maudis encore bien plus tous les misérables dont les déclarations et les protestations mensongères font revivre sans cesse cette malheureuse question de Pologne, cause de tous les désordres et de tous les crimes!

Les indignes avocats [2] qui reçoivent par des insultes un grand souverain, hôte respecté de la France, sont plus coupables à mes yeux que le malheureux insensé agissant sous l'impulsion d'un fanatisme aveugle. C'est un acte bien digne de cette infecte caste personnifiée dans ce haineux et baveux Jules Favre, aujourd'hui membre de l'Académie française!

Vous assistez à de brillantes fêtes, cher ami; cela vous fatigue sans doute un peu, mais vous amuse beaucoup.

1. Le baron Philippe de Bourgoing avait été attaché à la personne du tsar pendant son séjour en France. Au retour de la grande revue de Longchamp, le 6 juin 1867, Bérézowski tira deux coups de pistolet sur l'empereur de Russie. M. de Bourgoing était à côté du tsar, à la portière de droite de la voiture où avaient pris place Alexandre II, Napoléon III, le grand-duc héritier et le grand-duc Wladimir. Il avait la direction du cortège. M. Raimbeaux, écuyer, se tenait à la portière de gauche. La police ayant été avertie que l'on pouvait redouter un attentat, M. de Bourgoing fit signe, en arrivant au bas de la Cascade de Longchamp, de prendre la route de droite au lieu de l'allée des Acacias, désignée dans l'itinéraire de retour. Bérézowski, qui attendait dans l'allée des Acacias, se serait trouvé à droite de la voiture, du côté de l'empereur de Russie. En voyant le changement de direction, il courut à travers les massifs et ne rejoignit les voitures impériales qu'en haut de la Cascade. Il était alors placé à gauche de la calèche, et sa course précipitée l'empêcha de viser avec sûreté. Il pressa même les deux gâchettes à la fois. C'est donc grâce à l'heureuse inspiration du baron Philippe de Bourgoing que l'empereur Alexandre II échappa à la balle de l'assassin.

2. On se rappelle que lorsque le tsar visita le Palais de Justice, M. Floquet s'approcha de lui et, soulevant sa toque d'avocat, cria : « Vive la Pologne, Monsieur! »

Tout Paris, absorbé par les splendeurs de l'exposition, les visites des souverains, ne pense plus à Sadowa, aux envahissements de la Prusse, à ses projets menaçants. Dieu veuille que notre Empereur ne se laisse pas endormir par le rusé renard Bismarck et qu'il prenne ses mesures pour prendre tôt ou tard une éclatante revanche !

L'exposition passera, les souverains rentreront chez eux, et nous resterons en présence d'une situation fort grave à l'intérieur, intolérable à l'extérieur. Nos voisins vont toujours leur train. Après l'unification militaire, voici l'unité douanière et commerciale qui vient de se faire. C'est le cadeau de bienvenue du bon roi Guillaume ! Il est impossible d'éluder plus effrontément les stipulations du traité de Prague !

Je suppose que l'empereur Alexandre n'entrera pas dans la gare de Strasbourg, mais qu'il ira tout droit à Kehl ; c'est ainsi que les choses se passent ordinairement pour les grands personnages impatients de rentrer chez eux.

Dans tous les cas, je me tiens prêt, et, si j'en reçois l'avis officiel, j'irai avec grand plaisir saluer Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.

J'ai toujours pensé que la véritable, la seule alliance durable pour la France devait être celle de la Russie, fallût-il pour cela lui abandonner Constantinople et jeter à la mer tous ces affreux Turcs. Les Prussiens, les Anglais, voilà nos vrais et irréconciliables ennemis. Je n'ai jamais oublié Blücher et Wellington... pas même aux plus beaux jours de l'entente cordiale !

Quel que soit l'itinéraire de votre souverain, j'espère bien que vous vous arrangerez de façon à nous donner quelques instants après son départ. Je serai heureux de vous serrer la main et de causer avec vous. Bien des choses se sont passées depuis notre dernière entrevue.

VI

Strasbourg, 23 janvier 1868.

Mon cher ami, votre bonne lettre m'a fait grand, grand, très grand plaisir ! Il y a bien longtemps que vous n'étiez

venu causer avec moi, et votre silence m'était d'autant plus sensible que vous m'avez toujours gâté sous ce rapport. Dans nos dernières conversations, nous n'avons pas toujours été du même avis; vous me taxiez de pessimisme; moi, je vous trouvais trop optimiste; et, faut-il vous l'avouer, je vous soupçonnais parfois de vouloir me cacher le fond de votre pensée. Obéissant aux exigences de votre position officielle, vous pouviez vous croire obligé à une certaine réserve, même en causant avec moi.

Cette tension dans nos rapports ne pouvait durer, car, au fond du cœur, nous avons les mêmes principes, les mêmes sentiments de dévouement à notre pays et à notre souverain. Si nous différons d'avis sur les moyens à employer pour servir utilement l'un et l'autre, nous sommes toujours en parfait accord sur le but à atteindre.

Oui, mon cher ami, le seul moyen de retremper notre pays, de rendre à la dynastie impériale son prestige et sa solidité, c'est la guerre, la guerre qui, seule, fera oublier les funestes erreurs et les fatales faiblesses de l'année 1866. La lutte sera rude, sans aucun doute; elle demandera de vigoureux efforts, mais son issue ne saurait être douteuse si nous savons mettre à profit les excellents éléments militaires de notre armée et l'élan patriotique des masses que l'on retrouve toujours en France, lorsqu'on sait faire vibrer certaines cordes.

Sans doute, la situation s'est améliorée depuis que le maréchal Niel a pris la direction des affaires; nous avons du matériel, des chevaux, des hommes même, mais peu de soldats, et ici je constate une erreur trop généralement répandue qui consiste à confondre des hommes et des soldats. La différence est grande cependant.

Avec une armée relativement peu nombreuse, mais bien organisée et composée de troupes instruites, solides, homogènes, l'on est à peu près certain du succès au début de la campagne. Si une bonne organisation donne le nombre d'*hommes* nécessaire pour alimenter l'armée, fournir les garnisons des places fortes, etc., les succès continuent et le résultat final est assuré.

Sous ce rapport, le maréchal Niel n'a rien fait ou plutôt a

mal fait. Le renvoi des classes 61 et 62, au mois de septembre dernier, a désorganisé nos cadres et, malgré tous les efforts depuis quatre mois, il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport. Notre artillerie, particulièrement, est d'une faiblesse désolante; son état du pied de paix n'est nullement en rapport avec les exigences du pied de guerre. Certains éléments indispensables manquent à notre infanterie. Par exemple, les chefs de bataillon, l'adjudant-major, l'adjudant du quatrième bataillon ; un cinquième sergent (sergent de tir) à toutes les compagnies, etc... Mieux vaudrait cent fois s'occuper de compléter tous ces détails, que songer à organiser les cadres d'une garde nationale qui seront toujours détestables. Je comprends la garde nationale sur le papier, mais je ne veux pas de ces réunions qui donneront des résultats dérisoires au point de vue de l'instruction et présenteront souvent un danger au point de vue politique.

L'argent que l'on dépense pour organiser ce semblant de seconde armée serait bien plus utilement employé pour donner à la véritable armée le nécessaire, l'indispensable. Quelques batteries d'artillerie, un quatrième bataillon mobilisable, et quatre compagnies de dépôt dans nos régiments d'infanterie, feraient bien mieux notre affaire.

Il ne faut pas se le dissimuler, la nouvelle loi, sortie si péniblement de trop longues discussions, est mauvaise; elle ne donne aucune force pour le présent et peu de chose pour l'avenir; elle mécontente les populations, ne satisfait pas l'armée; elle n'est pas née viable et, j'en suis convaincu, elle sera rapportée avant d'avoir donné des effets complets. Les questions qui agitent l'Europe en ce moment seront résolues avant neuf ans!

Ce qui fait la force de l'armée prussienne, la seule chose que je lui envie, c'est une excellente organisation en corps d'armée, division et brigade, organisation qui rend sa mobilisation si facile et si prompte qu'elle peut toujours en quarante-huit heures concentrer 120 000 hommes autour de Mayence ou de Coblentz. Dans l'état actuel des choses, nous n'obtiendrons pas ce résultat en plusieurs semaines!

La Prusse se montre certainement très circonspecte, en ce moment, dans ses relations diplomatiques et dans ses actes;

mais elle n'en continue pas moins, avec une prodigieuse activité, toute sa préparation à la guerre.

J'en conclus que si elle se résigne à ajourner ses ambitieux projets, elle n'y a pas renoncé définitivement; si elle juge le moment inopportun pour entrer en campagne, elle n'en reste pas moins convaincue que la guerre est inévitable dans un avenir plus ou moins rapproché, et elle agit en conséquence.

Dans ce moment, il se passe un fait assez curieux que je suis avec attention : les Badois font des travaux importants sur la rive droite du Rhin entre Neuf-Brisach et Strasbourg. Il y a là, en face de Marckolsheim, un point bien connu dans nos anciennes guerres, qui présente de grandes facilités pour un passage de la rive droite sur la rive gauche — rentrant du fleuve tourné du côté de l'ennemi, hauteurs escarpées aux deux extrémités du croissant qui commandent complètement la rive gauche, faux bras du Rhin navigable, ce qui permet de préparer l'embarquement des troupes en toute sécurité, etc... — En face de Marckolsheim, et à quelques kilomètres seulement, au pied des Vosges, se trouve l'excellente position de Ribeauvillé d'où partent trois belles routes qui, franchissant les Vosges aux cols de Sainte-Marie-aux-Mines, du Bonhomme et de Gérardmer, viennent déboucher dans les hautes vallées de la Moselle, vers Saint-Dié et Raon-l'Étape.

Ces données suffisent pour faire entrevoir ce que l'ennemi peut tenter de ce côté. Maître du Rhin moyen de Rastatt à Coblentz, et appuyé sur des places de premier ordre, l'ennemi peut à volonté prendre l'offensive ou rester sur la défensive vers notre frontière nord-est ; il peut appeler notre attention de ce côté par quelques vigoureuses démonstrations, et, par les nombreuses voies ferrées de la rive droite, porter rapidement une grosse armée vers le Haut-Rhin. Cette opération aurait le double avantage de couvrir complètement les États du sud de l'Allemagne et de les entraîner immédiatement dans l'action. En quarante-huit heures, cette armée peut être au pied des Vosges et marcher sur Nancy, par les routes de Raon-l'Étape et Saint-Dié. Tournant ainsi d'un seul coup nos armées échelonnées entre Rhin et Moselle, pendant qu'elles

seraient abordées de front par les armées qui s'avanceraient au nord, en s'appuyant sur les places fortes du Rhin, Nancy deviendrait ainsi l'objectif unique de toutes les forces ennemies.

Les confédérés badois, wurtembergeois, bavarois, entrant alors en action, inonderaient la Haute-Alsace et couvriraient les derrières de l'armée prussienne engagée dans la partie sud des Vosges. C'est un mouvement analogue à celui par Rastatt et Haguenau dont je vous parlais au printemps de 1867, mais d'une exécution encore plus facile, et donnant des résultats plus complets.

Je rédige en ce moment un mémoire détaillé sur cette intéressante question et je l'adresserai dans quelques jours au ministre de la Guerre ; mais la conclusion qui se dégage tout d'abord de ces faits, c'est que les derniers événements nous ont créé une situation intolérable.

Plus on étudie nos frontières, plus on reconnaît leur faiblesse, et, par suite, la nécessité d'une rectification, si nous ne voulons rester indéfiniment sous le coup d'une audacieuse surprise. Obtiendrons-nous cette rectification par les voies de la diplomatie? Je ne le crois pas, mais je crains bien que nos gouvernants ne se bercent trop longtemps de ce fol espoir !

En voilà bien long, mon cher ami, et je me dédommage amplement de mon silence ; mais je suis convaincu que vous n'êtes indifférent à aucune des questions effleurées par moi, voire même à la question purement militaire.

GÉNÉRAL DUCROT

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

VII

Marguerite de Troix-Mares se décida à quitter le château de Bellepeyre dans les premiers jours de janvier. Elle se consola du chagrin qui la tenait de quitter Diane par le plaisir de ne pas être séparée de son Blancador, sans qui elle ne pouvait faire un pas. Marguerite se laissait aller à cette passion tardive où elle s'épanouissait avec une ardeur de bête.

Elle monta en croupe d'un barbe blanc, se collant au jeune homme plus étroitement que ne l'eût commandé la plus timide prudence, et assura les rondeurs encore fermes de son séant sur le panneau d'où retombait un tapis de velours noir brodé à son chiffre. Ses pieds reposaient sur une planchette pareillement habillée de velours. Ainsi installée, la veuve se mit en route pour le château de La Combe. Et ceux qui la virent s'éloigner, dans ses magnifiques habits de deuil, avec un cayot de bombasin strié de velours, couvert de petites bandes de taffetas effilé, un bonnet de serge noire d'où pendait un voile de crêpe qui balayait la terre, et un touret de nez en peluche, sans compter les émaux de ses joyaux noirs, et ses gants brodés, crurent assister au départ de la reine de

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août et 1er septembre.

Saba, quand cette Candace se mit en route pour proposer des énigmes au roi Salomon.

Sa suite était d'une douzaine de valets et servantes, où Jacquemin Tardival et Jeannine Le Broc tenaient la place principale, avec Marie-Rose, chambrière intime de Marguerite. Assise sur un bât dont l'arçon portait une bougette en maroquin contenant le nécessaire de toilette de sa maîtresse, Marie-Rose, qui n'avait pas vingt ans, se balançait au pas tranquille d'une mule grise. Et cet animal, qui disparaissait sous un lacis de courroies à carrefours dorés, sous des cordelières entrelacées et des floches de soie bleue, semblait approuver, par le mouvement de ses oreilles de lièvre, les compliments licencieux de l'empressé Jacquemin.

— Si, disait M. Tardival, vous pouviez quitter cette tenue de deuil que vous portez en l'honneur de feu votre maître, vous n'en seriez pas plus charmante, gracieuse et plaisante Rosette. Et cette fraîche Jeannine, qui chevauche ci-près, tellement bariolée et bigarrée de tous draps, qu'elle apparaît riolée et piolée comme la chandelle des Rois, n'est, auprès de vous, qu'un méchant coquelicot comparé à un lys.

Ou bien il racontait à Rose les moindres péripéties de la bataille de Coutras, et comment il sauva la valise dont il avait charge :

— Si M. de Joyeuse avait eu près de lui, de fortune, une demi-douzaine de Jacquemins, pas davantage, le gain de la journée eût été pour l'armée du Roi.

Et, à quelques longueurs de bête, Jeannine, parée comme une châsse, suivait en se désolant des manières hautaines de M. de Blancador. Maintenant, il ne daignait même plus lui ouvrir la porte de l'antichambre où il veillait sur la vertu de madame de Troix-Mares. Et la simple fille, croyant que la beauté peut suffire à tout, comme le vrai mérite, soupirait. Elle se sentait de plus en plus triste à se rapprocher du château sombre et glacial où il lui fallait rentrer, et dont les murs suintaient l'ennui.

La petite troupe traversa la forêt de Montech, où madame de Troix-Mares prit assez peur de quelques misérables, qu'elle aperçut dans une vente, pour s'enlacer étroitement à M. de Blancador, en poussant de petits cris, et avec d'autres mi-

nauderies qui montraient trop leur apprêt pour ne pas indisposer Horace. Il commençait de montrer à la dame une froideur qui la navrait, la chargeait d'observations malveillantes, ne lui ménageait pas les critiques. La veille encore, il l'avait vertement tancée parce qu'elle s'était enduit le visage de graisse de crocodile, onguent qui, comme chacun sait, est propre, entre tous, à effacer les rides. Et, pour le calmer, Marguerite n'avait cru pouvoir mieux faire que de lui donner une paire de pendants d'oreilles en rubis balais et une bague qui complétait la parure. Mais Horace avait reçu ces dons, pourtant considérables, sans que rien, dans ses traits ni dans ses gestes, trahît une satisfaction, même médiocre.

Dès le second jour de la liaison, il avait laissé entendre à madame de Troix-Mares, non sans quelques gémissements bien espacés, qu'il était singulièrement dur, pour l'héritier des Blancador de Monsac, de vivre en domesticité. Et jamais cette domesticité ne lui était si pesante que quand il se rappelait que celle-là même, qui le détenait à son service, avait profité de sa misère. N'était-ce pas le financier Florent Bourassou, qui, pour se parer d'un vain titre seigneurial et, prenant un abbé comme homme de paille, avait ruiné le feu baron de Blancador, et obligé son fils à courir le monde, dans une condition servile ?

Marguerite lui avait arraché ces aveux par morceaux. A les ouïr, sa douleur allait grossissant. Cette femme, qui avait vécu dans un air chargé de trahison et de mensonge, n'admettait pas que son Blancador pût pratiquer le dol et la tromperie. Tout ce qui passait par cette bouche, surmontée de telles moustaches, devenait pour la veuve amoureuse article de foi. Si peu qu'elle connût les affaires embrouillées et sans nombre de son défunt mari, elle croyait l'avoir entendu dire, et souvent, dans les derniers jours de sa vie, qu'un accord était intervenu. Une grosse somme d'argent avait été mise à la disposition de l'héritier, par Dom Bazime, s'il consentait à abandonner le procès. Mais quand elle en toucha un mot à Blancador, celui-ci se récria. Sans entrer dans le détail, il laissa comprendre, avec l'accent amer d'un ange déchu, que « là, comme ailleurs, il avait été volé », et que « les intermédiaires avaient retenu le meilleur ».

Ignorant que les « intermédiaires » étaient MM. de Martinglise et de La Poise, Marguerite déclara qu'elle mettrait ordre à tout cela. Dès que son homme d'affaires, M. Baratier, serait arrivé chez M. de Corpoy, ce qui ne pouvait tarder, elle s'en ouvrirait à lui. Mais elle allait, en tout cas, donner l'ordre qu'on lui écrivît. La question serait résolue à l'avantage du dernier descendant des Blancador.

Horace se défendit avec noblesse. Il souhaitait que l'on ne tirât plus cette histoire « des marais profonds de l'oubli ». Il menaça la dolente veuve d'un départ précipité, et qui ne serait pas suivi de retour... Et, à la lueur de la veilleuse qui éclairait un lit drapé de beaudequin ormuz rehaussé de damas caffart violet, Marguerite crut comprendre, à suivre les regards que le jeune homme adressait à la fenêtre, — que le départ se ferait par là. Elle eut la vision de son Blancador en chemise, traversant l'espace, s'abîmant, comme un nouveau Phaéton, dans une chute mortelle, sur le pavé de la cour d'honneur. Elle perçut le bruit sourd d'un corps qui s'écrase; sans quitter ses draps, elle vit les dalles rougies de sang.

— Va, ne te désole pas! — cria-t-elle en l'enlaçant dans ses bras ronds et polis à grand'foison de fard blanchet — je suis riche! Tout cela est réparé par avance. Et je rendrai ton bien au centuple.

S'il se fût trouvé, d'aventure, une écritoire et une plume, près de la couche témoin de son quotidien sacrifice, nul doute que M. de Blancador n'eût réussi à se faire signer une belle donation. Mais il ne vit, sur la table madrée, taillée dans une loupe de frêne, brillant comme or tant on la passait à l'huile de lin, qu'une friponne de cotignac. Et rien, dans cette boîte ronde en bois blanc, n'était de nature à servir pour une donation, non plus que le petit croissel de vermeil, dont la flamme falote, dansant dans le manchon de cristal, éclairait les jaspures de la tablette.

« Ce sera pour une autre fois! » se dit-il.

Et tandis que, pour l'heure, la dame de Troix-Mares, effrayée par ces charbonniers sortis des profondeurs de la forêt afin de jouir, sans doute, de son spectacle, demandait à Blancador « s'il n'y avait pas de danger », lui pensait à cette donation et étudiait les moyens de se l'assurer dans une forme pratique.

— Ah! mon Dieu! — soupirait Marguerite, — Blancador, je vous en prie, pressez le pas! Voyez-vous que ces vilains nous assaillent! Et puis, vous êtes si courageux que vous les attaqueriez, comme vous l'avez fait pour M. de la Haussaye! Piquez! piquez!

Jacquemin, qui entendait ces plaintes, pensait que, en ce qui touchait au cas de La Haussaye, il y avait eu peu de risques. Mais, magnifique et libéral, prodigue de l'argent de son maître dans les occasions utiles, il jeta aux rôtisseurs de bois quelque monnaie blanche, jusqu'à dix testons. Il accompagna ce don de paroles bienveillantes :

— Braves gens, voici de la part d'une noble et généreuse dame, qui est fort aumônière!

Puis, pour éblouir la tendre Marie-Rose par ses manières aisées et facétieuses, il conclut :

— Allez, enfants de cheminée! Et ne dilapidez point cet argent, en une fois, à vous faire blanchir. Car, en gens de bonne maison, vous ne pourriez être bien lessivés qu'en Flandre, et cela, croyez-moi, coûte fort cher!

Marie-Rose et Jeannine se réjouirent de cette plaisanterie. Mais leur joie ne connut plus de bornes, quand Tardival ajouta majestueusement :

— Aussi bien, cette accorte et jeune demoiselle, qui doit s'appeler Proserpine, si Dieu est juste, — et il désignait une charbonnière, dont les dents blanches brillaient seules dans la masse noire où se confondaient sa face, sa chevelure et ses vêtements, — est-elle mieux gardée que les esclaves du Grand Turc! Et cela sans eunuques ni icoglans, je le jure! Car qui l'approcherait amoureusement en rapporterait les marques, et ne pourrait cacher son action. Heureux maris des fourneaux rustiques, vous êtes hommes circonspects et extraordinairement astucieux.

Et chacun, après ce beau discours, s'en fut de son côté, avec une grande satisfaction. Marie-Rose glissa dans l'oreille de Jeannine, au premier moment où leurs bêtes vinrent se frotter les naseaux :

— Cet écuyer est bien-disant, et il m'a l'air d'en savoir aussi long que son maître!

— Ah! ma mie! — répondit Jeannine en levant les

yeux vers les nuages gris qui moutonnaient sur le bleu cendré du ciel, — il ne faut pas préjuger de pareilles choses. C'est à l'user qu'on connaît le drap!

Mais la fille de charbonniers avait salué Blancador d'un regard qui en disait encore plus long, si possible, que celui de Jeannine. Marguerite observait cette sauvagesse; elle en rougit de jalousie sous son masque :

« Elles en veulent toutes, songeait-elle. Il faudra que je sache le garder. Ah! que n'ai-je dix ans, quinze ans de moins! Ou que n'est-il âgé de quelque trente-cinq ans! Un mariage serait possible. Mais jamais il ne voudra épouser mes cheveux blancs. »

Et la veuve de M. Florent Bourassou de Troix-Mares, dont la fortune surpassait celle de Scipio Sardini, gémit, à penser que la richesse ne suffit pas pour assurer le bonheur.

« Je le retiendrai peut-être par l'espoir de quelque gros présent... Mais, s'il veut quitter mon service et se fixer chez M. de Corpoy, ainsi que Diane me l'a dit, comment l'en empêcher? Que décider, et qui me dirigera en cette affaire? »

Et, sans voir le ridicule de cette pensée, elle regretta la mort de Florent, tant ce mari abondait en avis précieux et en bons conseils. Cependant, Blancador se demandait s'il pourrait concilier le service amoureux de Marguerite avec la discipline rigoureuse du château où il allait entrer. Devait-il abandonner cette maîtresse compromettante par ses regards mourants, pour devenir l'homme de M. de Corpoy? Et pourrait-il mener auprès de madame sa femme l'intrigue amoureuse dont il voulait se faire honneur auprès de Séligny pour en tirer de l'argent? Travaillerait-il pour son propre compte auprès de Hulline?

« Celle-là, se disait-il, est jeune. Le portrait que m'en a montré Séligny, sur une cire peinte, la montre plaisante, quoique un peu triste et éteinte. L'âge disproportionné de son mari est pour nous faire espérer que cette Hulline se changera, tôt ou tard, en une très riche veuve. Voici bien des partis à prendre, et je ne veux pas me décider tout d'abord, mais surveiller les événements! Et je dois penser à adopter un maintien grave, à me pénétrer de l'austérité huguenote, à préparer mon entrée dans la religion réformée. Madame de

Formansin m'a donné, par lettre, des renseignements et des préceptes, auxquels elle a joint, en gaillarde subtile, — ah! que n'ai-je pu la prendre, celle-là, avec sa beauté opime!... mais c'est peut-être partie remise! — un viatique matériel.

Horace soupesa la chaîne d'or qui lui pendait au cou, reconnut si l'escarcelle gonflée d'écus d'or, qui tenait à la ceinture de son épée, était bien fermée :

« Cette succulente Diane, semblable à ces volailles qui rôtissent à un feu dont on ne peut s'approcher, ne m'a laissé respirer que son parfum! Mais elle me pousse ouvertement vers les fonctions de Mercure. Je suppose que ces fonctions ne doivent pas aller sans quelques petits bénéfices! »

Et il se remémorait les termes de la lettre qu'un laquais, ce matin même, lui avait remise avec un petit coffre assez lourd :

« *N'oubliez pas que Gaston de Séligny est votre ami, ce qu'il a fait pour vous, et à quel point vous allez pouvoir le servir...* »

« Voilà qui est net, au moins, et dépourvu d'artifices! Mais, si tant est que Gaston le mélancolique soit mon ami, je le suis encore, en mon particulier, davantage, et n'ai pas de meilleur ami que moi-même. Je devrai donc songer à soigner mon veau, car personne, pas même cette vieille Marguerite qui souffle derrière moi, ne le fera avec plus d'intelligence, ni de meilleur cœur. »

Ainsi chacun, livré à ses intimes réflexions, avançait à l'allure paisible de sa bête. On suivit le chemin de Montagnié, puis on remonta vers Pérayrols et Pressech pour passer la rivière à Chalosse, où il y avait un bac. Car Jacquemin fit observer que, si l'on prenait par le pont de Bressols, on pourrait tomber dans un prêche forain de huguenots, et que ces sortes d'assemblées étaient souvent tumultueuses. A la vérité, le prudent valet redoutait de se montrer dans un pays où M. de la Haussaye comptait des parents qui, ayant à voir dans son héritage, pourraient se sentir animés du généreux dessein de le venger. Sur ses conseils, on descendit par Lalbarède pour gagner la route de Corbarieu, et Jacquemin marcha en avant « pour remplir l'office de fourrier ». Laissant sur sa gauche les collines de Beaudésert, il tomba dans

le bon sentier, traversa Guitardie et Garlès. Et, à cinq heures du soir, il annonçait, à l'avant-cour de La Combe, l'arrivée de madame de Troix-Mares et de sa maison.

Comme il faisait nuit noire, et que les laquais qui portaient des torches étaient encore en arrière avec la maîtresse et ses gens, ceux du premier ouvrage firent des difficultés pour donner le passage de la chaussée à Jacquemin. Il parlementait encore quand Blancador rejoignit avec la dame et les falots. Enfin une grille tourna sur ses gonds, avec un grincement lamentable, et deux portiers de gris vêtus, avec des mines balourdes et revêches, saluèrent en levant leurs bonnets, tout juste assez pour prouver qu'ils n'étaient point collés à leurs moules. Un autre gardien, avec une lanterne en forme de poivrière, et qui était en cuivre et en corne, précéda la troupe sur le pont-levis, dont le tablier venait de s'abattre. Les chaînes résonnèrent ainsi qu'une plainte humaine, à quoi répondit le bruit sourd des madriers battus par quarante-huit fers de chevaux et de mules. Deux herses furent levées, une porte, plus lourde que celle dont le stupide Samson chargea, à Gaza, ses fabuleuses épaules, ouvrit ses battants qui portaient deux cents quintaux, peut-être, de clous pyramidaux, de pentures épanouies en ancres, et un revêtement intérieur d'acier épais de douze lignes. On avança alors sous une voûte basse, où il semblait qu'on fût en danger de s'écorcher la tête, et on déboucha, au sortir de ce boyau obscur, dans une cour enserrée par des murailles si hautes qu'elle en prenait l'aspect d'un puits. Là, un majordome, tout de noir vêtu, avec une chaîne d'argent mat au cou, une canne en baleine à pomme d'argent mat, descendit les dix marches d'un perron, escorté par huit pages qui paraissaient dormir, et tenaient des candélabres pareillement d'argent mat, et dont les bougies s'éteignaient une à une sous le courant d'air, parce qu'un valet, à figure de bedeau sévère, ne fermait pas la porte d'entrée. Il la poussa cependant, sans se presser, et les pages rallumèrent leurs bougies, dont la cire coula sur les dalles.

Les voyageurs mirent pied à terre et furent emmenés, comme autant de prisonniers, dans diverses directions, ainsi que le comportaient leurs fonctions et leur état.

Sur la première marche du grand escalier, dans le vestibule aux murailles nues, M. Justus de Corpoy se dressait, en personne, un flambeau à la main, et derrière lui s'étageaient sa femme, son beau-fils, deux ministres en rabat, et d'autres personnes de sa famille, tous en habits noirs ou sombres. M. Justus remercia madame de Troix-Mares de l'honneur qu'elle faisait à son logis, il lui adressa quelques autres compliments avec décence. C'était un homme grand, sec, froid, dont la bouche pincée ne laissait échapper les mots qu'à regret, et il considérait, avec assiduité, la pointe de ses pieds, où il trouvait sans doute le meilleur de son discours. Il parlait d'une voix grise et effacée, tout à la fois dure, cérémonieuse et lamentable. Les expressions tendaient douloureusement vers une simplicité biblique. Et, placé au-dessous des deux pasteurs qui ne le perdaient pas de vue, sous leurs paupières baissées avec humilité, il avait l'air d'un écolier qui récite un épithalame, sous la férule de ses précepteurs.

Caché derrière la robe étoffée et le haut collet du cayot de Marguerite, M. de Blancador écoutait et considérait ; il étudiait avec attention les attitudes de ses nouveaux hôtes. Entre toutes celle de M. de Corpoy l'intéressait, et il s'ingéniait à la copier, et sur l'heure. Madame de Corpoy, d'une blancheur maladive, regardait droit devant elle, sans rien voir. Et de temps à autre, elle portait son mouchoir à la bouche, étouffant ses bâillements. Ses habits sombres lui donnaient l'apparence d'une veuve. Près d'elle, M. Henri de Canteclaux, chétif et un peu voûté, blond, la mine mélancolique et hautaine, ne faisait attention à rien. Quand M. de Corpoy, cependant, parla « des demeures du juste », il tressaillit imperceptiblement comme s'il levait les épaules, et il fronça les sourcils, réprima un rire amer, et son visage triste, lassé, reprit son immobilité.

M. de Blancador contemplait toujours M. de Corpoy, à l'abri de Marguerite qui souriait mollement, son masque à la main. Aussi, quand celle-ci le découvrit, en saluant le maître du logis qui était venu lui prendre la main, sans la baiser, du reste, encore qu'elle fût gantée, Horace se présenta sous les espèces d'un jeune gentilhomme fraîchement arrivé de Genève. Sa retenue modeste fit excuser la richesse et les

superfluités de son costume et elle plut aux deux ministres, devant qui il s'inclina plus bas encore que devant M. Justus de Corpoy, leur donnant à entendre que c'était eux qu'il reconnaissait pour les vrais maîtres de céans. Il sut être gauche, à propos, et embarrasser les éperons de ses bottes fauves dans le tapis quand on le mena vers madame de Corpoy, et garder cette défiance embarrassée que la religion inspire à tous les gens vraiment pieux en présence des femmes. Car en elles abondent les occasions de péché. Il examina donc les marches devant Hulline et rougit comme un lévite qui eût, de fortune, rencontré la vilaine reine Athalie ou sa mère Jézabel qui fut, comme chacun sait, un abîme d'iniquités et une fontaine d'artifices.

Quand on passa dans la longue salle basse où était servi le souper, Horace se trouva séparé de Marguerite par un assez grand nombre de personnes. Exagérant la petitesse de sa condition, il s'était mis tout au bout du cortège. Pouvant tout observer à loisir, il attendit, non loin du bas bout de la table, ce qu'on déciderait de lui. Aussi le premier pasteur, qui remplissait dans cette demeure austère l'office de chapelain, prit-il tout aussitôt cette conduite pour sujet d'une sorte de petite exhortation, en forme de prêche, dont il régala les convives, pendant qu'ils se lavaient les mains dans des bassins d'argent, de cuivre ou d'étain. Tandis qu'un valet, semblable à une ombre vêtue de gris, menait M. de Blancador vers la neuvième chaise à la gauche du maître, M. Momsenn débitait son allocution, en s'appuyant tant sur la bonne conduite de ce jeune étranger que sur le texte de l'écriture qui vérifiait son dire : « *Quand quelqu'un t'invite à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés un homme plus considérable que toi...* » Mais madame de Troix-Mares, assez portée sur sa bouche, examinait avec une moue de dédain la table mal garnie, sans luxe d'argenterie ni de linge, où une grande pièce de bouilli et un potage paraissaient devoir faire tous les frais du dîner. Et, pour aller, sans doute, au devant de ce souci, qui certainement se laissait lire sur sa face, M. de Corpoy lui dit :

— Vous vous trouvez ici, madame, dans une maison pa-

triarcale, où la règle est la frugalité et la tempérance. Nous nous efforçons de vivre dans l'observation des lois que nous a dictées la sagesse divine, et que nous rappelle la voix de ses ministres...

Ici, M. de Corpoy salua M. Momsenn et M. Mathieu Robin, qui, armés chacun d'une cuiller en argent, suivant leur rang, goûtaient avec recueillement leur potage. Ils ne jugèrent pas utile d'acquiescer.

— Nos repas, continua M. de Corpoy, sont sans apprêts et uniformes, composés, d'après la saison, de ce que nous fournit notre terre. En tous temps ils sont les mêmes pour tous. Suivant la discipline que je fais régner en ce logis, maîtres et serviteurs, comme vous le voyez, se nourrissent à la même table. C'est un usage que nous tenons de M. l'Amiral, et à l'observation duquel veillait sans cesse l'illustre pasteur Merlin...

Empruntant quelques forces nouvelles à son potage, M. de Corpoy reprit :

— A cette table familiale, tous, petits et grands, trouvent le pain sous sa forme matérielle, et aussi le pain de l'âme, qui est dans les enseignements de nos pasteurs...

Madame de Troix-Mares dut se faire alors une petite violence pour ne pas éclater de rire au nez de ce prédicateur, dont elle occupait la droite, et qui parlait à haute voix afin que chacun pût profiter de sa morale. Jadis, elle l'avait connu à Lyon, au jeu de paume, tenant des propos tout autres. Composant avec son envie de rire, elle fit celle qui s'étrangle, et eut l'air d'étouffer dans sa serviette.

Corpoy la laissa tranquillement dompter sa toux, et se remit à parler :

— Ce souper est celui-là même que faisait chaque soir le grand chancelier Michel de L'Hospital, dont le nom doit être à jamais vénéré dans nos églises...

D'un même coup, les deux pasteurs approuvèrent ces paroles en vidant un verre plein de vin. Mais Marguerite haussa légèrement les épaules, car le chancelier s'était laissé aller jusqu'à dire qu'elle était une vilaine bagasse et son mari Florent un fruit mûr pour le gibet. Au reste, cette sotte déclaration n'avait pas profité au bonhomme, qui s'était éteint comme

une vieille lampe, du dépit qu'il prit à la suite de l'exécution de la Saint-Barthélemy. Corpoy ne s'interrompait pas :

— Et dans les conseils du royaume... le chancelier Michel de L'Hospital, qui fut un autre Caton... avait coutume de dire...

Ainsi M. de Corpoy, conciliant le temporel et le spirituel, vint à bout de son potage et de son discours. Marguerite n'écoutait plus le sermon ; elle regardait Hulline. La jeune femme était pareille à ces malades qui vont et viennent, la nuit, tout endormis, sans que la volonté et la conscience aient la moindre part dans leurs actions. Tout en elle semblait mécanique et émoussé. Et, d'un bout à l'autre de la table, du maître au dernier serviteur, régnait la même expression de soumission, de résignation et d'ennui. Un bâillement retenu allongeait les faces, un silence commandé assombrissait les traits, une défiance commune enveloppait toutes ces têtes courbées sous une discipline de cloître. Tous, les yeux baissés, la mine lourde et sournoise, se nourrissaient comme les bêtes, qui pâturent sous le bâton du bouvier. On n'entendait pas un rire.

Marguerite songeait à ses soupers de Paris, à ceux de Diane de Formansin, aux gaillardises de M. de la Goyne. A Bellepeyre, le danger était de s'étouffer en riant, ici on risquait de mourir par consomption et ennui. Elle risqua un regard du côté de Blancador. Le jeune homme, le nez penché sur son assiette, fêtait le bouilli de bœuf avec simplicité. Et, de temps en temps, il approuvait, d'un discret hochement de menton, les paroles que M. de Corpoy avait recommencé de moudre, Entremêlant ses enseignements moraux de préceptes tirés du Livre, de conseils aux laboureurs, recettes pour les bergers, le maître de La Combe continuait de professer, comme M. de Blancador d'approuver avec une religieuse admiration.

— Voici, dit M. Momsenn à M. Robin, un petit Paul en train de trouver son chemin de Damas.

— L'éloquence de ce Justus, ainsi nommé par prédestination divine, répondit M. Robin, peut opérer de pareils prodiges,..

— Il ne faut point, en effet, dire miracles. Car Dieu seul est fort et puissant... Que pensez-vous, mon frère, de cette

dame ou demoiselle dont la toilette de veuve respire si peu la modestie qui convient à son état?

— Rien de bon, monsieur Momsenn. Et, s'il faut que je vous dise, je crains bien que ce château ne perde son renom de pureté à abriter une pareille Vasthi...

— Pour ne pas dire plus, Robin, assurément!... Ou si vous préférez, Parysatis... Il faudra séparer au plus vite ce jeune homme de cette truie babylonienne.

— Je m'y emploierai dès ce soir. Mais, monsieur Momsenn, je ne sais qui me tient, à l'issue du souper, de me dresser comme un autre Jean devant cette Hérodiade...

— Gardez-vous-en bien! Robin... Et parlez plus bas! Il y a des intérêts engagés... Contentons-nous d'éloigner le jeune homme de la demoiselle... Dès demain, je le veux interroger... théologiquement,

En effet, pour détourner M. de Blancador de toutes distractions coupables, un logement lui fut fourni dans une aile du château, qu'une herse en fer fermée à clef isolait du corps principal. Dans cette aile droite couchaient les hôtes et les valets du sexe mâle. L'aile gauche, munie d'une double herse, était pour les demoiselles de service et les chambrières. Dans le corps principal demeuraient les maîtres et les personnes de distinction. Et dans les communs vivaient librement les domestiques mariés. M. de Blancador ne s'éleva point contre sa claustration. Mais Marguerite fut indignée. Au mépris des règlements intérieurs établis par M. de Corpoy, elle exigea, après cette nuit solitaire dont elle n'était pas consolée, qu'on lui rendît toute sa maison. Elle voulait que Marie-Rose, ses deux autres caméristes, et Jeannine, que par surcroît elle attachait à son service, couchassent dans son appartement. Marguerite déclara encore qu'elle entendait bien ne pas être séparée de son écuyer M. de Blancador, non plus que du piqueur Jacquemin Tardival, qui faisait auprès d'elle l'office de courrier : sans quoi, elle ne pourrait dormir. Et Marguerite ajouta que, faute à M. de Corpoy d'accéder à ces dispositions, elle quitterait La Combe, le soir même. Elle ajouta même quelques paroles qui plongèrent ce seigneur austère dans une forte anxiété.

— Oui, je ne suis pas tranquille! Avec des gens vertueux

de votre espèce, on ne sait ce qui peut venir. La nuit, sans scandale, une porte est vite forcée... et arrive qui plante !

M. de Corpoy en rougit jusqu'aux oreilles, tout en riant jaune. Puis son teint parcheminé, voire grisâtre, reprit sa coloration première, et il annonça à madame de Troix-Mares qu'il ferait le possible pour la contenter.

Il réunit aussitôt ses deux pasteurs, en une sorte de petit synode. Si puissant que fût le commun désir de se débarrasser de Marguerite, on dut composer, quand M. Justus eût expliqué, par le menu, et en toute humilité, les raisons qui l'obligeaient à observer, envers cette veuve, de particuliers ménagements. Il énonça les faits d'une voix huileuse, abusant de la prétérition et de la réticence, mais sans pouvoir cacher la matérialité des faits. La situation était presque désespérée. Il attendait tout des lumières des Églises : car M. Justus de Corpoy n'en voulait pas séparer ses intérêts propres. Le bruit de sa chute eût retenti jusque dans la Jérusalem céleste, et profondément troublé le protestantisme tout entier sur la terre.

Mais l'ombre de Calvin, qu'il invoqua à plusieurs reprises, ne pouvait empêcher M. Justus d'être le débiteur de madame de Troix-Mares. Celle-ci détenait, en effet, pour une somme considérable de créances sur ledit Justus. Au temps où ce seigneur, n'ayant pas encore embrassé la profession d'homme de bien, étudiait le droit à Toulouse, il avait contracté des emprunts auprès de divers usuriers. L'étude du droit avait duré assez longtemps pour que M. Justus fît la connaissance de Florent Bourassou, son contemporain, car tous deux avaient alors trente-cinq ans, et cela se passait en 1559. Florent se lia d'amitié avec Justus, le dirigea dans les sentiers de la finance, et lui procura la possibilité de contracter pour vingt mille écus de dettes. Plus tard, quand Justus renonça à la jurisprudence pour épouser mademoiselle de Canteclaux, il lui prit tel regret de payer une pareille somme qu'il supplia son ami Florent de racheter toutes ces créances, remettant la liquidation à une date incertaine. Le bienveillant Florent ne refusa point de rendre ce service. Mais, par des calculs d'intérêts et de courtage menés avec la plus grande exactitude, Bourassou parvint à doubler le

chiffre du total, en laissant dormir tout juste assez la dette pour qu'elle ne tombât point dans la prescription. M. Justus de Corpoy se flattait qu'au cours de ses nombreuses aventures le financier Bourassou finirait par perdre les titres. En 1580, il avait cru toucher au terme de ses ennuis. Compromis avec Scipio Sardini dans l'affaire de fournitures de guerre où les avait entraînés M. de Balagny, Bourassou fut sur le point d'être appréhendé au corps ; il fut question de saisir ses papiers. Marguerite passa jusqu'à deux nuits dans l'antichambre du cardinal de Lorraine, et sauva son mari. Justus, qui surveillait les événements, avait déjà gagné un greffier de la Chambre des comptes qui était désigné pour inventorier les papiers. Il était convenu que le dossier Corpoy serait jeté au feu, par mégarde, car cette histoire se passait au mois de janvier. On n'envahit point l'hôtel de la rue Sans-Chef au nom de la justice. Bourassou se releva plus puissant. Et on lui donna le collier de Saint-Michel pour le dédommager des mauvais bruits qu'on avait laissé courir sur son crédit. Les Guises vinrent visiter madame Bourassou, dont la faveur crut comme un torrent enflé par les neiges. Et Justus regagna le pays de Montauban en doutant de la justice du ciel. Mais il oublia cet ennui quand il apprit, par une lettre de son ami Florent, qu'en reconnaissance des démarches sans nombre que lui, Justus, avait menées pour le sauver de la corde, Florent lui remettait sa créance et qu'il n'en serait plus question entre eux, les liasses ayant été brûlées.

M. de Corpoy fut donc très désagréablement surpris de recevoir la nouvelle que madame de Troix-Mares, veuve de M. Bourassou, écuyer, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, possédait tous ces titres, et qu'elle se montrait décidée à s'en débarrasser contre espèces sonnantes. D'un jour à l'autre, cette dame, qui lui avait jadis vendu des bouquets à Lyon, pouvait jeter sur le marché de Montauban pour quarante mille écus de papier avec la signature Corpoy. C'est pourquoi il l'avait engagée à venir le voir dans son château de La Combe, où il lui donnerait le spectacle « d'une pauvreté courageusement supportée, sous le voile d'une opulence factice, que l'on entretenait pour l'honneur du nom ».

Mais Marguerite, qui avait sur Corpoy tous les renseignements utiles et le connaissait de reste, avait déclaré à ce seigneur que, au grand préjudice de leur vieille amitié, elle poursuivrait le recouvrement de sa créance devant les tribunaux, si la somme en litige n'était pas payée dans le trimestre courant. Et elle agissait ainsi autant pour son compte que pour celui de Diane, dont la haine contre Justus allait toujours s'augmentant. Madame de Formansin se félicitait autant d'avoir introduit Marguerite et Blancador dans La Combe qu'Épéos de voir entrer son cheval de bois dans les murs de Troie. La veuve de Florent Bourassou avait fait connaître à Corpoy sa volonté, de l'accent le plus gracieux et le plus ferme.

M. Justus devint livide. Si l'on en venait à une pareille extrémité, sa situation était moralement perdue à Montauban. Les Escudier de Lamothe, les Muller, les Ouissel... combien d'autres encore ! lui fermeraient leur porte. Il serait exclu de toutes les fonctions publiques, tomberait sous l'opprobe !... On le remplacerait comme membre libre du Consistoire, et il ne serait pas nommé jurat ! Peut-être même irait-on jusqu'à mettre le nez, tant le Consistoire a de pouvoir, dans ses comptes de tutelle ? Pour parer à un tel contre-temps, il lui fallait engager ses biens. Et il ne pouvait le faire sans qu'on en eût connaissance, car tout son argent liquide était aussitôt employé à acheter des terres pour augmenter ses droits de justice. D'autre part, son mariage avec Hulline avait été réglé de telle sorte qu'il n'avait le droit de disposer en rien des biens de celle-ci sans que les Escudier eussent à y fourrer le nez. Le vieil Escudier, pris peut-être d'un remords subit d'avoir bâclé ce mariage si mal assorti, avait cru compenser sa faute en arrangeant un contrat qui passait, auprès des procureurs et notaires de Montauban, pour la plus belle machine dont on eût jamais assemblé les pièces avec les artifices de la loi.

Tels furent les aveux que M. Justus de Corpoy fit, non sans les restrictions utiles, aux deux membres de son synode domestique. Et M. Momsenn, qui était un homme mûr, Suisse, apoplectique et blond, soupira ; cependant que M. Robin, dont la complexion était sèche, noire et languedocienne, et l'âge incertain, se pinçait le menton avec une

constance obstinée. Puis, abandonnant cette partie de son visage anguleux, il porta le bout de son index carré, à l'ongle court et sale, sur son nez, en tout pareil au museau d'un chacal, et déclara « qu'il fallait aviser ».

— Ne laissons rien au hasard! Quelle personne, à votre sens, possède le plus d'influence sur la dame de Troix-Mares?... On...

— Attendez! dit vivement M. Momsenn. Cette femme a-t-elle apporté tous ses papiers avec elle?

L'œil de Mathieu Robin brilla. Mais la lueur s'éteignit aussitôt; et sa physionomie dure reprit son expression méditative :

— Ah! ce serait trop commode! murmura-t-il en hochant la tête.

— Non, répondit Corpoy à Momsenn, et c'est là ce qui me désole. Elle n'en possède ici que des copies, une énumération, pour mieux dire. Les originaux sont en sûreté, dans quelque officine inconnue, à Paris, peut-être!

— On pourrait, dit lentement Momsenn, la retenir ici, sous quelque prétexte. Et puis on en écrirait au roi Henri IV, qui déciderait de son sort.

— Oui, fit Corpoy. C'est à cela que j'ai pensé dès la première heure. Mais elle a des amis. Madame de Formansin ne manquerait pas de prévenir Saint-Cendre ou Clérambon. Ils seraient capables d'arriver ici avec des troupes...

— Je crois que ces deux seigneurs ont mis, en ce dernier temps, quelque peu d'eau dans leur vin, Saint-Cendre surtout! Mais, à supposer qu'ils vous menacent, vous leur proposeriez de partager avec vous la rançon qu'on tirera de cette veuve. Qui s'intéressera à elle? Et puis...

Mais le gros pasteur fut interrompu par Robin :

— Cela n'est pas pratique, monsieur Momsenn, sauf votre respect. Il y a ici trop de gens dont on n'est pas sûr. Ah! monsieur de Corpoy, si vous n'étiez pas marié, il vous resterait la ressource d'épouser cette femme, quand ce serait par la force... Et vous tripleriez ainsi votre bien... au lieu de le diminuer!

Corpoy soupira. Son œil bleuâtre parut s'allumer, ainsi qu'une pierre de lune, et il demeura silencieux.

— J'en reviens à ma première question, reprit Robin. Savez-vous quelle personne, homme ou femme, possède une

influence sur madame de Troix-Mares? C'est là le point important.

— Ma police domestique, répondit M. de Corpoy, m'a permis de connaître ce qu'il en est. La Marguerite est la maîtresse avérée de ce petit écuyer qui a nom Blancador. On a fait causer une de mes servantes qui a été attachée à sa personne, lors de son séjour à Bellepeyre. C'est Jeannine Le Broc, que j'ai envoyée chez madame de Formansin, sur la demande de ma femme, pour y apprendre le métier de coiffeuse. Il paraît que madame de Troix-Mares est folle de ce Blancador et qu'elle...

— Ne cherchons pas plus loin! — cria Robin, d'un accent triomphant.

Mais il se calma, regarda vers la porte, comme s'il eût craint que quelque oreille cachée ne l'entendît. Puis, d'une voix basse, distraite, il continua :

— Nous devons gagner ce jeune homme à tout prix, nous en servir pour retarder l'action de Marguerite, tout d'abord... Sans hésiter, Corpoy, réunissez-les dès ce soir. Et laissez-nous agir... Allez, et ne perdez pas courage : Dieu n'abandonne pas les justes.

Et le pasteur Momsenn ajouta, de son organe gras et lourd :

— L'ouragan de l'iniquité soufflera sans vous atteindre. Et d'ailleurs, à brebis tondue Dieu mesure le vent! Passez à cette créature vile ses fantaisies, pour mieux l'en punir au jour du châtiment. Robin va s'occuper de l'écuyer. Sans doute pourra-t-il, d'une même voix, lui prêcher le dévouement à la religion et la prudence humaine conforme à vos intérêts. Au revoir, monsieur, je vais prier Dieu pour qu'il nous éclaire de sa grâce, cependant que M. Robin travaillera à ramener cet agneau, égaré dans le désert, vers les voies de la pénitence. N'oubliez pas, Robin, que ces sortes de conversions ne vont pas sans quelques préliminaires flatteries... Ne montrez pas tout d'abord, à cet enfant du siècle, les épines dont se hérissent les buissons; laissez-le cueillir les roses, tout en cheminant par les sentiers du repentir. Soyez éloquent et doux, persuasif et ferme; en vue du but où nous tendons, sacrifiez, quelque amer que cela vous paraisse, à la mauvaise tolérance!... Et ne vous exposez pas à ce que

cette âme rebutée vous repousse, pensant : « *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* »

Ayant ainsi parlé, M. Momsenn se retira. Son confrère, Mathieu Robin, et M. Justus de Corpoy en demeurèrent grandement édifiés. M. Robin se mit à la recherche du néophyte, et M. de Corpoy monta dans son cabinet. Là il conféra longuement avec M. Sylvain Beaudanger, son intendant, sur l'état de ses biens, dont il voulait établir un inventaire exact, en vue de la catastrophe qui, si l'on n'y mettait bon ordre, allait le ruiner à plat.

VIII

M. Mathieu Robin ne voulut laisser à personne le soin d'administrer le hasard qui devait le faire se rencontrer avec M. de Blancador. Il se mit donc à parcourir les couloirs, à passer son nez de bête fureteuse par les portes entre-bâillées, à saluer poliment les gens sur qui il tombait, de fortune. Et, finalement, il donna dans Jeannine Le Broc qui courait, chargée d'une boîte à ouvrage, vers l'appartement de madame de Troix-Mares. M. Mathieu Robin cria, tout d'abord, un « Pardon, monsieur ! » en portant la main à sa barrette. Mais, quand il eut levé les yeux et pris le temps de reconnaître matériellement son erreur, il sourit, d'un air amer et pincé, et dit, sans détacher ses prunelles brunes du carreau de velours grenat que tenait la fraîche suivante, et d'où s'échappaient plusieurs lacets de soie et autres superfluités propres aux femmes :

— Mille excuses, mon enfant ! J'avais cru me heurter contre ce jeune homme qui... que... que madame de Troix-Mares, dans sa magnificence, tient, je crois, à son service.

— Vous voulez dire monsieur Horace de Blancador, monsieur le pasteur ? — répondit la belle, en s'efforçant de reprendre l'air modeste, toujours de mise en l'austère maison de Corpoy, même à cette heure où M. Robin lui tenait, théologalement, le menton.

— C'est cela... je crois !... Ne t'en va pas...

— Eh ! monsieur le pasteur, le cherchez-vous donc pour lui parler ?

M. Robin s'en défendit. Il n'avait pas cette intention. Et, sous prétexte de savoir si Jeannine avait trouvé bon accueil à Bellepeyre, il s'enquit indirectement des mœurs et des coutumes du jeune écuyer. Ses questions, tout à la fois insidieuses et paternelles, firent monter le rouge jusqu'aux oreilles de la chambrière, dont il tapotait les joues avec un enjouement onctueux. Et Jeannine crut remarquer, un moment, que les mains tremblantes du pasteur s'essayaient à descendre, et que l'expression de son visage n'était pas toute de pureté.

« Je donnerais bien un blanc, songea-t-elle, pour que mademoiselle sa femme passe, en ce moment, avec sa troupe d'enfants morveux pendus aux plis de sa cotte ! »

Mais M. Robin, sans penser à cette coïncidence possible, continuait de confesser Jeannine ; et il en tira quelques choses utiles, notamment que M. de Blancador était sorti à cheval, avec son valet Jacquemin Tardival, sans avoir vu madame de Troix-Mares depuis la veille, et qu'il ne rentrerait que fort avant dans la soirée.

Muni de ces renseignements, M. Robin abandonna Jeannine. Il se demanda s'il ne serait pas expédient de faire une visite de politesse à madame de Troix-Mares, pour tâcher d'en tirer quelques éclaircissements, à tout hasard.

Mais, comme il se dirigeait vers l'appartement de cette dame, tel un nouveau Jérôme courant vers la patricienne Paula, il se croisa avec M. Momsenn, qui en sortait :

— Je suis heureux de cette rencontre, Robin, — et le gros Momsenn passa son bras sous celui de M. Mathieu, — car j'ai plus d'un détail à vous faire connaître. Venez donc avec moi dans quelque salle basse, où nous pourrons parler, loin des oreilles indiscrètes. Il s'agit de ces malheureux événements, bien propres à bouleverser la maison la mieux établie sur des fondements solides !

Et, quand les deux hommes de Dieu se furent enfermés dans une chambre lambrissée, servant de bibliothèque et de réserve pour les graines et les fruits d'hiver, M. Momsenn secoua du pan de son manteau la poussière qui couvrait un banc, s'assit, considéra ses souliers cirés dont un seul eût suffi à loger une viole d'amour, et parla ainsi :

— Les nouvelles que nous a communiquées notre aimé

Corpoy sont de la plus haute gravité ; d'autant que, j'en suis suis sûr, il nous a caché bien des points. C'est à nous de compléter son récit fortement écourté, et de pourvoir au principal. Et, tout d'abord, nous devons nous pénétrer de la nécessité absolue où nous sommes de le soutenir de tous nos moyens et de notre crédit. Vous savez, Robin, que ce crédit n'est pas mince, et qu'il croît avec la puissance du roi Henri de Bourbon, glaive de nos Églises...

M. Robin opina du bonnet, sans interrompre le discours, et, quelque grande que fût son envie de bâiller, il s'interdit d'y satisfaire. M. Momsenn ne s'arrêtait pas :

— A ne considérer que la qualité de ses ennemis, nous y trouvons de quoi tranquilliser notre conscience. Contre les impies toutes les voies sont bonnes, et la sagesse du Livre est là pour nous prêcher le bon combat. On ne doit point la justice aux hérétiques et aux idolâtres, ou, mieux encore, on ne la leur doit que sous la forme du châtiment. A supposer que la créance de cette Jézabel soit légitime, ce qu'à Dieu ne plaise, elle a dû tellement se grossir par l'usure, que la morale commande de n'en tenir aucun compte. Ainsi le veut l'Éternel...

M. Momsenn examina plus particulièrement son pied droit, soupira et reprit :

— Mais, au regard des hommes, la situation n'est malheureusement pas la même ; et je tremble à prévoir les périls prochains où se débattra notre coreligionaire, si nous ne pouvons mettre ordre à ce conflit d'intérêts !... Et, tout d'abord, avez-vous pu voir ce jeune écuyer et vous assurer de ses desseins ?

M. Robin, abattu, sortit de sa torpeur et fit un signe de négation. Et la tristesse dont il était accablé donna à son visage l'expression d'un renard qui a manqué une poule. Le ministre Momsenn continua :

— Pour moi, j'ai pu, heureusement, conférer avec madame de Troix-Mares. Mais notre entrevue a été courte. Car cette femme, sans cesser de se faire peigner et farder comme un faux dieu, m'a reçu au milieu de ses suivantes, et ne s'est laissée aller à aucune confidence qui fût pour nous de quelque valeur. Elle paraît aussi habile que perverse, méprise les exhortations religieuses. En un mot, elle se vautre dans

le bourbier de l'impiété. J'ai compris, à la considérer, ce qu'est le règne de la bête!... Les éloges extraordinaires que j'ai prodigués sur ce jeune écuyer, auquel elle donne toute son impure affection, ont seuls paru la flatter... Mais c'est une créature prudente. Quand il faut, elle devient comme ces statues de l'Écriture qui ont des oreilles et qui n'entendent point.

M. Mathieu Robin, rompu à la discipline évangélique, écoutait le ministre Momsenn parler. Mais il se demandait quand viendrait la fin de son discours, et où le prédicant voulait en venir :

— Il faut maintenant, mon cher Robin, que je vous mette au courant des projets que je caresse, et qui nous assureront, si le ciel les favorise, la prépondérance dans le consistoire de Montauban. Aujourd'hui que vous possédez toute ma confiance, je ne dois rien vous cacher.

Et, tandis que M. Robin, très honoré, saluait, M. Momsenn déroula ses plans. M. Duplessis-Mornay serait bientôt à Montauban pour y réunir un synode, car il s'agissait de réformes urgentes dans la règle des Églises. M. Duplessis-Mornay tenait à ce que, d'ici là, le ministre Momsenn acquît la première place dans le consistoire. Il se montrait décidé à tout pour obtenir un résultat si profitable. Il fallait que, comme Muller, M. Justus de Corpoy entrât, en qualité de conseil, dans ce consistoire. Or le Roi tenait Corpoy en haute estime. Lors de son dernier voyage, Henri IV avait parlé de descendre chez Corpoy, « son ami ». Il ne l'avait pas fait, pour diverses raisons, mais c'était là partie remise. Une visite royale ne saurait tarder. Donc, à tout prix, il importait que Corpoy fût sauvé. Sa ruine enlevait à Momsenn sa meilleure chance de succès pour la présidence :

— A tout prix, Robin, à tout prix, il faut que cette affaire réussisse et demeure absolument secrète. Voyez comme cela va bien, pour le reste. Nous disposons de la majorité des voix : la vôtre, celle de Jean Textor...

Mais, à entendre ce nom, M. Robin fit une grimace. Il détestait ce jeune ministre, plus élevé que lui en dignité, et dont il redoutait le regard franc et clairvoyant.

— En Jean Textor, dit-il, abonde ce mauvais esprit de

mollesse qui conduira tôt ou tard notre Église aux abîmes... si l'on n'y met ordre.

— Je le connais de reste, Robin, et ne fais pas grand fond sur lui, pour l'énergie et la discipline. Mais sa science profonde de la théologie, l'autorité de sa parole font de ce disciple, chéri entre tous par Théodore de Bèze, une des pierres angulaires du consistoire. Les Muller et les Kaupfisch, comme Honoratus, ne jurent que par lui... C'est pourquoi il convient et de le ménager, et de le gagner, si possible, à nos intérêts... en les lui cachant, comme de juste. Jean Textor est, pour l'heure, à Genève, mais quand il reviendra, je veux l'attirer ici...

— Très bien, fit Robin avec soumission. Mais je ne vois pas quel remède ce Textor pourra apporter aux ennuis dont notre Corpoy va souffrir ?

— Plus que vous ne le croyez, il nous sera utile. Sachez qu'il est beau, bien-disant et que toutes les femmes l'écoutent. Cette Marguerite...

Mais la corne annonçant le dîner se mit à souffler de telle force, devant la fenêtre même de la chambre où les deux pasteurs s'entretenaient de ces choses, qu'ils durent rompre leur colloque, pour passer dans la salle à manger.

Le même bouilli, accompagné du même potage, réunit autour de la même table les mêmes visages pareillement endormis et ennuyés. M. Robin prit la parole, et loua le Seigneur, tout en paraphrasant une sentence du philosophe Sénèque dont il admirait l'excellence :

— Oui, mes enfants, nous ne sommes pas justes envers Dieu : « *Multos inveni æquos adversus homines; adversus Deos, neminem* ». Et pourtant, la justice humaine, c'est-à-dire, celle que nous devons aux hommes est subsidiaire, misérable, eu égard à celle que nous sommes tenus de rendre au Seigneur... Sénèque, ce grand philosophe...

Et M. Robin prit acte de cette sentence pour regretter que le sénateur romain n'eût point pratiqué le christianisme, sans quoi il eût été homme de bien. Mais, M. de Corpoy, pour mettre les choses au point, fit alors un petit commentaire. Et tous les gens qui se repaissaient de son bœuf cuit à l'eau apprirent que Sénèque, d'après quelques livres savants parus depuis peu, allait se faire chrétien au moment

même où il mourut. Ainsi M. de Corpoy, entremêlant la vérité et la fable, tenait son monde en haleine, sans toutefois réjouir personne. Avant même que vînt l'heure du coucher, tous sommeillaient. Seule Marguerite semblait éveillée. Couvant amoureusement Blancador du regard, elle se complaisait à l'idée qu'elle ne serait pas privée, cette nuit-là, de sa conversation agréable.

Mais, quand elle fut enfin retirée dans sa chambre close avec l'objet de sa tardive passion, qui chaque jour grandissait, la pauvre dame en reçut le plus froid accueil. Horace bouda, renâcla, se refusa à toute gracieuseté. Enfin il dénonça, d'un ton tragique, sa ferme intention de s'abstenir de « ces désordres serviles », pour se porter vers des actions de gentilhomme. Le mépris des honnêtes gens, qu'il sentait peser sur lui dans cette demeure patriarcale, le brûlait comme une tunique de Nessus. Il compara Marguerite à Déjanire, et aussi à Dalila, qui coupa les cheveux de Samson.

« Mon Dieu ! se disait Marguerite désespérée. Lui aussi va se faire pasteur, tant est puissante cette contagion de prêche qui souffle avec le vent, dans les couloirs ! »

Enfonçant dans l'oreiller, qui fit deux cornes molles au-dessus de sa tête, son front obstiné, Horace parut sur le point de pleurer amèrement. Arraché de cet asile, où se dissimulait sa honte, par les bras de sa maîtresse éplorée, il se redressa alors à demi, parut lire dans le rideau de serge brune un arrêt écrit en lettres de feu, et en récita les termes d'une voix creuse :

— Il vaut mieux languir pauvre dans l'indépendance, que de servir dans la richesse.

Et, pour compléter ce que cette pensée avait de vague et de profond, il dit encore :

— Cette vie me pèse. Dès demain je partirai... pour m'engager soldat. Ou bien je me mettrai aux gages de M. de Corpoy, comme sommelier. Cette place est, paraît-il, la seule qui reste vacante. Et on me payera quatre écus par mois !

Marguerite faillit en avaler une de ses papillotes, qui pendait sur sa joue :

— Eh quoi ! Parle ! Que te faut-il ?... Veux-tu me faire mourir de chagrin ?

Et, à l'idée de son Blancador occupé à déboucher des bouteilles ou à remplir les pots, elle fondit en larmes; et elle répétait, d'une voix entrecoupée par les sanglots,

— Mais que veux-tu? que te manque-t-il?

— Je ne veux rien de toi, sotte pécore! — cria Blancador qui, sans doute, perdait patience. — Est-ce bien à toi de geindre et de pleurer? Va-t'en, laisse moi!... Ou plutôt, non! Ce lit est tien, c'est à moi d'en sortir!... Ad'eu!

Si l'Hébreu Joseph eût fui, d'une semblable vitesse, la couche où prétendait le retenir la femme de l'intendant Putiphar, jamais le manteau, cause de ses tribulations futures, ne serait resté entre les mains de cette dame. Car elle n'aurait pas eu le loisir de le cueillir au vol, comme tenta de le faire, vainement, madame de Troix-Mares pour le vêtement nocturne de son amant. Traversant l'espace, Horace ne fit qu'un bond vers la porte. Mais Marguerite le poursuivit, l'atteignit, tant le désespoir lui donnait d'agilité et de force. Elle s'enlaça à lui, le retint, en poussant des cris affreux :

— Il va se tuer, bonne Vierge! Il va se tuer!

Au bruit, la chambrière Jeannine accourut, d'un cabinet voisin, ayant tout juste pris le temps de passer une robe de chambre. Et, comme la porte était fermée, et comme Marguerite se cramponnait à la barre, M. de Blancador dut renoncer à battre en retraite. Sans s'occuper des affres où se débattait sa maîtresse, tombée en pâmoison sur le tapis, il se recoucha, froidement. Marguerite, prenant pour modèle cette nymphe qui fut changée en fontaine, menaçait de se noyer dans ses larmes. Et Jeannine, en suivante officieuse, disait d'un ton gros de reproches :

— Ah! monsieur! Madame qui est si bonne! Comment pouvez vous lui faire tant de peine!... Ah! mon Dieu!... Elle va trépasser, c'est sûr!,.. Madame!... Madame!..

Et elle tapait dans les mains de Marguerite, lui frottait les tempes avec un mouchoir trempé d'eau d'ange, tout en répétant, sur le mode aigu, tant elle sentait que l'évanouissement de la belle veuve était simulé :

— Oh! monsieur! Madame qui est si bonne!...

— Si vous ne finissez pas, toutes les deux, de mener un pareil train, — déclara enfin Blancador d'un accent péremptoire, —

je m'en irai pour tout de bon, et cela dans deux minutes. Un pareil scandale, dans un semblable lieu, est pour me perdre de réputation! Quant à toi, Jeannine, fais-moi le plaisir de filer, où je te reconduis, à coups de pantoufle, dans ce cabinet d'où tu n'aurais jamais dû sortir!

La caméristeoiffeuse, qui le savait, mieux que personne, homme à tenir parole, s'en fut sans ajouter un mot. Alors M. le baron de Blancador gratifia la veuve du financier Bourassou, de son vivant seigneur de Troix-Mares et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, d'un merveilleux soufflet. Le son clair en retentit jusqu'à la porte du pont, dont il réveilla le gardien :

« Bien sûr, se dit le concierge, c'est Monsieur qui enseigne Madame sur quelque point des Écritures, qu'elle se refuse à comprendre. Les femmes sont des créatures baroques et dépourvues d'entendement. »

Madame Marguerite se releva tout aussitôt, et se recoucha, sans mot dire. Mais, un instant après, elle se jeta dans les bras d'Horace, sans larmes, et lui demanda pardon :

— Je sais ce que tu veux, et tu pouvais bien me le dire. Je te ferai demain une donation. Et, foi d'honnête femme, je te payerai le jour où Corpoy m'aura réglé son compte, ce qui ne saurait tarder.

Blancador, sans prendrela peine de remuer, dressa l'oreille:

« Qu'est-ce encore que cette histoire? » se dit-il.

Et il écouta Marguerite qui lui conta, par le menu, les circonstances de la dette de M. Justus. Mais elle évita, avec soin, de lui en déclarer exactement le montant :

— Tu m'aideras à le faire payer, dis? Et puis, tu sais, je ne m'en irai pas d'ici avant qu'il m'ait tout donné.

— Méfie-toi, dit-il alors, il pourrait bien te mettre sous clef et te garder toi-même jusqu'à ce que tu aies financé.

— N'aie pas peur, mon chéri. Tu ne sais donc pas que mes titres sont en sûreté, et qu'à la première alerte, on les mettrait à l'enchère chez les banquiers de Montauban? Ce serait la ruine de Corpoy! Mon compère Clérambon et mon ami Saint-Cendre sont d'ailleurs au courant de mon voyage. Ils ne me laisseraient pas dans l'ennui. Sardini préviendrait le Roi...

— Ah çà ! tu t'es donc prêtée à tout le monde ! s'écria Blancador.

A cette remarque désobligeante, elle se mordit les lèvres. La prudence ordinaire d'après laquelle elle réglait ses paroles et ses actes lui reprochait d'en avoir trop dit. Mais Horace lui avait envoyé cette boutade au hasard, comme diversion, et pour lui donner à croire qu'il ne retenait rien d'utile de ses confidences. Mais, intérieurement, il exultait. Tout lui apparaissait facile, son avenir s'élargissait. A l'idée des intrigues considérables auxquelles il allait se mêler, il tressaillit d'une forte joie dont il se donna garde de montrer les signes à Marguerite. Celle-ci dut faire pénitence, malgré son humilité.

Horace demeura éveillé toute la nuit, établissant des plans qui se détruisaient les uns les autres. Mais il renonça bientôt à se tracer une ligne de conduite, tant son esprit répugnait aux opérations compliquées. Il s'en tint à fixer la somme exacte à laquelle il taxerait Marguerite, sous forme de donation réparative, Tous comptes faits, il s'arrêta à un chiffre de dix mille écus d'or, et il conclut :

« Cet argent une fois rentré, je m'en irai tâter la fortune à Paris. Là, je ne pourrai manquer de monter aussi haut qu'un Guise. Les huguenots ne m'inspirent que dégoût. Il est plus beau d'être ligueur, et de combattre pour sa foi... sous la croix de Lorraine qui vaut bien le drapeau de la France, après tout... Mais, maintenant, le principal est de faire signer Marguerite et de faire payer Corpoy. »

— J'ai beaucoup réfléchi, — dit-il dès le matin à madame de Troix-Mares, — et voici ce que je crois le meilleur. Je veux bien accepter l'indemnité que vous me proposez (M. de Blancador ne tutoyait cette dame que la nuit) et que j'ai estimée dix mille écus d'or...

Marguerite, ainsi rançonnée, sentit son nez se pincer de dépit. Elle demeura pourtant silencieuse, et trouva même le courage d'approuver de la tête.

— Cette somme, continua Horace, couvre à peine les pertes que me cause ce malheureux procès. Mais je désire qu'il en soit ainsi, et que vous ne me teniez pas pour avide et injuste. Enfin, je me chargerai de recouvrer votre créance sur M. de Corpoy, et je vais, dès aujourd'hui, m'entendre

avec lui sur cette affaire. Veuillez donc me donner une procuration écrite et me consentir l'engagement de me payer l'argent convenu.

Marguerite essaya de gagner du temps. « Pour que ces actes fussent valables, il fallait qu'un notaire... »

— Autant valait dire que vous ne vouliez rien tenir de vos promesses ! — cria Horace, simulant une généreuse colère. — Allons, c'est bien !

Mais Marguerite se précipita vers la table, prit, dans un grand calepin de peau parfumée, une belle feuille de papier, et pria son ami de lui dicter le texte qu'elle allait s'empresser de signer.

— Tu me resteras fidèle, au moins ? soupira-t-elle quand toutes ces écritures furent passées.

Et, pour recevoir son paiement, elle tendit ses lèvres à Blancador. Mais, irrité sans doute par l'allure langoureuse dont la veuve formulait sa question, il effleura à peine la bouche chargée de fard rouget, et regagna son antichambre, en toute hâte, avec les précieux papiers. Madame de Troix-Mares, sans oser insister davantage, rentra dans son lit.

« Dix mille écus, songeait-elle, c'est beaucoup d'argent. Mais, par ce sacrifice, je m'évite bien des démarches ennuyeuses auprès de ce Corpoy... Horace saura, tant il est délié... Ah ! mon Dieu ! que je l'aime ! Jamais je n'aurais jamais cru pouvoir aimer quelqu'un ainsi !... Ses caresses me brûlent et me passent dans le sang...

Et elle se rendormit, pour la matinée, en rêvant d'un Blancador dont la constance, rendue publique et notoire, servait de thème à un beau roman de chevalerie. Cette dame ne se doutait guère qu'à ce moment même M. de Blancador soutenait un assaut théologique du pasteur Mathieu Robin.

Pareil à un loup ravisseur, ce ministre du vrai Dieu parcourait les couloirs, attendant que M. de Blancador tombât dans les filets que la foi tendait sur ses pas, et dont lui, Robin, maniait providentiellement les cordes. Il aperçut le jeune homme qui, chaussé de bottes fauves à éperons d'argent, se dirigeait vers les écuries, selon toute apparence. Car, par une fenêtre ouverte, le pasteur reconnut Jacquemin Tar-

dival qui, dans la cour des communs, tenait en main deux chevaux, de valeur inégale, et les promenait par la figure.

Un instant de plus, et l'oiseau allait s'envoler! M. Mathieu Robin salua M. de Blancador avec une déférente politesse, et celui-ci lui répondit avec une non moins parfaite onction.

— Eh bien, monsieur! dit le pasteur, nous allons donc faire une petite promenade sans crainte des brouillards du matin. C'est grandement louer Dieu que de se lever si tôt pour contempler son ouvrage, et vous nous fournissez là un bel exemple. Si je ne craignais pas de vous retarder, je vous aurais demandé de me prendre pour compagnon. Mais ma modeste mule n'est certes pas digne d'ambler de conserve avec votre magnifique genêt.

M. de Blancador se récria devant une telle humilité. « M. le pasteur voulait rire. Et, d'ailleurs, Notre-Seigneur avait fait son entrée triomphale dans Jérusalem sur une monture plus modeste encore. » Et M. de Blancador déclara qu'il se trouverait grandement honoré d'accompagner, voire à pied, — comme l'Assyrien fit pour le vieillard Mardochée, — un ministre de Dieu, aussi réputé pour sa science que pour sa sainteté.

Ils chevauchèrent donc de conserve, et l'unique Jacquemin leur formait suite. Celui-ci ne vit pas l'homme noir sans quelque contrariété, car il détestait la secte prétendue réformée et la poursuivait d'une haine traditionnelle, à lui léguée par M. de Joyeuse qui fut assassiné, contre tous les usages de la guerre, par les huguenots. Et Jacquemin avait aussi à entretenir son maître de choses d'importance, notamment au sujet d'une lettre envoyée par M. Simon Gardebled.

Mais, sans s'inquiéter de ce valet, M. Robin, pressant sa mule du talon, enserrait M. de Blancador dans une trame de questions subtiles. Horace répondait avec une complaisance d'autant plus grande que M. Robin visait justement cette histoire d'argent dont madame de Troix-Mares s'était ouverte à son écuyer. Aux lamentations discrètes de Robin, il répliquait :

— Je ferai, monsieur, le possible pour contenter vos désirs. A vous parler franc, je vous confierai même que je suis chargé par madame de Troix-Mares de régler avec M. de

Corpoy cette importante question... Elle est importante pour lui, comme pour moi, du reste, car je me trouve intéressé dans cette créance.

Et, comme Robin levait ses yeux soupçonneux et interrogateurs :

— Oh ! ce n'est pas comme courtier, monsieur le ministre ! Je suis moi-même créancier de madame de Troix-Mares pour une somme assez ronde... Un procès suivi par feu mon père... Au reste, cela ne peut guère vous intéresser, et je vous demande pardon de vous entretenir, vous pasteur d'âmes, de ces intérêts temporels et grossiers.

Et, quelle que fût son habile insistance, M. Robin ne put rien en tirer sur ce chef. De guerre lasse, il se rabattit sur la théologie, tâta M. de Blancador sur ses dispositions, lui parla des conditions du salut.

— Ah ! monsieur le pasteur, — répondit le néophyte avec recueillement, — vous prêchez un converti ! Et j'attends le moment propice pour m'abreuver aux sources vives de la grâce, en faisant profession de la religion réformée, la seule digne d'un honnête gentilhomme.

A cette annonce, M. Robin ne douta plus de l'honneur qui allait lui revenir de cette éclatante et soudaine abjuration. Il se promit de la faire valoir. Quel triomphe, et aussi quel exemple ! Et il réglait par avance la cérémonie familiale et évangélique dont La Combe allait être témoin. Les murailles en tressailleraient de joie ; les tours en seraient, pour un instant, ébranlées !

Comme ils passaient alors entre la Borde Haute et Les Balmes, dans un petit ravin rocailleux d'où l'on voyait se dresser le logis fortifié de Saint-Aubin, M. Robin montra à son catéchumène la Manse-Séligny avec ses tourelles, et dit :

— Voici les tentes de Bélial ! Connaissez-vous le maître de ce lieu ?

Horace fit un signe de dénégation. Et M. Robin, parlant avec lenteur et majesté, laissa tomber ces paroles :

— Celui-là est un maudit ! Son nom est Séligny. N'en avez-vous pas entendu parler ?

— Jamais, au grand jamais, monsieur !

— Ah ! je vous en congratule ! C'est bien le plus mauvais

esprit qui ait jamais hanté le corps d'un Ninivite immonde! Il vaut Achab et Holopherne ; et ses désordres ont rempli notre ville de douleur et d'abomination!... N'a-t-il pas tenté, tout dernièrement encore, d'enlever de nuit, par surprise, la ville de Grenade, à la tête de quelques bandits soudoyés à cet effet!

M. de Blancador ne jugea pas à propos de détromper M. Robin sur l'opinion fabuleuse qu'il avait de cette aventure. Et celui-ci commença de raconter sur Gaston de Séligny, et sa maison de Saint-Aubin, une chronique scandaleuse où, par comparaison, Sodome et Gomorrhe eussent été excusées, sinon glorifiées. La vue seule de ces tours était, pour le juste, un sujet de désolation : elles appelaient un autre Josué.

Ainsi M. le pasteur Robin entretenait-il M. de Blancador, tout en le dirigeant dans les sentiers de la foi. Ils revinrent au château de La Combe, enchantés l'un de l'autre, et également persuadés de l'avantage qu'aurait M. de Corpoy à être veuf, pour pouvoir contracter une union mieux assortie. Au dîner, M. Robin fit une petite allocution, agréablement tournée, où il était question d'un berger et d'une brebis égarée, et aussi de la joie qui éclate dans le ciel, quand un impie abandonne les faux dieux pour entrer dans le sein d'Israël. Les regards que le prédicant envoyait dans la direction de M. de Blancador, qui se nourrissait, décemment et sans gloutonnerie, d'une rave cuite, firent comprendre à chacun qu'il s'agissait du jeune écuyer. On commença dès lors à le regarder avec une lointaine bienveillance, car on ne savait encore exactement ce qu'il en était. Mais M. Henri de Canteclaux, qui se tenait assis à la gauche du maître, considéra Blancador avec une mine défiante, et où se laissait deviner un grand mépris. Il l'observait sans amitié et avec insistance, comme les curieux examinent les serpents dont ils comptent écrire l'histoire.

« Que me veut ce petit animal? se disait Horace. Il a l'œil sournois et perçant, et sa figure ne me revient guère, non plus d'ailleurs que celle de la maîtresse de céans. Sans manquer de beauté, madame de Corpoy semble plongée dans un sommeil léthargique. Si mon ami Séligny, que j'ai dû, ce tantôt, renier pour son bien, la voyait, il serait, du coup, guéri de sa passion factice et bizarre. A côté de cette blonde

éteinte et passée, pareille à une momie en cornette, la vieille Marguerite est presque mignonne et plaisante, et Jeannine, au corsage meublé, vaut toutes les courtisanes antiques... sans compter les nôtres... Et ma douce Margot a cru bon d'éviter ce repas, en tout pareil à ceux dont les anachorètes se régalaient au désert. La gaillarde, tant je connais son cœur, doit s'amuser en suçant quelques os de perdrix et en se gavant de pâtisseries, nourriture digne d'une telle volaille roulée dans un voile de veuve ! Vieille coquine !... Je ferai sagement d'aller la visiter à l'issue de ce festin, pour profiter de son dessert... Mais qu'a donc ce petit farfadet, à me considérer ainsi ? »

Le farfadet dont M. de Blancador redoutait si fort les regards était M. Henri de Canteclaux, beau-fils de M. de Corpoy. La défunte dame Léonie de Canteclaux l'avait eu de son premier mariage, en 1574. Cet enfant de seize ans, de taille médiocre, d'extérieur débile, avec sa figure pointue, où de grands yeux bleus battus paraissaient manger tout le reste de la face, possédait les manières affinées de sa mère, et l'intelligence de son père, le feu comte de Canteclaux, de son vivant premier secrétaire du chancelier Cheverny. Par la faiblesse de sa mère, qui en entrant dans la maison de Corpoy renonça au culte catholique, le petit Henri fut élevé dans la religion réformée. Mais l'indépendance et la vivacité de son esprit ne firent que croître, et donnèrent plus d'une inquiétude au pasteur Robin qui entreprit de diriger cette âme tendre et de la modeler suivant la discipline de Calvin. Cet enfant délicat, de corps comme de sentiments, fut froissé intimement, dès la mort de sa mère, trépassée en 1583, dans toutes ses affections. Sa condition devint misérable. Négligé par Corpoy, abandonné aux soins des domestiques et du pasteur Robin, il vécut dans l'amertume et les larmes.

Quand Hulline de Talmant devint l'épouse de son beau-père, il se rapprocha de cette créature douce et tendre qui courba son front résigné sous le joug de son méthodique époux. Trop indolente et trop timide pour s'essayer à la révolte, Hulline prit son parti de l'existence décolorée et sans joie qui devint pour elle la règle. Une piété vague et timorée, où manquaient pourtant tous les fondements de la foi, ne tarda pas à l'imbiber comme une huile rance. Semblable

à ces filles de bonne maison sur qui le couvent a fermé ses portes pour des raisons d'ordre privé, elle s'attacha aux pratiques et aux devoirs extérieurs, sans se pénétrer de cette foi sans laquelle les œuvres ne comptent pour rien. Et M. Ernest Momsenn disait couramment que la grâce lui faisait défaut, et qu'Hulline ne valait que par l'esprit de soumission.

Ainsi madame de Corpoy végétait d'une vie mécanique, dominée en tout par la terreur respectueuse que lui inspirait son époux. Comme elle manquait de la pénétration dont abondait le jeune Henri, pétri d'une pâte plus fine, elle s'effrayait de la liberté de ses discours. L'idée seule que M. de Corpoy ne fût pas un saint lui apparut longtemps comme un blasphème. Il fallut que l'enfant lui fît toucher du doigt les vilenies quotidiennes du seigneur de La Combe, pour qu'elle se décidât à y croire. Les histoires des chambrières chassées ou mariées avec précipitation, quand se décelait l'arrondissement de leurs flancs, ne lui paraissaient jamais clairement prouvées; ou bien ces choses, comme les mauvais traitements que son mari ne lui ménageait pas, prenaient, à son regard, la figure d'actes justes et conformes aux coutumes de la loi. Hulline en trouvait l'explication en maints passages du Livre; et Dieu bénissait les patriarches, fiers taureaux paissant au milieu d'un troupeau domestique, où les génisses étaient leurs femmes et leurs servantes. Ignorant tout de la terre, elle pensait que la vie quotidienne de La Combe n'était que la répétition amoindrie des actions qui se déroulent sur le grand théâtre du monde.

Elle s'habitua à son existence de recluse, renonça, sans plainte, à toutes ces petites délicatesses de luxe dont avait été entourée sa condition de fille riche. Justus de Corpoy put disposer à son aise de ses revenus, tout en s'affligeant que les dispositions prises par le vieil Escudier l'empêchassent de s'annexer définitivement le principal. Hulline, elle-même, regretta plus d'une fois que ces obstacles légaux se dressassent contre les désirs de son mari. Les réflexions que ne lui ménageait pas Henri, dans leurs courts moments d'épanchement, la troublaient sur l'heure, mais elle se remettait vite de ces défaillances, appelait à soi la notion du devoir, et chassait loin d'elle toutes les idées de révolte.

Un jour qu'Henri de Canteclaux l'avait trouvée seule dans sa chambre, assoupie sur sa Bible, il jeta le livre sur le plancher et lui reprocha cette lecture, qui se renouvelait sans cesse, comme le ruminement d'une vache, sans que l'esprit en profitât.

— Ne blasphémez pas, enfant, lui dit madame de Corpoy, et songez que l'observance religieuse est un frein nécessaire aux écarts de notre raison. Et d'ailleurs, s'il fallait s'élever contre ces choses, ne faudrait-il pas aussi que nous changions tout entiers? Car, ou ces choses sont bonnes, et il nous convient de les respecter, ou elles sont mauvaises, et nous devons les abandonner.

— Dieu, lui répondit Henri, ne commande point de si grands sacrifices. Il ne nous ordonne pas de faire de notre vie une vallée de méditations et de larmes. C'est, à mon sens, lui faire injure que de le croire capable de se réjouir de notre douleur. Il veut qu'on l'aime, et l'amour ne se concilie pas avec la terreur. Il veut que nous nous réjouissions en lui, mais non que nous l'étudiions à toute heure. Ce à quoi vous vous consacrez là, ma chère mère, c'est besogne de moine, en tout inutile et mauvaise. La joie seule, je pense, doit être l'attribut de ceux sur qui Dieu répand sa grâce, comme la tristesse est celui des réprouvés... Et à nous voir tous si lugubres, en cette maison, je crois souvent que nous sommes damnés!

Ainsi, par des paroles au-dessus de son âge, l'enfant inquiétait la conscience engourdie de la jeune femme. Mais, semblable à ces bêtes de labour qui dorment leur continuel sommeil dans les prairies, et entr'ouvrent à peine leur œil calme et vide au passage d'un homme, elle retombait bientôt dans sa torpeur.

Un certain jour que M. Momsenn critiquait, d'une manière acerbe, la mollesse de madame de Corpoy, le jeune ministre Jean Textor avait objecté :

— Cette dame est l'Épouse, au sens de l'Écriture; c'est un vase d'élection et de pureté. Sans doute est-il vide, encore; mais, je vous le dis, en vérité, quelque jour les fontaines de la grâce s'épancheront sur lui, et il embaumera l'odeur de toutes les vertus. Les violettes des champs exhalent-elles, à

la première, leurs délicieux effluves? Non, monsieur Momsenn, il faut que le Seigneur leur envoie quelques rayons, tout à la fois de soleil et de pluie. Leur corolle fermée s'entr'ouvre alors et, par la matinée de printemps, la prairie en est bientôt parfumée.

Et M. Momsenn s'inclinait devant ce langage élégant qu'il enviait à son confrère; et il se consolait à penser que, quelque jour, ce prédicant à la bouche fleurie tomberait dans l'ornière du péché avec celle-là même dont il proclamait si haut les mérites. M. Momsenn jalousait M. Textor. Il le méprisait aussi parce qu'il ne venait pas de Genève, réservoir de la lumière, et parce qu'il n'approuvait pas en tout la rigueur apprêtée de la doctrine calviniste. Il le soupçonnait de donner dans ces erreurs chères à Sébastien Castellion. Il lui reprochait d'être né en Bourgogne de parents pauvres, répondant au nom vulgaire de Tisserand, et qui exerçaient un métier mécanique. M. Momsenn n'aimait pas davantage madame de Corpoy à cause de sa délicatesse. Et il avait soin que cette dame se vît contrariée, de par l'autorité de son mari, dans toutes ses élégances domestiques. Mais M. Momsenn aimait moins encore M. le comte Henri de Canteclaux :

— Celui-là, disait-il souvent à Robin, sort de l'enfer. C'est un réprouvé marqué du sceau du Malin, car son esprit est bien plus mûr et retors que ne le comporte sa tendre jeunesse. Son ententendement aigu des choses est en soi peu naturel. J'ai su qu'en maintes circonstances il a critiqué les sentences que rend son père, en tant que seigneur justicier. Et c'est une langue de vipère !

Et M. de Corpoy, ayant eu connaissance, par grand hasard, de ces propos, déclara d'un air sombre à M. Momsenn qu'un jour viendrait où le père outragé devrait céder la place au juge, et que ce dernier saurait ne pas faiblir dans sa tâche. Et, quand il eut ainsi parlé, cet homme de bien leva un moment vers le ciel ses yeux qu'obscurcissaient des larmes, puis les reporta avec insistance sur ses souliers. De telle sorte que le bruit se répandit dans la maison que « M. Henri s'amusait à faire mourir son père de chagrin ».

La malveillance de M. Henri semblait aujourd'hui le pousser à mortifier M. de Blancador qu'il continuait, au mépris

des convenances, à examiner de son œil gris, mélancolique et perçant.

Horace fut tout heureux que la fin du dîner mît un terme à cette investigation prolongée. Il fut plus heureux encore quand M. de Corpoy lui envoya un serviteur pour lui dire qu'il l'attendait dans sa chambre, où il avait à lui parler.

« Les fers sont au feu, se dit-il, et c'est à moi de forger quelque bonne machine, comme celle dont on se sert dans les Hôtels des monnaies pour frapper les espèces sonnantes. »

Et, sans plus tarder, il se dirigea vers la grande tour de l'Est, dite des Évangélistes, où M. Justus faisait sa résidence officielle. Car ce seigneur avait, dans son château, diverses salles, très éloignées les unes des autres, où il aimait à se rendre d'une manière imprévue afin de surveiller les gens et les choses. Pour accéder jusqu'à la chambre de M. de Corpoy Horace dut traverser plus d'un palier, enfiler plus d'un couloir. Au moment où il passait devant le grand escalier, il rencontra madame de Corpoy qui, accompagnée de trois suivantes, se préparait à descendre. Hulline, par un hasard malheureux, engagea un de ses longs mancherons pendants dans la rampe, dont les hastes de fer forgé se contournaient en fleurons aigus. Vivement, Horace s'approcha, dégagea le pan de camelot noir, et, avant même que la dame eût pris le temps de le remercier, il lui souffla à l'oreille ces simples mots :

— Il faut que je vous entretienne de la part de Séligny. C'est grave!

Et il s'éloigna, disparut, la laissant tremblante et effarée. Sans force, elle s'adossa contre la grille dorée, appliqua son mouchoir sur sa bouche. Devant ses yeux, pourtant fermés, les marches de l'escalier parurent danser. Et quand les chambrières et la gouvernante lui demandèrent ce qu'elle ressentait, et quel accident lui était survenu, elle répondit d'une voix faible, en portant la main à son cœur, comme pour en réprimer les battements :

— Ce n'est rien !... J'ai glissé... et je me suis meurtri le pied contre cette marche.

Tel fut le premier mensonge de madame Hulline, depuis le jour où elle entra au château de La Combe.

— Il n'y a pas de bon sens — conclut la gouvernante.

dame de Bournaville — à conserver des degrés dans un semblable état de vétusté. J'adresserai, dès ce soir, un rapport à l'intendant; je ne sais à quoi pense M. Beaudanger, mais vraiment...

Tandis que madame de Bournaville, veuve de feu Pennequin de Bournaville, qui fut de son vivant courrier de M. le pasteur Merlin, prononçait ces paroles grosses du sens le plus pratique, M. de Corpoy disait à M. de Blancador :

— Je suis charmé de vous voir sous mon toit, monsieur. Asseyez-vous et gardez votre bonnet. J'en ferai de même, tant les courants d'air sont froids. Vous m'êtes, monsieur, recommandé tout à la fois par ma parente, madame de Formansin, et par ma grande amie, madame de Troix-Mares. C'est vous dire que vous êtes deux fois le bienvenu. On m'assure monsieur, que vous avez exprimé le désir d'entrer à mon service, et aussi que vous êtes sur le point de renoncer aux erreurs du papisme pour embrasser la vraie religion. J'en loue le Seigneur et je vous félicite, monsieur, en toute sincérité.

Blancador, ayant salué très poliment à chacune de ces phrases qui furent débitées sur un ton égal, monotone et sentencieux, continua d'écouter. Il voulait voir venir M. de Corpoy. Celui-ci continuait :

— On m'a dit encore, monsieur, que vous êtes dans les bonnes grâces de madame de Troix-Mares, et qu'elle vous tient en haute estime...

Cette dernière opinion avait été corroborée par les réponses que Jeannine, dûment interrogée par M. de Corpoy, avait faites avec toute l'exactitude dont elle était susceptible. Car elle nourrissait, à l'égard de son maître et seigneur, une crainte religieuse qui allait, quand il le fallait, jusqu'à l'abandon de son corps. Quand Jeannine se trouvait en présence de M. Justus, la terreur paralysait sa volonté et ses sens. Ainsi l'oiseau quitte le buisson qui lui fournissait son abri, pour voler, fasciné, jusque dans la gueule du serpent. M. Justus, avec son regard froid et voilé qui tenait de celui des reptiles et se faisait, au besoin, pénétrant comme une lame de dague, traversait cette pauvre pécheresse jusqu'au cœur. Et, quand il lui avait demandé en quels termes

M. de Blancador se trouvait avec madame Marguerite, Jeannine avait répondu, en toute pureté :

— Ah! monsieur, s'ils sont bien ensemble? Monsieur en jugera quand je lui dirai que, ce matin même, M. Horace a régalé madame d'un beau soufflet!

Blancador, mis à l'aise par M. de Corpoy, dit qu'en effet madame de Troix-Mares se montrait envers lui très bienveillante, et qu'il se plaisait fort à son service.

— Monsieur, — reprit Justus, en examinant avec obstination le plancher, — je puis beaucoup pour vous. Mais je dois vous dire que vous pouvez aussi beaucoup pour moi!

Horace se confondit en humbles protestations. « Il était tout acquis à M. de Corpoy. Et comment pourrait-il se rendre, lui chétif, de quelque utilité à un gentilhomme aussi réputé?... »

— Madame votre maîtresse m'égorge, monsieur!... Vous l'ignorez, peut-être?...

— Ah! monsieur! Je crois comprendre. S'agirait-il de cette méchante affaire d'argent?

— Méchante, monsieur! Mais vous ne savez donc pas que la somme est considérable?

— Oui, monsieur, mais vous aurez tout le temps pour la payer.

Et, adressant à M. Justus, ébahi, une grimace encourageante, Blancador se leva, alla, sur la pointe des pieds, reconnaître si la porte était bien close. Il l'ouvrit même, regarda si personne ne rôdait dans l'antichambre, referma le panneau, et, se plantant devant M. Justus, lui tendit deux papiers qu'il tira de son pourpoint :

— Voici, monsieur, qui vous tranquillisera!

Et il expliqua à Corpoy qui le regardait, muet d'un étonnement où se mêlait une part égale d'admiration, comment était réglée cette affaire. Il arrangea, à son particulier avantage, l'histoire de la donation, majora encore la prétendue perte qu'il avait faite lors du procès Bourassou, et déclara, finalement, qu'il se chargeait de reculer, indéfiniment, le terme du payement qui effrayait si fort M. Justus. Il conclut :

— Écoutez, monsieur! Si vous voulez vous engager à me payer, dans un temps prochain, les dix mille écus que me

doit madame de Troix-Mares, je vous donne ma parole que jamais cette dame ne vous réclamera son dû. C'est affaire à moi. Au reste, je vais vous dire encore une chose : en bonne règle, votre intérêt serait d'épouser madame de Troix-Mares...

Mais Corpoy, béant, s'écria :

— Comment ! Vous savez bien que cela est impossible ! et que je suis marié !... Comment pouvez-vous...

— Monsieur, dit froidement Blancador, combien me donnerez-vous si je vous débarrasse de votre femme ?

M. Justus se leva, d'une pièce. Il fut sur le point de jeter M. de Blancador à la porte. Mais, à le considérer, il le vit si calme, si convenable et si sincère, qu'il se rassit. Les deux hommes s'observèrent longtemps, en silence. M. de Blancador, toujours souriant, ne perdait pas de vue M. de Corpoy qui, blême, ses cheveux gris presque hérissés autour de son bonnet, et de peur et d'angoisse, tenait les yeux dirigés vers le mur, devant lui. Enfin Blancador prononça les paroles suivantes, avec tranquillité et lenteur :

— Je vous apporterai, prochainement, les preuves certaines de l'adultère. Vous ferez condamner la coupable par le consistoire. Vous épouserez ensuite Marguerite de Troix-Mares, Et, de tout cela, je vous garantis l'exécution. Vous me payerez alors vingt mille écus d'or. Est-ce marché conclu ?

Corpoy devint encore plus pâle, mais il demeura silencieux,

Avec une familiarité discrète, M. de Blancador s'approcha de la table, prit une feuille de papier et écrivit trois lignes :

« *Je m'engage à payer à M. le baron de Blancador, mon domestique, la somme de deux cent quarante mille livres, le jour de mon mariage avec madame de Troix-Mares.* »

Il data, signa même pour encourager son complice. Raide comme un pieu qui, cependant, aurait tremblé, M. de Corpoy apposa sa signature. Alors M. de Blancador le salua avec une extrême politesse, cacha les trois papiers sous le busc de son pourpoint en velours brun, et sortit.

MAURICE MAINDRON

(*A suivre.*)

LA PUISSANCE COMMERCIALE

DE L'ALLEMAGNE[1]

LA GRANDE INDUSTRIE

La grande industrie s'est développée en Allemagne plus tard qu'en Angleterre, en France ou aux États-Unis, et il ne semble pas qu'elle y ait le caractère inventif, initiateur, qu'elle a revêtu à un haut degré dans ces pays, principalement dans le dernier. Ce qui paraît avoir assuré son succès, c'est l'application persévérante, la grande somme de travail, le perfectionnement scientifique des méthodes, le soin consciencieux apporté à la satisfaction de la clientèle. Les Allemands apparaissent rarement comme des créateurs; ils ne découvrent pas les voies nouvelles, mais ils les reconnaissent avec exactitude et s'y engagent avec zèle. C'est pourquoi ils réussissent supérieurement là où les qualités de coup d'œil rapide, de décision immédiate et compromettante, sont subordonnées aux longues études préparatoires, aux analyses méticuleuses et multipliées, par exemple dans les industries chimiques.

Mais le caractère que nous venons de signaler apparaît aussi dans les autres branches d'activité industrielle auxquelles ils se livrent. C'est lui qui a fait la richesse de l'Allemagne moderne. Nous en constaterons l'existence et nous en appré-

1. Voir la *Revue* du 1er août.

cierons l'action dans les principales industries observées au cours de notre enquête. Il en fait la puissance actuelle, il peut aussi, un jour venant, leur créer une infériorité vis-à-vis de concurrents plus aptes à se transformer rapidement et à surmonter des obstacles imprévus.

I

LES MINES DE HOUILLE

Les deux grands centres d'exploitation houillère de l'Allemagne sont le bassin rhénan-westphalien et la Haute-Silésie. Sur une production totale évaluée pour l'ensemble de l'Empire en 1899 à 110 millions de tonnes, le Rhin et la Westphalie ont fourni environ la moitié (54 500 000 tonnes), la Haute-Silésie un cinquième (22 502 199). Et le tonnage de leur extraction ne donne pas une idée exacte de leur importance; leurs charbons sont en effet infiniment supérieurs aux lignites de la Saxe prussienne, du Brandebourg, etc., qui forment à peu près un quart du total ci-dessus indiqué et dont la valeur n'est que du tiers [1].

C'est donc sur ces deux centres que l'observation doit se porter pour étudier la production houillère allemande et, d'autre part, il est nécessaire de les visiter tous les deux, parce qu'ils offrent dans leur organisation des différences assez notables.

Dans la Province rhénane et la Westphalie, la concentration est très accentuée. Le tiers environ de la production totale de charbon de ce bassin est entre les mains de grandes compagnies minières ou de sociétés métallurgiques exploitant chacune

1. La circulaire n° 1545 du Comité central des Houillères de France indique comme valeur moyenne des houilles allemandes, pour 1896, le chiffre de 6 m. 96 à la tonne et celui de 2 m. 32 pour les lignites. C'est exactement le tiers. Dans une statistique générale sur la valeur totale de la production minière en Allemagne comprenant les houilles, les lignites, les minerais de fer et les sels de potasse, les houilles figurent, en 1898, pour 76,6 p. 100 de cette valeur totale, les lignites pour 7,9 p. 100 seulement. (Voir le Catalogue officiel de la Section allemande à l'Exposition de 1900, p. 277.)

plusieurs mines[1]. En 1896, la Société de Harpen produisait à elle seule 4 millions et demi de tonnes, la Société de Gelsenkirchen près de 4 millions, la Société d'Hibernia plus de 2 millions; la grande usine métallurgique *Gutehoffnungshütte* extrayait pour son seul usage près d'un million quatre cent mille tonnes. Le régime de la mine isolée appartenant à une seule personne devient de plus en plus rare. La compagnie se substitue à l'individu, en raison même de l'importance que l'exploitation tend à prendre pour se placer dans les conditions économiques les plus avantageuses; la grande Société *(Gesellschaft)* remplace l'exploitant unique ou simplement associé avec deux ou trois personnes *(Firma)*.

En outre, ces grandes sociétés ne se contentent pas de réunir plusieurs mines sous leur dénomination ; elles se sont groupées, pour la vente de leurs cokes d'abord, plus tard de leur charbon, en un puissant syndicat, le syndicat rhénan-westphalien, qui est maître du marché. C'est un degré de plus dans la concentration.

Les seules mines qui soient rebelles au syndicat sont précisément les quelques exploitations modestes qui subsistent dans le district du nord (Osnabrück) et dans la vallée de la Ruhr, mais elles ont peu d'importance, la plus grande d'entre elles, *Friedlicher Nachbar*, ne produisant guère plus de cent mille tonnes de charbon annuellement.

Il est vrai qu'un certain nombre de grandes mines ne font pas partie du syndicat, mais pour des raisons particulières et facilement explicables. Ainsi toutes celles qui appartiennent à des usines métallurgiques et qui, par conséquent, ne vendent pas leurs charbons, ne peuvent pas s'affilier à un syndicat de vente; de même celles qui, sans appartenir absolument à une usine, sont sous sa domination parce que celle-ci possède la majorité des parts de sociétaires. C'est le cas, par exemple, pour la Compagnie *Salzer und Neuack*, dont presque toutes les parts sont entre les mains de Krupp ; de même enfin, telle mine d'anthracite *(Langenbrahm)* qui, vendant son charbon pour usage domestique, n'a pas à se préoccuper de la clientèle des usines.

1. Ces chiffres et ceux qui suivent sont empruntés aux circulaires du Comité des Houillères de France.

On peut donc dire que, dans le bassin rhénan-westphalien, les mines sont généralement possédées par de grandes compagnies et que ces grandes compagnies se sont syndiquées ensemble pour la vente de leurs charbons et de leurs cokes.

La situation est différente dans la Haute-Silésie. D'après les documents les plus récents[1], les trois cinquièmes des mines silésiennes appartiennent à des grands seigneurs du pays, le prince Pless, les comtes de Donnersmarck, le comte de Ballestrem (actuellement président du Reichstag), le prince de Hohenlohe. Sur cinquante-quatre entreprises, trente et une sont entre leurs mains, deux appartiennent à l'État prussien, vingt et une à des sociétés minières ou à des usines.

Il s'est trouvé en effet, en Silésie, une aristocratie riche et intelligente pour mettre en valeur les ressources du sous-sol. « Sans aucun doute, me dit un savant statisticien, le grand essor industriel que vous voyez ici est dû à l'initiative des *Fürsten*, *Grafen* et autres *Magnaten* qui se sont appliqués à exploiter les mines de minerais et de houille situées sur leurs terres. L'État prussien n'y a pas été étranger non plus, car, sans parler des avantages généraux assurés à l'industrie par le développement des chemins de fer et des canaux, il a creusé des mines dans les domaines du fisc *(fiskalische Güter)*.

La haute aristocratie silésienne est encore en possession de la majorité des mines de houille, bien que quelques-unes aient déjà passé entre les mains de compagnies, par exemple celles de la *Consolidirte Carlsegen*, plusieurs de celles de la *Kattowitzer Actien-Gesellschaft für Bergbau*, etc., mais le mouvement est encore à ses débuts. La concentration est peu accentuée, ou plutôt il existe une forme de concentration qui est menacée et non favorisée par les circonstances actuelles. Les familles seigneuriales ne conservent souvent la propriété de leurs mines qu'en restant dans l'indivision ; c'est le cas notamment pour les comtes de Donnersmarck : au bout de deux générations il est rare que la combinaison puisse se maintenir. Alors apparaît nécessairement la société par

1. Voir Dr H. Voltz, *Statistik der Oberschlesichen Berg-und Hüttenwerke für das Jahr 1898*. Kattowitz 1899. — Voir aussi Dr H. Voltz, *Die Bergwerks und Hüttenverwaltungen des Oberschlesichen Industriebezirks*. Kattowitz, 1892.

actions[1], et, lorsque celle-ci est puissante et prospère, elle tend à acheter les mines voisines, à se les annexer *(consolidiren)*, et la forme nouvelle de consolidation, celle que nous avons constatée en Westphalie, celle qui tend à augmenter non à se diviser comme la première, prend naissance. On peut supposer que, dans de longues années, la marche naturelle de cette évolution aura grossi considérablement le nombre des compagnies et réduit à quelques cas de majorats celui des grands seigneurs propriétaires de mines. Pour le moment, la Silésie n'est pas parvenue à la même période de cette évolution que la Westphalie, et la forme moderne de la concentration y est moins marquée.

De plus, le lien entre les différents exploitants est très lâche. Pas de comptoir de vente *(Verkauf-Bureau)* pour les charbons et les cokes comme en Westphalie ; pas même de syndicat formel entre les producteurs. Ceux-ci ont coutume de se réunir tous les mois pour s'entendre sur les prix de vente, mais il n'y a là qu'une simple consultation, une entente libre *(freie Verständigung)*, me dit l'un d'eux, non une décision qui les lie. Les mines domaniales *(fiskalische Gruben)* ne prennent même pas part à ces réunions, et cependant elles sont importantes, sinon par le nombre, du moins par le chiffre de leur production. La *Königin Luise Grube* que je visite dans les environs de Zabrze, a extrait, en 1898, plus de trois millions et demi de tonnes de charbon et employé près de dix mille ouvriers ; *Königs Grube*, moins considérable, a extrait près de dix huit cent mille tonnes et employé près de quatre mille cinq cents ouvriers.

Ainsi, d'une part, la majorité des mines silésiennes est possédée dans des conditions qui appellent la division et non la concentration de la propriété ; d'autre part, les producteurs de charbon n'entrent que très timidement dans la voie des

1. Entre l'indivision familiale et la société par actions ordinaire se place parfois un type d'association bien caractéristique connu sous le nom de *Familiengewerkschaft*. C'est, en somme, une société par actions formée à l'origine entre cohéritiers, mais avec certaines limitations à la libre circulation des titres ; souvent, par exemple, les statuts interdisent la vente des actions à un Juif. On sent très bien par ce détail l'état d'esprit d'un groupe familial qui voit la propriété lui échapper et qui cherche à se défendre. Un pareil souci et la faiblesse des moyens imaginés pour y répondre accusent clairement le danger qui menace la propriété seigneuriale des mines silésiennes.

ententes. En Westphalie, au contraire, la concentration se poursuit sans obstacle, et l'entente entre producteurs — qui est un degré nouveau de concentration — atteint sa forme la plus énergique avec le Syndicat fortement organisé, soumis par une rigoureuse discipline à des contraintes étroites, et complété par un comptoir de vente réglant souverainement pour tous les syndiqués la question commerciale.

De pareils contrastes ne sauraient être les seuls. Ils correspondent à un état de choses différent. L'avancement des méthodes d'exploitation est moins rapide dans la Silésie que dans la Westphalie, les ouvriers y sont moins payés, leur travail est moins productif, leur valeur sociale est moindre aussi.

En ce qui concerne les mines proprement dites, le travail du piqueur, du chargeur, du traîneur, est trop simple pour que le progrès s'y manifeste, et les installations techniques sont trop compliquées pour qu'un observateur non spécialiste puisse saisir avec exactitude les différences qui les séparent. La comparaison est plus aisée, au contraire, dans certaines dépendances des mines, par exemple dans l'organisation des fours à coke.

Les anciens fours à coke se bornaient à la transformation pure et simple du charbon en coke. Tout ce que le charbon perdait par cette transformation se répandait inutilement à l'air libre, jusqu'à ce que les chimistes aient révélé quelles richesses se trouvaient ainsi gaspillées. Ce fut l'origine des fours à récupération installés pour recueillir les gaz dégagés du charbon pendant l'opération et les traiter dans des établissements spéciaux. Un autre progrès devait bientôt se manifester dans la fabrication du coke lui-même. Il importe essentiellement à la métallurgie, la grande consommatrice de coke, que celui-ci soit aussi parfaitement homogène que possible ; or la dernière partie de la fabrication nuisait beaucoup à l'homogénéité du produit. La masse incandescente de coke sortait du four avec le chariot métallique qui la portait, et des hommes l'arrosaient à la lance avec de puissants jets d'eau qui l'effondraient et l'éteignaient, mais les parties extérieures de la masse étaient soumises aux influences de l'air alors que les parties intérieures ne les subissaient qu'au moment même où

l'eau les désagrégeait ; de plus, la pénétration de l'eau était irrégulière. On remédie aujourd'hui à ces inconvénients en éteignant le coke dans le four même avec de l'eau sous très forte pression, qui pénètre profondément la masse de coke dans toutes ses parties. Mais ce procédé exige une installation particulière du four, une énorme pression d'eau ; il n'est donc pas d'une application très simple.

Aussi ne le trouve-t-on pas partout. En France, nous sommes en retard sur ce point, me dit-on. En Angleterre les cokeries de Cardiff pratiquent l'extinction dans le four même, celles de Newcastle ne se sont pas encore transformées jusqu'ici. En Allemagne, la Westphalie a très vite adopté le nouveau procédé; je ne l'ai vu nulle part en usage dans la Haute-Silésie, bien que j'aie visité les cokeries les plus importantes appartenant à la puissante Compagnie des *Oberschlesische Kokswerke und Chemische Fabriken*.

On peut dire, il est vrai, à la décharge de ces retardataires que leurs charbons ne leur permettent pas de fabriquer des cokes très recherchés pour la métallurgie, que par suite ils ont été moins poussés à perfectionner un produit qu'ils ne peuvent pas avoir de qualité tout à fait supérieure. Ni en France, ni à Newcastle, ni en Silésie, on ne saurait obtenir, paraît-il, de coke aussi propre aux industries métallurgiques que celui de la Westphalie. Toutefois, cette raison n'est pas concluante ; l'infériorité de la fabrication s'ajoutant à l'infériorité de la matière première donnerait un produit tout à fait déprécié, si la pénurie générale de coke qui se fait sentir depuis plus d'un an dans le monde entier n'empêchait actuellement la clientèle de discuter la qualité du coke qu'elle arrive à se faire livrer.

Si la Haute-Silésie est restée rebelle à ce dernier progrès, du moins a-t-elle construit depuis quelques années une grande quantité de fours à récupération. C'est exceptionnellement que j'y ai rencontré des fours à coke du type primitif; encore leur conservation s'expliquait-elle sans doute par le bénéfice considérable que donne, dans la période de crise actuelle, la fabrication d'un coke quelconque.

L'accompagnement obligé des fours à récupération est le traitement des sous-produits, la concentration des eaux

ammoniacales, la fabrication du goudron, du sulfate d'ammoniaque, du benzol. Dans la Haute-Silésie, les installations compliquées et coûteuses nécessaires à ce traitement appartiennent à la Compagnie des *Oberschlesische Kokswerke und Chemische Fabriken*, qui concentre cette industrie entre ses mains, principalement pour le benzol. Tantôt elle est elle-même propriétaire des fours à coke, comme c'est le cas pour les batteries situées dans le voisinage de la *Königin Luise Grube* ; tantôt, comme aux *Julienhütten*, aux *Borsigwerke*, etc., elle possède seulement les usines d'élaboration des sous-produits. Les grands établissements métallurgiques fabriquent généralement, en effet, le coke qui leur est nécessaire et, jusque vers 1880, ils le fabriquaient dans des fours de l'ancien type. L'installation des fours à récupération et des usines qui les accompagnent donnant naissance à une industrie nouvelle et pleine de surprises, les métallurgistes n'avaient souvent ni les capitaux ni l'activité nécessaires pour l'entreprendre; c'est alors que la Compagnie des cokes et produits chimiques leur a proposé d'exécuter à ses frais la transformation des fours, à condition que les sous-produits lui appartiendraient et qu'on lui abandonnerait dans le voisinage des fours la superficie de terrain nécessaire à la construction de ses usines. De là une série de contrats particuliers liant la Compagnie avec plusieurs fonderies. En général, celle-ci conserve les sous-produits dans leur entier, mais parfois, aux *Borsigwerke*, par exemple, le goudron et le sulfate d'ammoniaque restent à l'établissement métallurgique, la compagnie se réservant seulement la fabrique de benzol.

En somme, il a fallu l'organisation de cette Compagnie spéciale pour déterminer le grand progrès qui s'est manifesté. Elle a trouvé des auxiliaires tout préparés dans les nombreux chimistes des écoles techniques allemandes. A l'usine de sous-produits des *Borsigwerke*, le directeur qui me reçoit est un tout jeune homme de vingt-six ans, ancien élève d'une *Hochtechnische Schule*. Il avait là comme professeur un des chimistes qui font partie de l'état-major de la Compagnie; celui-ci l'a pris avec lui à son laboratoire au sortir de l'école, et l'a fait mettre à la tête de l'usine au moment de sa fondation. Trait particulier : ce jeune homme est un Autrichien né dans le

Tyrol; nous déjeunons ensemble, et il me parle de son pays d'origine avec un certain sentiment de pitié : « Tout à fait rétrograde, l'Autriche, dit-il, *ganz zurück*, les gens n'y pensent pas à travailler, etc. » Il est clair que l'Allemagne du Nord, avec son développement industriel actuel, exerce une puissante attraction sur lui et sur les natures énergiques et entreprenantes qui peuvent se trouver parmi ses compatriotes. Le fait n'est pas sans importance pour l'avenir politique de l'Autriche.

Grâce à l'élan donné par la Compagnie, la fabrication des sous-produits des cokeries a fortement progressé dans la Haute-Silésie au cours de ces dernières années. En 1893, leur valeur totale pour l'année était estimée à 1 454 597 marks: en 1898, elle atteignait 3 288 717 marks.

Et cependant l'un de ces sous-produits, le benzol, n'a pas cessé de baisser pendant cette période. Cent kilogrammes de benzol valaient, il y a sept ans, 80 marks; aujourd'hui ils valent 15 marks. Par contre, le marché du goudron et du sulfate d'ammoniaque a été favorable aux intérêts des producteurs. Il est à croire que le sulfate d'ammoniaque est appelé à un usage beaucoup plus fréquent dans l'agriculture; jusqu'ici le cultivateur allemand a conservé dans les nitrates du Chili une foi robuste et exclusive, il soutient assez volontiers, contrairement à ce que lui démontrent les chimistes, que l'azote du sulfate d'ammoniaque ne vaut pas celui de son bien-aimé *Chili-salpeter*[1], mais, comme les expériences répétées lui font toucher du doigt son erreur et que, d'autre part, les richesses du Chili s'épuisent rapidement — on calcule que dans vingt-cinq ans elles auront disparu — un bel avenir paraît réservé aux emplois agricoles du sulfate d'ammoniaque, surtout si la culture de la betterave sucrière continue à se développer en Allemagne.

En ce qui concerne l'utilisation des sous-produits, on peut donc dire que les cokeries de la Haute-Silésie sont pourvues des derniers perfectionnements techniques, concentrées fortement, et appelées à un avenir brillant; nous avons vu aussi

1. Voir la circulaire n° 1669 du *Comité central des Houillères de France*. Allemagne. Compte-rendu du Syndicat de vente de l'ammoniaque. 1898.

que la fabrication des sous-produits y avait rapidement progressé. Toutefois, sur ce point encore, le bassin rhénan-westphalien est supérieurement organisé. En 1881, on y comptait seulement 110 fours à coke à récupération; il y en avait 306 en 1885, 536 en 1894, 1864 en 1895, et, depuis cette époque pourtant rapprochée, leur nombre a *plus que triplé*. La fabrication des sous-produits a marché du même pas. En 1881, les usines du bassin livraient 600 tonnes de sulfate d'ammoniaque; ce chiffre s'est élevé jusqu'en 1895 pour atteindre cette année-là celui de 10 000 tonnes, et depuis lors nous relevons 21 000 tonnes en 1896, 32 000 en 1897, 43 000 en 1898. Ajoutez à cela une quantité à peu près triple de goudron et, à partir de ces dernières années, une fabrication de benzol qui s'élève aujourd'hui à environ 8 000 tonnes. Enfin, un comptoir de vente des produits ammoniacaux, ayant son siège à Bochum, concentre pour la région du Rhin et de la Westphalie toute l'opération commerciale.

Un de mes compatriotes, établi à Hambourg et fort compétent en matière de fabrication de coke, me disait, à mon retour de Silésie, avec la forme sommaire et volontairement exagérée que nous adoptons facilement en français : « Ici, nous avons le plus profond mépris pour la Silésie. » Les Allemands jugent avec plus de modération, mais un ingénieur d'Essen ou de Dortmund ne manque pas de sourire quand on lui parle des mines silésiennes. D'autre part, j'ai interrogé un ingénieur français ayant fait une série d'enquêtes techniques en Allemagne et son appréciation peut se résumer ainsi : l'outillage du bassin rhénan-westphalien est supérieur à celui de tous les autres bassins allemands et des bassins français, hors de comparaison avec celui des bassins anglais et belges. Et il ajoutait : « Quand nous voulons caractériser en Westphalie une mine inférieure par son outillage, nous disons qu'elle est exploitée *à l'anglaise*. » Dans l'opinion des spécialistes, la supériorité du bassin rhénan-westphalien au point de vue du progrès des méthodes s'affirme donc non seulement sur les autres bassins allemands, mais sur tous les bassins d'Europe.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que les salaires silésiens

étaient moindres que les salaires westphaliens et d'expliquer que, malgré l'apparence contraire, le travail était payé plus cher en Silésie qu'en Westphalie; c'est que l'ouvrier est moins laborieux, moins habile, moins capable d'effort. Dans les mines de la Haute-Silésie le personnel est en très grande partie slave; à Gleiwitz, à Zabrze, à Kattowitz, on est en terre polonaise; les gens du peuple n'entendent pas toujours l'allemand, même quand ils sont nés dans le pays, et le manque général de bras provoque un constant afflux de Galiciens, de Polonais autrichiens, qui viennent renforcer l'élément slave originaire. Le gouvernement prussien, redoutant la polonisation de la Silésie, n'autorise l'introduction de ces immigrants qu'en nombre limité : la police accorde à telle entreprise la permission d'en recevoir tant; encore est-il interdit de les installer à demeure; il faut que pendant un mois ou deux, aux environs de Noël, ils retournent chez eux et qu'ils en justifient; il faut qu'ils n'envahissent pas la Silésie par leur établissement définitif.

Ni ces ouvriers d'occasion sortis de régions pauvres, ni les Slaves de la Haute-Silésie eux-mêmes, n'ont l'entraînement traditionnel et les qualités de race des ouvriers nés dans les centres industriels ou issus de paysans westphaliens. Ils leur sont inférieurs par l'éducation, par la formation sociale, par l'aptitude au travail, et c'est la raison principale des taux peu élevés de leurs salaires.

Il y en a une autre spéciale aux mines. Si les moyennes de salaires relevées en Silésie sont inférieures à celles de la Westphalie, c'est aussi que l'exploitation des mines silésiennes exige, toutes choses égales d'ailleurs, une proportion plus grande de manœuvres. La couche de charbon y est en effet très épaisse, de 5 jusqu'à 14 mètres[1]; par suite, un piqueur abat d'un coup de pic ou avec une charge de poudre beaucoup plus de charbon qu'il ne le ferait dans les couches ordinaires, qui souvent n'atteignent pas un mètre et qui dépassent rarement deux mètres; par suite aussi, il lui faut plus d'aides, de chargeurs, de traîneurs, ouvriers moins habiles,

1. Dans la partie de ce bassin qui se trouve en territoire russe, à Dombrowa, l'épaisseur de la couche de charbon atteint 19 m. 21.

moins payés, et qui font baisser la moyenne générale des salaires miniers[1].

La prospérité des houillères et la difficulté croissante de trouver des ouvriers disponibles ont amené d'ailleurs une hausse marquée des salaires dans les mines silésiennes depuis ces dernières années. En 1887, le salaire moyen d'un mineur silésien au-dessus de seize ans montait à 585 marks seulement; en 1898 il était de 894 marks[2]. Il est donc certain que la situation des ouvriers s'est améliorée, mais, comme les salaires westphaliens haussaient parallèlement pendant la même période, la comparaison est toujours au désavantage de la Silésie[3].

Cette infériorité de salaires, je le répète, n'est pas une mesure exacte de l'infériorité de bien-être des ouvriers silésiens. Une observation portant sur 407 familles ouvrières et publiée par la *Zeitschrift des oberschlesischen Berg-und Hüttenmännischen Vereins*[4], révèle que de 1885 à 1894 le prix de la nourriture a baissé dans son ensemble pendant que les salaires haussaient. D'autre part, les habitations ouvrières se sont notablement améliorées grâce aux constructions nouvelles élevées par les différentes entreprises minières[5], en sorte que les conditions matérielles de la vie ont incontestablement progressé. Dans le numéro de janvier 1893 du recueil déjà cité[6], je trouve une intéressante comparaison entre la situation des mineurs du bassin de la Sarre et ceux de la Haute-Silésie. L'auteur, parti de Gelsenkirchen avec tous les préjugés d'un allemand de l'Ouest, s'attendait, raconte-t-il, à trouver en Silésie de misérables Polonais *(Pollaken)* « vivant à l'étroit dans une seule pièce, pêle-mêle avec leurs poules et leur porc », mal nourris, révoltants de saleté. Cette disposition d'esprit le fait s'émerveiller lorsqu'il trouve à Zabrze des maisons à plu-

1. Voir, dans la *Statistik* du docteur H. Voltz pour 1898 (déjà citée) : *Uebersicht der Hauptergebnisse der oberschlesischen Montanstatistik*, p. 60.

2. Id., *ibid.*

3. En Westphalie, le salaire moyen du mineur atteint 1 128 marks dès 1897.

4. April-Mai, Heft 1895.

5. Voir *Arbeiterwohnungenverhältnisse im oberschlesischen Industriebezirk*, von Bergrath Dr Sattig. Kattowitz, 1892.

6. *Zeitschrift des oberschlesischen Berg-und Hüttenmännischen Vereins*, p. 76.

sieurs pièces, des parquets propres, « ordinairement frottés au sable humide comme cela se fait pour les tables dans les vieilles brasseries berlinoises », des lits bien faits, des fleurs en papier placées « dans de jolis petits vases », et des images pieuses sur les murs. Enfin les ménagères de Zabrze trouvent moyen d'acheter du beurre, aliment presque inconnu, affirme-t-il, chez les mineurs de la Sarre, et il voudrait que ceux-ci envoyassent leurs femmes dans la Haute-Silésie pour y apprendre, à l'école des soi-disant pauvres Polonaises, l'art de tenir leur maison. A vrai dire, l'exagération me paraît un peu grande. J'ai eu rarement l'occasion de visiter des intérieurs ouvriers à Zabrze, les très aimables ingénieurs qui m'accompagnaient facilitant le moins possible l'exécution de cette partie de mon programme, mais je sais que les femmes travaillent en grand nombre sur le carreau de la mine, ce qui n'est pas un signe de grande prospérité ni une condition favorable aux soins du ménage ; je sais aussi qu'elles gagnent des salaires très bas ; enfin, j'imagine que j'aurais été introduit dans beaucoup de logements ouvriers si j'avais dû y rencontrer un tableau enchanteur.

Quoi qu'il en soit, il y a un point sur lequel l'erreur n'est pas possible : c'est la capacité inférieure des ouvriers silésiens par rapport aux ouvriers westphaliens. Elle éclate partout où ils se trouvent en contact, et le taux moins élevé de leurs salaires tient sans doute en grande partie à cette cause.

Elle a, d'ailleurs, d'autres manifestations. Elle n'est pas seulement technique, elle est encore et surtout sociale. L'organisation ouvrière est à peu près nulle en Haute-Silésie. Beaucoup de patrons à courte vue s'en félicitent, pensant que les conflits se trouvent ainsi évités, mais les conflits ne naissent pas toujours d'une surexcitation factice, comme ils semblent le croire. Ils ont toujours, au contraire, une raison d'être profonde tirant son origine d'une cause inévitable. On ne peut pas installer dans un pays le régime de la grande industrie et éviter que les masses ouvrières n'aient certains intérêts distincts de ceux de leurs patrons. Si ces intérêts n'arrivent pas à s'organiser normalement, à être régulièrement représentés, ils pourront, il est vrai, être plus facilement méconnus pendant quelque temps,

mais cette méconnaissance même augmentera l'irritation et aboutira à une révolte. La meilleure garantie de la paix sociale, c'est que tous les intérêts aient une représentation organique et efficace. Les mineurs silésiens n'ont pas été jusqu'ici aptes à la créer en ce qui les concerne, et il est à craindre qu'au moment d'une crise sérieuse leur incapacité ne soit une source de graves désordres. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur ce sujet quand nous étudierons le mouvement ouvrier allemand. Il nous faut maintenant abandonner les mines et poursuivre par l'étude de la métallurgie notre examen sommaire des forces productrices de l'Allemagne.

II

LA MÉTALLURGIE

En Allemagne, plus que partout ailleurs, la métallurgie a un caractère marqué d'industrie d'État. L'Empire est son plus gros client pour l'artillerie et la construction navale; la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et le Grand-Duché de Bade sont ses seuls clients pour tout ce qui se rattache aux grands chemins de fer. De là le mystère dont elle s'entoure volontiers; il semble toujours qu'à pénétrer dans une usine métallurgique on risque de surprendre un secret d'Etat. Les recommandations les plus autorisées n'ouvrent pas toutes les portes, du moins à un étranger, même lorsqu'elles lui procurent l'accueil le plus aimable; parfois, on le laisse entrer, mais avec promesse de n'en rien dire, on ne lui permet d'ouvrir les yeux qu'à condition de fermer la bouche : « Nous serons très heureux de vous faire visiter les usines, me dit le directeur d'un grand établissement métallurgique, mais nous vous demandons, si vous publiez quelque chose, de ne pas mentionner votre visite et notre nom. »

En dehors de la préoccupation très justifiée de défendre certains procédés secrets contre la curiosité intéressée de l'étranger, cette manière de faire s'explique par les habitudes de l'Allemagne officielle si fermée, si avare de renseignements.

Un ingénieur attaché à une usine d'artillerie ou de constructions navales se sent un peu fonctionnaire public et, pour peu qu'il soit Prussien, cela le grandit beaucoup à ses yeux; il imite donc avec une exactitude admirative la réserve scrupuleuse des vrais fonctionnaires allemands, aux yeux desquels tout est secret.

Ce trait manifeste en somme le lien étroit qui unit l'industrie métallurgique à la puissance de l'État allemand. A coup sûr, les usines Krupp n'auraient pas acquis la renommée qu'elles ont pour l'artillerie, elles n'emploieraient pas à cette seule fabrication cent cinquante ingénieurs, si la Prusse, entraînant l'Allemagne derrière elle, n'avait pas apporté à son armement le soin que l'on sait, si ses succès militaires n'avaient pas fait aux canons Krupp une réclame éclatante. On rencontre aujourd'hui à Essen des ingénieurs et des officiers de tous pays chargés de recevoir ou de surveiller les commandes de leurs gouvernements, Italiens, Roumains, Argentins, etc.; les troupes japonaises et chinoises ont des canons Krupp; si l'artillerie allemande a ainsi débordé en dehors des limites de l'Empire, c'est qu'elle avait trouvé d'abord des commandes à Berlin.

Et le gouvernement ne se contente pas de ce premier service. Il est plein de sollicitude pour le développement de l'industrie métallurgique. Le grand projet d'augmentation de la flotte qui vient d'être adopté se lie sans doute à des ambitions politiques de domination maritime, mais le désir d'assurer pour plusieurs années une source importante d'activité à toutes les industries du fer n'y a pas été étranger. Au sortir de la période actuelle de prospérité générale, on peut prévoir qu'une crise plus ou moins grave se produira; elle se trouvera diminuée en Allemagne de tout ce que la construction navale amènera avec elle de commandes diverses.

Enfin le rachat des chemins de fer par cinq États, le mouvement rapide qui s'en est suivi dans la construction de lignes nouvelles, l'augmentation considérable du matériel ont favorisé extrêmement, depuis dix ou quinze ans surtout, les industries métallurgiques. Là encore, bien que moins directement, l'action d'un gouvernement puissant s'est fait sentir. Les préoccupations stratégiques n'ont pas été sans influence

sur la création de nouvelles lignes et sur l'augmentation du matériel. « Nous ne sommes pas en mesure de transporter rapidement nos troupes à la frontière », disait-on en Prusse vers 1880.

Il est donc naturel que la métallurgie allemande se considère un peu comme une dépendance des pouvoirs publics, ayant droit à ses encouragements, à ses faveurs, vivant en partie par eux. Elle s'est constituée sous un régime de paternalisme d'État, non pas par application d'une théorie quelconque, mais par le fait des circonstances particulières au milieu desquelles elle a grandi.

Ajoutez à cela que les conditions mêmes du travail de la métallurgie tendent à établir un paternalisme analogue dans les relations de patrons à ouvriers. Ce n'est pas là un phénomène purement allemand, on en retrouverait facilement l'analogue en France ou en Angleterre. Un puddleur, un forgeron, un fondeur au creuset, sont essentiellement des spécialistes; la qualité du travail qu'ils fournissent dépend de leur habileté professionnelle; même, pour certaines fabrications délicates, il faut qu'ils aient en quelque sorte les traditions de la maison. La prospérité d'une grande usine métallurgique est donc liée dans une certaine mesure à la permanence de son haut personnel ouvrier; celui-ci ne se borne pas à servir des machines, il collabore vraiment avec le patron, il est partie intégrante de l'entreprise. Et, d'autre part, il sait par une expérience journalière que l'activité et l'esprit inventif du patron sont indispensables à la bonne marche des affaires; il admire sincèrement l'homme qui attire à lui la clientèle par la supériorité de ses produits, qui donne du travail à 40 000 ouvriers[1] et fait sortir de terre une cité de 150 000 habitants.

Est-il étonnant que, dans ces conditions, le paternalisme patronal se développe? A Essen, en raison de l'importance énorme des usines, et aussi par le fait qu'elles appartiennent non à une société, mais à une seule personne, ce paternalisme prend de grandes proportions. Je visite successivement

1. Environ 26 000 ouvriers à Essen, plus le personnel des aciéries d'Annen, des Grüsonwerke à Magdebourg, des hauts fourneaux de Duisbourg, Neuwied, Engers et Rheinhausen, des chantiers de Kiel, des charbonnages.

la société de consommation fondée par Alfred Krupp, les maisons ouvrières bâties par lui ou par son successeur et fils Friedrich Krupp, celles dont jouissent gratuitement les vieux ouvriers pensionnés, l'école des contremaîtres *(Facharbeiter)*, l'école ménagère *(Haushaltung-Schule)* destinée aux jeunes filles, la maison des convalescents, le casino des ingénieurs, etc., De vieilles femmes logées et pensionnées par l'usine me montrent les étrennes que madame Krupp est venue leur apporter elle-même. Il est impossible de ne pas emporter d'une visite à Essen l'impression de la très grande générosité de la famille Krupp [1].

Et cependant, un certain sentiment de malaise se manifeste dans cette population ouvrière. Elle est bien pourvue matériellement, assurée d'un travail régulier par la prospérité de l'affaire, garantie contre les risques de maladie, d'invalidité, contre l'incapacité de la vieillesse, non seulement par les lois générales d'assurance ouvrière, mais encore par les institutions patronales de l'usine ; on met à sa disposition, avec un souci éclairé de son élévation intellectuelle et morale, tous les moyens possibles d'instruction ; mais elle se sent dépendante et elle souffre de sa dépendance. Elle le témoignait aux dernières élections pour le Reichstag en refusant de renouveler le mandat de député de M. Krupp. Celui-ci a obtenu trente-huit mille voix seulement, le candidat du centre catholique l'a battu avec quarante-deux mille, et un candidat *sozial-demokrat* en avait trois mille environ. Un ingénieur de l'usine me raconte que M. Krupp n'a pas eu la majorité dans un quartier de la ville occupé par de vieux ouvriers pensionnés par lui.

La plupart des Allemands avec lesquels j'ai causé de cette situation l'expliquaient en deux mots par une solution simpliste et d'après leurs tendances personnelles : « C'est l'ingratitude ordinaire des ouvriers », disaient les uns, rééditant avec des variantes le vieux dicton du moyen âge : « Poignez villain il vous oindra, oignez villain il vous poindra. » D'au-

1. Voir pour les détails : *Wohlfahrts-Einrichtungen der Gussstahlfabrik von Fried. Krupp*, 1891 ; spécialement pour la question des logements ouvriers : *Arbeitercolonien*, etc., *Zeichnungen und Pläne der Wohlfahrts-Anstalten der Gussstahlfabrik von Fried. Krupp*, 1891.

tres, au contraire, dans le camp social-democrate, accusaient les patrons de calculs intéressés et félicitaient les ouvriers de les avoir percés à jour. « Toutes ces prétendues générosités, me disait une agitatrice connue, ne sont que des souricières (*Mäusefälle*), des pièges destinés à réduire l'ouvrier en servitude, corps et âme. »

Je ne souscris à aucun de ces jugements. Beaucoup d'ouvriers n'ont pas le cœur ingrat, bien au contraire, et tous les patrons ne sont pas des exploiteurs. Et le mécontentement des ouvriers d'Essen est le fruit naturel du paternalisme, lequel résulte à son tour des conditions mêmes du travail, telles qu'elles existent dans un grand établissement métallurgique isolé, où se poursuivent des opérations délicates. M. Krupp aurait pu être beaucoup moins généreux qu'il ne l'a été, sans éviter pour cela les inconvénients inhérents à la nature de son entreprise. Et quand même les électeurs d'Essen l'auraient envoyé de nouveau siéger au Reichstag, ils n'en auraient pas moins senti leur dépendance. En lui refusant leurs voix, ils cédaient à un double sentiment : au sentiment de mauvaise humeur contre ses bienfaits qui les enchaînent, et au sentiment d'opposition contre le pouvoir si étroitement lié à lui. Ce caractère d'industrie officielle que revêt forcément la grande métallurgie allemande et que j'ai essayé de mettre en relief leur apparaît nettement et s'exagère encore de toute la simplicité de leurs conceptions. Pour eux, Krupp, c'est à la fois le patron et le gouvernement; on a beau être Allemand et par conséquent peu frondeur, comment résister toujours à la tentation de molester une personne qui réunit en elle ces deux qualités ?

A un moindre degré qu'à Essen, mais d'une manière très sensible encore, je constate le même développement d'institutions patronales dans les grandes usines métallurgiques que j'ai l'occasion de visiter, aux hauts fourneaux et laminoirs des *Julien Hütte*, des *Donnersmarck Hütte*, aux *Borsigwerke*, en Haute-Silésie, aux *Grüsonwerke*, à Buckau, près de Magdebourg. Il tient aux mêmes raisons que nous avons indiquées pour les usines Krupp. A mesure qu'on observe des établissements moins isolés, le phénomène diminue d'intensité; il est moins marqué aux *Grüsonwerke* appartenant ce-

pendant à Krupp, qu'à l'usine d'Essen, la population ouvrière de ces usines se trouvant perdue au milieu des faubourgs d'une grande ville; il disparaît presque à Berlin, aux fabriques de locomotives de l'ancienne société Schwartzkopf, mais se retrouve aux portes de la ville, dans le village isolé de Tegel où Borsig vient d'installer superbement ses nouveaux ateliers de construction. Dans les anciennes petites villes de la Westphalie, transformées aujourd'hui en grands centres industriels, à Barmen, à Elberfeld, par exemple, les institutions patronales se transforment. Il n'y a plus lieu pour tel patron fondant une usine de se préoccuper des logements de ses ouvriers, mais des sociétés se sont fondées pour construire des maisons ouvrières décentes, les vendre ou les louer à des conditions raisonnables et faire ainsi échapper les travailleurs à l'exploitation des propriétaires avides. Ailleurs, les municipalités elles-mêmes se sont mises à construire des habitations ouvrières.

Mais alors même que les usines métallurgiques, noyées dans de grandes agglomérations, voient se relâcher le lien qui les unissait primitivement à leurs ouvriers, ce lien subsiste encore par le fait de la spécialisation des travailleurs qu'elles emploient et de leur propre personnalité. Les ouvriers de la métallurgie sont moins facilement interchangeables que les ouvriers de l'industrie textile en général, à cause du moindre développement du machinisme. Ils ont leur habileté professionnelle, et cette habileté est souvent appliquée aux procédés spéciaux de telle ou telle usine. Plus le travail à la main, et surtout le travail délicat, est en usage, plus l'ouvrier et le patron se trouvent liés l'un à l'autre. Je visite à Magdebourg la fabrique de manomètres et d'autres instruments de précision de *Schäffer und Budenberg;* dans un atelier de ce genre, la valeur professionnelle d'un personnel dressé de longue main à des besognes particulièrement soignées est une condition essentielle de succès. L'industrie métallurgique allemande y perd son caractère officiel, elle a pour clientèle des propriétaires de machines à vapeur quelconques, mais le lien entre l'ouvrier et le patron se trouve renforcé.

Les méthodes employées par la métallurgie allemande sont généralement très perfectionnées, mais il est rare qu'elles

doivent leur invention à des Allemands. Il semble que, là comme sur plusieurs autres points, le succès tienne surtout à l'application rapide de procédés étrangers. L'acier au creuset, que l'usine Krupp emploie seul pour la fabrication de ses canons, fut, au début, une invention anglaise, bien que, depuis la lointaine découverte de Huntsmann et la longue prospérité qu'elle assura aux aciers fondus de Sheffield, de grands progrès aient été réalisés, sinon au point de vue de la qualité, du moins au point de vue des masses produites. Aujourd'hui, Essen fabrique des blocs d'acier au creuset atteignant le poids étonnant de 85 000 kilos[1].

Krupp fut aussi l'un des premiers, parmi les métallurgistes continentaux, à mettre largement en pratique les convertisseurs Bessemer. C'est en 1862 que fut fondé l'atelier Bessemer à Essen, alors qu'en 1860 deux petites installations appliquaient seules, à Sheffield, le nouveau procédé. Depuis cette époque, il a été fabriqué à l'usine Krupp « assez d'acier Bessemer pour entourer d'une ceinture de fer tout le globe terrestre[2] ».

Lorsque l'ingénieur français Martin trouva le moyen, en 1869, de fondre l'acier non plus dans des creusets mais sur la sole d'un four à réverbère, grâce à l'invention toute récente du four à gaz Siemens, Krupp s'empressa également d'adopter le nouveau procédé Martin-Siemens. Lorsqu'en 1880, la remarquable découverte du procédé basique de Thomas et Gilchrist vint transformer le procédé Martin et lui donner une importance industrielle beaucoup plus grande, l'application en fut faite promptement aussi dans les usines d'Essen. Aujourd'hui, l'aciérie Krupp compte quatre ateliers Martin[3].

Des progrès analogues ont été accomplis dans les usines moins renommées, et la fabrication de l'acier Bessemer et de l'acier Martin a pris en Allemagne une grande extension. Ainsi dans la Haute-Silésie seulement on comptait en 1898 dix fours Martin[4]. Les statistiques concernant la production

1. Voir *l'Usine Krupp*, par Friedrich C. G. Müller.

2. *Id., Ibid.*, p. 53.

3. *Id,, Ibid.*, p. 42 à 47.

4. Voir *Statistik der oberschlesischen Berg-Iund Hüttenwerke*, p. 73.

métallurgique des divers pays révèlent du reste d'une manière indéniable le rang que s'est acquis l'Empire allemand dans la sidérurgie. En 1898, sa production d'acier dépasse celle de l'Angleterre (5 781 000 tonnes contre 4 630 000 tonnes)[1], de plus d'un million de tonnes, bien que sa production de fonte et de fer reste encore inférieure. Ce triomphe est dû certainement à l'adoption plus rapide par les Allemands des procédés économiques de fabrication de l'acier.

En ce qui concerne la fabrication des machines, l'Allemagne a beaucoup progressé également, et toujours par le même souci de se tenir au courant des inventions les plus récentes et de les mettre en œuvre. Elle a peu inventé, mais elle a beaucoup travaillé. Elle a été moins géniale que l'Angleterre ou la France, mais elle a été plus laborieuse, plus scientifiquement éclairée, plus confiante dans les indications de la science, moins lente à s'y conformer. Peut-être aussi a-t-elle, moins que nous en France, par exemple, le souci exagéré de la perfection dans les détails, de l'élégance. Ses machines sont un peu fabriquées à la grosse. elles ont le caractère de *Massenartikel*, d'article courant; elles flattent moins l'œil, mais elles coûtent moins cher.

Il ne faut pas omettre de signaler non plus les circonstances favorables qui ont développé là-bas la construction des machines. Là encore, à côté de la prospérité économique générale, du progrès de la culture et de l'industrie privée, on trouve l'action d'un État puissant poussant l'établissement de ses chemins de fer, le creusement de canaux, de ports, et toujours soucieux de réserver ses commandes à l'industrie nationale.

Depuis le rachat des grands chemins de fer et l'arrivée au ministère prussien de M. de Thielen, la fabrication des locomotives et du matériel roulant a toujours été régulièrement partagée chaque année entre les constructeurs allemands, et la disparition des anciennes compagnies, leur absorption par cinq États, a diminué la diversité des types si funeste à l'exécution prompte et économique des commandes. Encore, les fabricants se plaignent-ils d'avoir à construire des locomotives

1. *Bulletin de l'Office du Travail*, juin 1900, p. 648.

différentes pour un express prussien ou un express saxon ou bavarois. C'est là, en effet, un inconvénient, mais il est moins marqué en Allemagne qu'en France, où non seulement chaque compagnie, mais où chaque ingénieur de chaque compagnie veut apporter sa modification personnelle, se livrer à de coûteuses expériences, ou satisfaire un sentiment de vanité en faisant fabriquer *sa* locomotive. Ainsi, la sagesse administrative des gouvernements allemands, surtout celle de l'État prussien, sa puissance récente, ses traditions d'économie, sa prévoyance de « bon père de famille » font sentir leur influence sur la prospérité actuelle d'une branche importante de l'industrie des machines comme sur la métallurgie en général,

Les quelques détails que j'ai rapidement indiqués sur la fabrication de l'acier font ressortir le triomphe actuel de l'Allemagne scientifique et rénovatrice sur l'Angleterre restée trop aveuglément conservatrice, trop dédaigneuse aussi de ses rivales. Et ce triomphe donne parfois l'illusion que l'Allemagne est destinée à prendre dans le monde industriel la place suréminente naguère encore tenue par l'Angleterre. A supposer que l'esprit inventif des Anglais soit épuisé, ce qui ne paraît pas prouvé, à supposer aussi que la lenteur qu'ils ont montrée au cours de ce dernier quart de siècle dans la transformation de leurs méthodes métallurgiques soit le résultat d'un engourdissement définitif, ce qui semble démenti par plus d'une manifestation d'activité, l'Allemagne verrait, en tout cas elle voit déjà se dresser devant elle un concurrent géant qui ne se pique pas de pédantisme, mais qui, tout jeune encore, a déjà contribué d'une manière éclatante aux progrès des sciences appliquées, qu'aucun conservatisme n'embarrasse, qui ne doit pas ses succès à la sagesse de ses gouvernants, mais qui, médiocrement gouverné, scandaleusement administré, en dépit des crises de toutes sortes qu'il a à subir, déborde d'activité, étonne le monde par la hardiesse de ses conceptions et par l'énormité des résultats qu'il atteint.

Si en 1898 la production de l'acier allemand dépassait la production de l'acier anglais, les États-Unis, à eux seuls, jetaient sur le marché presque autant d'acier que l'Allemagne

et l'Angleterre réunies, plus de neuf millions de tonnes, transformant ainsi en acier les trois quarts de leur production de fonte, environ douze millions de tonnes cette année-là. Depuis lors, le tonnage de la fonte produite aux États-Unis a rapidement augmenté : en 1899, il atteint près de quatorze millions, soit *le tiers de la production du monde entier*, dépassant la production de l'Angleterre, dépassant aussi les productions réunies de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. Et le mouvement de progression ne se ralentit pas : il y avait aux États-Unis, au commencement de 1899, 200 hauts fourneaux en feu ; il y en avait 280 à la fin de la même année, produisant par semaine plus de 300 000 tonnes. Au commencement de 1900, on comptait 19 nouveaux hauts fourneaux en construction. On estime que la production annuelle pourra atteindre 17 millions et demi de tonnes[1].

L'Allemagne pourrait contempler ces progrès de la métallurgie américaine d'un œil indifférent si le marché des États-Unis était destiné à absorber la totalité de ses produits, mais il n'en est pas ainsi. En 1899, la valeur de l'exportation américaine des articles de fer et d'acier atteint près de 106 millions de dollars, en avance de 23 millions de dollars sur 1898, de 43 millions de dollars sur 1897[2].

Avec le petit nombre de leurs types de fabrication et la possibilité qui en résulte pour eux de garder en magasin des pièces toutes prêtes à être montées, les Américains sont en mesure de fournir dans des délais extraordinairement courts d'importantes commandes de locomotives, par exemple. Un constructeur allemand de Hanovre me disait que c'était là une des causes de leur succès auprès des Russes, toujours pressés de prendre livraison parce qu'ils ne prévoient pas leurs commandes d'assez loin.

De plus, ils arrivent par la concentration extrême de leur industrie et la perfection de leurs méthodes à fabriquer à meilleur marché que l'Europe. J'ai sous les yeux un tableau

1. Les chiffres qui précèdent sont empruntés à un article de M. Biard, ingénieur, sur *l'Industrie américaine et l'Industrie anglaise*, publié par le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale* d'avril 1900. Voir p. 34 à 37.

2. V. Circulaire n° 54 de la *Chambre syndicale des Fabricants et des Constructeurs de Matériel pour Chemins de fer et Tramways*, p. 3.

des plus curieux indiquant le coût moyen d'une tonne de fonte Bessemer en Angleterre, en Westphalie, en Belgique, dans le bassin français de la Loire, à Bilbao et à Pittsburgh. C'est à Pittsburgh qu'elle atteint son prix le plus bas[1]. Si on décompose les éléments divers de ce prix de revient, on trouve que Pittsburgh l'emporte sur tous les pays concurrents *par la faiblesse du chiffre attribué à la main-d'œuvre.*

Et pourtant, comme chacun sait, les salaires américains sont beaucoup plus élevés que ceux de l'Angleterre, probablement doubles des salaires westphaliens; mais, et c'est là l'immense supériorité de l'Amérique, on a su réduire le rôle de la main-d'œuvre dans la fabrication, beaucoup plus qu'on ne l'a fait nulle part ailleurs.

Il y a là de quoi donner à penser aux métallurgistes de l'Europe, et en particulier aux métallurgistes allemands. Ceux-ci ont conquis une belle situation dans le Vieux-Monde, mais la concurrence du Nouveau-Monde commence à se faire sentir. Il enlève les commandes sur les marchés de l'Extrême-Orient, de l'Inde, de l'Égypte, de la Russie; il vend des locomotives à l'Angleterre elle-même, et la supériorité des salaires qu'il peut payer mesure l'avance énorme qu'il a prise.

De plus, il a peu à redouter des inconvénients du paternalisme que nous signalions plus haut dans les rapports de patrons à ouvriers de la métallurgie allemande. Précisément parce qu'il a diminué le rôle de la main-d'œuvre, il a fait appel de plus en plus au machinisme et vu disparaître d'une manière correspondante l'importance des ouvriers spécialistes. Son personnel est plus facile à remplacer et moins dépendant tout à la fois.

Enfin, la métallurgie américaine ne doit rien à aucun caractère officiel. Elle vit surtout de l'industrie privée qui gouverne là-bas souverainement, non sans inconvénients, d'ailleurs, les transports par chemins de fer. Les tarifs protectionnistes ne sont plus nécessaires aujourd'hui — si tant est qu'ils l'aient jamais été — à son développement, puisque déjà elle affronte la concurrence de l'étranger sur ses propres marchés. Comparée à la métallurgie allemande, elle apparaît

1. Circulaire n° 27 de la même société. p. 2. Le renseignement est extrait de *The Iron Trades Review.*

comme une plante saine et vigoureuse, pleine de sève, ayant résisté au vent sans aucun tuteur, à la pluie sans aucun abri, offrant toutes les chances d'une belle croissance. Sa rivale, au contraire, ressemble à une de ces plantes patiemment et artificiellement produites par un savant arboriculteur, sous les vitres d'une serre ; elle a grandi merveilleusement, elle peut s'acclimater au grand air, mais elle ne doit avoir ni la même force de résistance, ni la même puissance de développement.

III

AUTRES INDUSTRIES

L'industrie textile a progressé, elle aussi, en Allemagne, au cours de ces dernières années, mais plutôt par l'augmentation de la consommation intérieure que par celle de l'exportation[1]. Au point de vue qui nous occupe, son importance est donc moindre que celle de la métallurgie ou des autres industries qui poussent en avant l'essor commercial de l'Empire. Elle est le reflet de la prospérité générale plus grande, non pas la mesure d'une supériorité industrielle de l'Allemagne. Sur certains points même, il y a diminution de production. Par exemple, dans le district de Crefeld, la valeur totale des velours et tissus de soie fabriqués en 1889 était inférieure d'une dizaine de millions de marks à celle des mêmes étoffes fabriquées en 1898. Pourtant les Allemands avaient dépensé, cette année-là, environ cinq millions de marks de plus en velours et en soie, mais leur exportation avait diminué de quinze millions de marks[2]. En ce qui concerne spécialement la concurrence de la soierie française, elle s'affirme de plus en plus victorieusement vis-à-vis de l'Allemagne. L'écart entre les transactions des deux pays sur cet article a été, en 1899, de treize millions de marks à notre profit[3]. De son côté, l'in-

1. *Commission permanente des valeurs de douane. L'Industrie textile en France en 1898.* Rapport de M. Gaston Grandgeorge, pages 39 et 40, et aussi page 64.

2. *Id., ibidem.*

3. *Moniteur officiel du Commerce*, du 12 avril 1900. Rapport de M. Pingaud, consul de France à Düsseldorf.

dustrie du coton souffre de la surproduction en Allemagne ; les tisseurs et filateurs de la région du Rhin et de la Westphalie répondent souvent à mes questions que « les textiles sont aussi mal traités en ce moment que la métallurgie l'est bien ». Les plaintes sont particulièrement vives chez les tisseurs que la diversité de leurs produits empêche de se former en *Cartell*. Les filateurs, eux, sont parvenus à se syndiquer et maintiennent un peu mieux leurs prix de vente. En Saxe, dans le district de Chemnitz, l'exportation des *tricotages* de toutes sortes vers les États-Unis diminue très sensiblement. Elle montait encore en 1895 à près de sept millions et demi de dollars. Elle a dépassé à peine cinq millions en 1898[1]. Elle est tombée au-dessous de trois millions en 1899[2] ; un journal local annonce tristement qu'il faut se résigner à voir bientôt « le dernier acheteur américain ». A Breslau, les fabricants de tissus à impressions bleues continuent d'écouler leurs produits en Angleterre, les filatures de lin restent très occupées, seules les filatures de laine se plaignent[3].

Mais il est un genre de produits textiles que l'Allemagne développe très largement, ce sont les articles pour doublures, les ganses, cordonnets, lacets, la passementerie à bon marché, les étoffes communes d'ameublement. A Barmen et Elberfeld, qui constituent un centre pour cette fabrication, les industriels ne paraissent pas mécontents de la situation actuelle, et les exportateurs sont actifs. Certaines spécialités, le satin de Chine, par exemple, ont été l'objet de *Cartells* très fortement disciplinés, qui sont parvenus à maintenir les prix de vente à un taux rémunérateur. L'andrinople est resté aussi une spécialité d'Elberfeld ; on n'obtient plus le rouge d'Andrinople, comme autrefois, au moyen de la garance, mais par des procédés chimiques. Dans cette transformation, qui a atteint si durement nos producteurs français de garance, Elberfeld a su conserver sa vieille réputation au point qu'aujourd'hui encore, elle reçoit, notamment de Suisse, des fils de coton à teindre

1. Voir *Jahres-Bericht der Handels und Gewerbekammer zu Chemnitz*, 1898, pages XIV et XV.

2. D'après un article des *Neueste Nachrichten* de Chemnitz, du 26 février 1900.

3. *Moniteur officiel du Commerce*, 1er février 1900. Rapport de M. Pilet, consul de France à Breslau.

en rouge d'Andrinople. Ces fils sont introduits en Allemagne sous le régime des acquits à caution, travaillés dans des salles spéciales, sous la surveillance de douaniers payés par l'usine, mis sous scellés chaque soir, et retournent, une fois teints, dans leur pays d'origine. De même, Elberfeld reçoit de l'étranger, dans des conditions analogues, des étoffes de coton auxquelles elle fait subir l'opération de l'impression *(Kattundruckerei)*. Ces faits indiquent clairement qu'on reconnaît une supériorité à la fabrication allemande pour ces différents travaux.

Au-dessus des plaintes isolées et des succès partiels, il faut voir les résultats d'ensemble. Ceux-ci accusent un développement incontestable de l'industrie textile allemande. Nous l'avons déjà constaté pour la soie ; pour la filature de laine, l'augmentation de 1898 est de onze millions et demi de kilogrammes par rapport à la moyenne des trois années précédentes, soit 17 p. 100[1] ; l'industrie cotonnière a augmenté son outillage de cinq cent mille broches environ au cours de l'année 1898[2], et l'Allemagne est, sur le continent d'Europe, le pays qui possède le plus grand nombre de broches[3].

Mais, d'autre part, la progression a été moins marquée dans l'industrie textile que dans la métallurgie. D'autre part, cette progression est due à l'augmentation de la consommation intérieure. Les textiles contribuent donc moins activement au développement du commerce extérieur de l'Allemagne que nous nous proposons plus spécialement d'étudier.

Toute autre est la situation des industries chimiques. Dans la branche des engrais artificiels, comme dans celle des produits pharmaceutiques, ou dans celle des matières tinctoriales, les progrès de l'Allemagne sont surprenants[4], et elle envahit les marchés étrangers. Nous avons dit plus haut com-

1. Rapport déjà cité de la Commission des valeurs de douane, p. 64.

2. *Idem*, p. 78.

3. Près de huit millions (7 884 000). On en compte en tout 31 350 000 dans l'Europe continentale. A elle seule, la Grande-Bretagne en possède quarante-cinq millions. (Rapport de la Commission des valeurs de douane, déjà cité, p. 86.)

4. D'après le relevé officiel du ministère de l'intérieur en 1897, la valeur de la production totale de l'industrie chimique allemande s'élevait cette année à 947 902 645 marks, soit environ un milliard cent quatre-vingt-cinq millions de francs. (Exposition collective de l'Industrie chimique de l'Allemagne, p. 11).

ment le sulfate d'ammoniaque obtenu dans les usines annexes des cokeries triomphait peu à peu des préjugés des cultivateurs et tendait à remplacer les nitrates du Chili, dont les gisements s'épuisent. A Elberfeld, on me cite une usine de drogueries qui occupe une centaine d'ingénieurs chimistes. Elle fabrique en particulier la *Somatose*, reconstituant des plus énergiques, m'affirme-t-on. Cependant, un professeur de l'Université de Bonn a inventé un autre remède, le *Tropon*, et rend la force aux plus débiles, lui aussi. En tout cas, ces produits et beaucoup d'autres occupent de nombreux ouvriers et donnent lieu à un commerce fort important. Ingénieurs, professeurs, loin de s'enfermer dans leur laboratoire par amour de la science spéculative, cherchent des procédés industriels au fond de leurs cornues.

C'est ainsi qu'ils ont développé remarquablement l'industrie des matières colorantes tirées de la houille. A Hoechst sur-Mein la société des *Farbwerke*, l'ancienne maison *Meister Lucius und Brüning*, fabrique et met en vente 57 colorants divers et plus de 3 000 types de produits. Formée au capital de 17 millions de marcs, elle possède des succursales à Creil (Oise) et à Moscou, des agences et bureaux de vente dans tous les pays, Son personnel se compose de 129 chimistes, 36 ingénieurs, 211 employés de bureaux, 121 surveillants et 3434 ouvriers. La majeure partie de sa production est exportée. A Mannheim, la *Badische Anilin und Soda Fabrik* produit aujourd'hui l'indigo artificiel comme on produit l'alizarine pour remplacer la garance, l'aniline, la fuchsine découvertes en Angleterre et en France, mais fabriquées surtout en Allemagne. Et à côté des usines géantes comme celle-ci, dont les constructions occupent une superficie énorme à Ludwigshafen en face du port de Mannheim, on en rencontre une série d'autres répandues dans tout l'ouest de l'empire, sans compter les fabriques de goudron, d'ammoniaque et de benzol que comportent aujourd'hui la plupart des mines de charbons gras propres à la production du coke[1].

1. *Jahresbericht der Handelskammer für den Kreis Mannheim für das Jahr 1898*, p. 96 et 97. — *Bericht über Handel und Industrie von Berlin im Jahre 1898, erstattet von den Aeltesten der Kaufmannchaft von Berlin*, p. 157 à 163. — *Jahresbericht der Handelskammer zu Magdeburg für 1898*, p. 21 à 24 etc., etc.

On ne peut comparer aux progrès de la chimie industrielle allemande que ceux de l'industrie électrique. Là aussi, des bataillons d'ingénieurs marchent sous la conduite de chefs entreprenants à la conquête des forces nouvelles[1]. On connaît l'importance de l'*Allgemeine Elektricitäts-Gesellschaft* de Berlin, avec ses nombreuses installations de toutes sortes en Allemagne et à l'étranger. A Bilbao, aux portes de la France, l'entreprise locale des tramways électriques est possédée et administrée par l'*Allgemeine*, et ce n'est pas un cas isolé. Je visite à Charlottenbourg l'usine de *Siemens und Halske* ; elle compte trois mille ouvriers, mais la maison en emploie dix mille dans ses différents ateliers de Berlin et des environs. Ce n'est pas tout ; elle a des succursales *(filiale)* à Pétersbourg, à Vienne, à Belfort, à Londres et à Chicago.

Dans ces industries savantes, l'Allemagne triomphe tout particulièrement, et la place de plus en plus grande que celles-ci tiennent par suite de leurs innombrables applications rend ce triomphe important.

Mais plus encore que par ses succès industriels proprement dits, plus que par ses méthodes de fabrication, l'Allemagne est devenue une concurrente des plus dangereuses pour les pays exportateurs par l'excellente organisation de son commerce, l'infatigable persévérance de ses voyageurs, le soin qu'elle apporte à satisfaire sa clientèle. Elle vend mieux encore qu'elle ne produit. C'est à Hambourg qu'il faut se placer pour observer l'exemple le plus saisissant de son aptitude au négoce.

(A suivre.)

PAUL DE ROUSIERS

1. Les neuf plus grandes sociétés d'électricité allemandes emploient ensemble 1950 ingénieurs ayant fait leurs études dans des écoles techniques supérieures. (Voir le Catalogue officiel de la section allemande. Exposition universelle de 1900, p. 181),

LE CHEVALIER GLUCK

ET LE LEITMOTIF

Je fis, la nuit dernière, un rêve étrange.

J'étais assis devant ma table, et je travaillais à mon grand *drame lyrique, métaphysique, réaliste et symphonique en trois actes.* Je venais d'imaginer, pour souligner le vers :

Mais le philtre d'amour engendrera la haine !

une ingénieuse combinaison du *thème de la haine* avec le *thème du breuvage,* lorsque, m'étant retourné, je vis soudain un homme debout auprès de moi. C'était un vieillard robuste, de haute taille, enveloppé dans un large manteau de soie ; il portait la perruque blanche du XVIIIe siècle ; derrière son visage grêlé on devinait une âme noble et hautaine.

Je le reconnus aussitôt : c'était le chevalier Gluck.

Il se pencha vers moi, et abaissa sur mon travail un regard qui me parut un peu ironique.

— Ton opéra sera construit, me dit-il, comme la plupart des opéras modernes, suivant un système qui n'était pas inventé lorsque j'écrivis *Orphée,* le système des leitmotifs. Dis-moi, je t'en prie, quels sont les avantages qui ont fait prévaloir ce système et qui t'ont décidé toi-même à l'appliquer.

— Ces avantages sont très grands, illustre maître, lui répondis-je ; et je vais m'efforcer de vous les montrer.

Je réfléchis un instant, puis je continuai :

— Nous cherchons à réaliser l'œuvre la plus parfaite qui

puisse résulter de l'union du drame et de la musique. Sa perfection, au seul point de vue de la forme, dépend nécessairement de la beauté du drame, de la beauté de la musique, et de la parfaite convenance de l'un à l'autre.

Je vais donc vous montrer d'abord que la forme musicale la plus belle est la forme symphonique; depuis les œuvres géniales de Beethoven, on ne peut concevoir une langue à la fois plus éloquente et plus riche : à toutes les ressources du style purement mélodique, qui ne lui sont pas interdites, elle en ajoute d'autres infiniment nombreuses et variées. Si je vous montre ensuite que cette admirable forme convient mieux que toute autre à la forme du drame, vous reconnaîtrez que nous avons raison d'en faire profiter le théâtre musical.

LE CHEVALIER GLUCK.

Je conviens que la forme symphonique est très riche et très belle. Montre-moi donc tout de suite, mon enfant, qu'elle convient à la forme du drame.

MOI.

Je vous le ferai voir aisément. Ce qui caractérise la symphonie, c'est que, au lieu d'être la succession d'un nombre indéfini de phrases musicales, elle est le développement de plusieurs thèmes déterminés. De même, un drame bien fait ne nous présente pas à chaque scène des personnages nouveaux, parlant sur des sujets toujours différents; mais l'auteur y étudie quelques caractères et le choc de quelques idées, qui sont, en quelque sorte, les *thèmes* de son drame. Si à chaque thème du drame correspond un thème de la symphonie, il est évident que les formes du drame et de la symphonie peuvent, comme disent les géomètres, se superposer; elles sont identiques. Et la musique dramatique n'est maintenant que le développement symphonique d'un certain nombre de thèmes, appelés leitmotifs, dont chacun est le représentant musical d'une des idées qui constituent les thèmes de l'action. Ainsi elle ne se borne plus à exprimer des sentiments vagues, car les leitmotifs précisent dans notre esprit à quels personnages ou à quelles idées se rapportent ces sentiments.

Cette nouvelle forme musicale a donc sur l'ancienne le triple avantage d'être plus parfaitement adéquate à la forme

du drame, d'être un moyen d'expression à la fois plus étendu et plus précis, et enfin d'être par elle-même un langage plus riche et plus beau.

LE CHEVALIER GLUCK.

Tu affirmes, mon enfant, que, grâce au système des leitmotifs, la forme nouvelle de la musique convient mieux à la forme du drame, et tu m'as montré que ces deux formes pouvaient en quelque sorte se superposer, puisque à chacune des idées importantes du drame correspond un leitmotif.

MOI.

Sans doute.

LE CHEVALIER GLUCK.

Si cette relation entre les thèmes musicaux et les thèmes du drame n'existait pas, si chacun des leitmotifs n'avait pas une signification particulière le rattachant à l'action, parlerais-tu également de superposition, et dirais-tu que la forme musicale nouvelle est plus parfaitement adéquate à la forme dramatique ?

MOI.

Je ne le dirais pas. Il est nécessaire que chaque motif soit le représentant musical d'une idée ou d'un personnage pour que le système ait sa raison d'être.

LE CHEVALIER GLUCK.

Je voudrais donc savoir avant tout de quelle façon chaque leitmotif est le représentant musical d'une idée ou d'un personnage...

MOI.

...et même parfois d'un objet.

LE CHEVALIER GLUCK.

D'un objet?

MOI.

Oui, lorsque cet objet joue dans le drame un rôle important. Ainsi dans la célèbre tétralogie de Richard Wagner, l'épée de Wotan, conquise d'abord par Siegmund, puis brisée par le dieu et reforgée par le héros Siegfried, est représentée par un leitmotif bien caractéristique.

Et je chantai au chevalier Gluck le *thème de l'épée*. Le maître demeura un instant silencieux, puis il me demanda :

— Trouves-tu que ce thème ressemble vraiment à une épée?

MOI.

Mon Dieu! la musique ne peut pas, à proprement parler, ressembler à un objet, car elle n'est pas un art d'imitation. Tout ce qu'il faut remarquer, c'est que, par son allure simple, fière et belliqueuse, ce thème peut évoquer dans notre esprit l'idée d'une épée.

Et, pour la deuxième fois, je chantai triomphalement le motif de l'épée, en imitant avec ma voix le son de la trompette.

LE CHEVALIER GLUCK.

Es-tu certain que toutes les personnes qui entendent ce motif trouvent, comme toi, qu'il a une allure belliqueuse? et ne penses-tu pas qu'un pareil thème soit capable d'évoquer dans l'esprit de quelques auditeurs non prévenus une idée différente de l'idée d'épée? Ne pourrait-il faire songer à l'éclat du soleil, par exemple?

MOI.

Cela est possible.

LE CHEVALIER GLUCK.

D'autre part, ne m'as-tu pas dit que la musique dramatique consistait aujourd'hui dans les développements symphoniques des leitmotifs?

MOI.

Je vous l'ai dit, maître.

LE CHEVALIER GLUCK.

J'imagine que ces développements ne sont pas de simples répétitions, car ce serait bien monotone, et je pense qu'ils nous présentent chaque leitmotif sous des aspects différents.

MOI.

Sans doute. Suivant les sentiments qu'ils doivent exprimer, les thèmes sont constamment variés dans leur mouvement, leur tonalité, leur harmonisation, leur instrumentation, et parfois même dans leur rythme.

LE CHEVALIER GLUCK.

Un leitmotif n'est donc *par lui-même* ni vif, ni majestueux, puisqu'il est tour à tour lent et rapide; il n'a pas une tonalité propre, puisqu'on l'entend successivement dans les tons les plus différents; il n'est ni gai, ni triste, puisqu'il est tantôt majeur, tantôt mineur, et accompagné par des harmonies qui, étant variables, ne constituent pas un de ses éléments essen-

tiels; il n'a aucune sonorité particulière, puisqu'il est joué soit par les violons, soit par les contrebasses, soit par les trompettes, les flûtes ou les hautbois. Dis-moi de quelle façon une musique qui n'est ni lente ni vive, ni claire ni sombre, ni triste ni gaie, ni douce ni bruyante, peut représenter un personnage ou évoquer dans nos esprits l'idée d'une épée.

MOI.

Je vous l'ai dit, maître, la musique ne peut représenter que peu de choses d'une façon concrète, puisqu'elle n'est pas un art d'imitation. Mais elle peut être considérée comme un langage, et représenter des idées d'une façon abstraite et conventionnelle. Les hommes disposent, en effet, de deux manières de représenter les objets. Le peintre représente un cheval en offrant à nos yeux une image qui ressemble à un cheval par la forme et par la couleur. Le musicien représente un orage ou le chant d'un rossignol, en imitant, à l'aide des timbales ou de la flûte, le bruit du tonnerre ou la voix de l'oiseau. La peinture, la sculpture et quelquefois la musique peuvent ainsi représenter les objets d'une façon concrète. Mais le poète ne le peut pas. Les mots du langage ne ressemblent nullement aux objets qu'ils désignent. Et, quoique les mots : « statue de Henri IV » nous fassent songer immédiatement à la statue du Pont-Neuf, il n'y a cependant rien dans ces quatre mots écrits ou parlés qui produise sur nos sens la même impression que cette statue de bronze. Si l'on estime que les mots représentent les objets, il faut donc dire qu'ils le font, non d'une façon réelle et concrète, mais d'une façon conventionnelle. C'est de la même façon que le thème de Richard Wagner peut représenter une épée, sans ressembler nullement à une épée; et c'est ainsi que, dans le langage musical, un leitmotif peut, abstraction faite de son mouvement, de son expression et de sa sonorité, être le représentant d'une idée ou d'un personnage.

LE CHEVALIER GLUCK.

Le thème que tu m'as chanté tout à l'heure n'a-t-il pas été inventé par Richard Wagner?

MOI.

Il a été inventé par lui.

LE CHEVALIER GLUCK.

Wagner n'était-il pas libre d'en écrire un autre, s'il l'avait voulu, et ne pouvait-il pas en imaginer un tout différent de celui-ci ?

MOI.

Il le pouvait certainement. Chaque compositeur est libre dans le choix de ses thèmes.

LE CHEVALIER GLUCK.

Il faut donc convenir, mon enfant, que tu n'as pas parlé avec justesse, lorsque tu as comparé la musique au langage, et les leitmotifs aux mots. Tu m'as dit, en effet, que le mot « épée », par exemple, sans pouvoir offrir à nos sens une représentation concrète de cette arme, était capable néanmoins de la désigner et d'en évoquer l'idée dans tous les esprits. Or, s'il a ce pouvoir, n'est-ce pas parce qu'il appartient à une langue toute faite, que parlent des milliers de Français, et dont chaque terme a une signification propre et immuable? Ces milliers de Français savent que ce mot désigne cette chose depuis plusieurs siècles, et la désignera fort longtemps encore. Et si un auteur veut parler d'une arme composée d'une lame droite et d'une poignée, ne sera-t-il pas forcé d'employer le mot « épée », ou son synonyme « glaive », afin de se faire comprendre de ses lecteurs? Ou bien sera-t-il libre de choisir tel autre mot qui lui plaira, ou qu'il inventera suivant sa fantaisie?

MOI.

Il est évident, cher maître, qu'il emploiera les mots qui existent et que chacun comprend.

LE CHEVALIER GLUCK.

En cela il est donc très différent du compositeur; et l'on ne peut pas dire sans erreur que le thème de Richard Wagner représente l'épée divine, fût-ce d'une façon abstraite, comme les mots du langage représentent les objets, puisque Wagner a *inventé* ce thème, qui n'existait pas avant la composition de la tétralogie, et dont les musiciens à venir ne sont nullement forcés de se servir pour désigner d'autres épées semblables.

Les leitmotifs ne peuvent donc représenter les idées et les personnages ni d'une façon concrète, comme les arts d'imitation, ni d'une façon abstraite, comme les mots du langage.

Ils ne les représentent en aucune façon. Et comme tu m'as dit que cette représentation des idées par les leitmotifs était le point de départ et la raison d'être du système nouveau, j'attends encore que tu m'expliques les avantages de ce système.

Je fus surpris et peiné de l'entêtement que mettait ce noble vieillard à raisonner d'une façon si étroite.

Cependant je continuai :

— Si vous connaissiez les ouvrages de Richard Wagner...

LE CHEVALIER GLUCK.

Je les connais.

MOI.

Mais vous ne les savez pas par cœur ; on ne peut sainement parler d'une œuvre que si on la connaît entièrement par cœur. Si donc vous connaissiez mieux les drames lyriques de Wagner, vous comprendriez plus aisément les avantages immenses du leitmotif. Et, pour peu que l'un des nombreux commentateurs de la tétralogie vous eût guidé dans l'étude de ce chef-d'œuvre, vous sauriez y distinguer la signification propre de chaque thème.

D'ailleurs le drame lui-même n'est-il pas là pour nous la montrer ?

Ah ! s'il s'agissait d'une musique purement symphonique, où, sans le secours des paroles ni d'aucun commentaire explicatif, le compositeur s'efforcerait d'exprimer des idées précises par des leitmotifs, je conviens que ses efforts seraient vains. Jamais des notes de musique ne pourront, à elles seules, exprimer des idées. Mais la musique dramatique est accompagnée de paroles qui en fixent le sens, attachent chaque thème à une idée ou à un objet, et l'aident ainsi à nous le représenter.

LE CHEVALIER GLUCK.

Les paroles seules ne sont-elles pas capables d'exprimer les idées avec clarté ?

MOI.

Elles en sont capables.

LE CHEVALIER GLUCK.

Et n'avons-nous pas reconnu tout à l'heure que les leitmotifs seuls ne peuvent le faire en aucune façon ?

MOI.

Il est vrai que nous l'avons reconnu.

LE CHEVALIER GLUCK.

Lorsque Sieglinde parle de l'épée de Wotan, tandis que l'orchestre joue le thème que tu viens de me chanter, ce sont donc les paroles seules, et non la musique, qui nous font songer à cette épée ; et, d'une manière générale, lorsque la réunion d'un vers et d'un leitmotif évoque dans notre esprit l'idée d'un objet, il n'est pas exact de dire que les paroles aident le leitmotif à nous représenter cet objet ; il serait plus juste d'affirmer que ce sont les mots qui nous le représentent, et nullement la musique, puisque les paroles suffisent à nous le désigner complètement, tandis que le leitmotif ne peut le faire en aucune façon. Aujourd'hui comme autrefois, le poème exprime les idées et la musique les sentiments ; je ne trouve pas que celle-ci ait acquis par le système nouveau un pouvoir d'expression plus étendu.

MOI.

Vous n'avez pas compris toute ma pensée, illustre maître, quand je vous ai dit que les paroles aidaient les leitmotifs à évoquer des idées dans notre esprit. Après avoir considéré les thèmes comme si, faisant partie d'une œuvre de musique pure, ils étaient privés de tout secours littéraire ; après avoir constaté qu'ils seraient par eux-mêmes incapables de représenter quoi que ce soit, — vous avez pensé que, dans une œuvre dramatique, les leitmotifs devaient nécessairement emprunter leur signification aux seules paroles entendues en même temps qu'eux. S'il en était ainsi, ces thèmes n'auraient aucune indépendance, aucune individualité et, comme vous l'avez dit, aucune utilité.

Mais nous pouvons parfaitement reconnaître le thème de l'épée, joué par l'orchestre, sans que le chanteur parle de l'épée au même instant ; et les thèmes qui sont développés pendant les scènes silencieuses conservent pour l'auditeur toute leur signification.

Voici, du reste, comment les choses se passent.

Continuons à prendre le même motif comme exemple. Il suffit que ce thème ait été entendu plusieurs fois en même temps que des paroles se rapportant à l'épée de Wotan, pour

que désormais le leitmotif et l'idée de l'épée se trouvent liés l'un à l'autre dans notre esprit, par le phénomène bien connu de l'association des idées. Grâce à ce phénomène, un motif peut donc, à lui seul, évoquer une idée, lorsqu'il s'est trouvé joint précédemment à des mots qui la précisaient. Et c'est ainsi que la musique devient capable d'exprimer les pensées des personnages dans les scènes muettes, ou d'être la voix des puissances divines et des forces de la nature.

LE CHEVALIER GLUCK.

Je comprends mieux, mon cher enfant, le but que s'est sans doute proposé l'inventeur des leitmotifs. Et je conçois que, si l'association d'idées dont tu parles se produit, la musique peut en acquérir une singulière éloquence. Mais il me semble que les œuvres où ce but a été le mieux atteint, où cette association d'idées s'est le mieux produite, et où la musique a acquis le plus sûrement cette éloquence, sont nécessairement des œuvres qui n'ont pas été construites suivant le système des leitmotifs. Au dernier acte de *Faust*, le motif de la valse, revenant pianissimo, évoque le souvenir de la première rencontre des amants, et des premières paroles qu'ils échangèrent. Dans *Carmen*, une phrase très expressive reparaît plusieurs fois dans le courant de la partition : elle exprime un sentiment âpre, perfide et implacable, qui fait songer à ce qu'il y a de fatal dans la toute-puissante séduction de l'amour entraînant jusqu'au crime une pauvre créature faible quoique généreuse. On ne peut pas dire que ces opéras soient construits suivant le système du leitmotif. Ce n'est donc pas ce système qui donne tant d'éloquence à la valse de *Faust* et à la phrase de *Carmen* ; c'est, au contraire, l'absence de ce système.

MOI.

L'absence de ce système ?...

LE CHEVALIER GLUCK.

Sans doute. Dans le chef-d'œuvre de Bizet, la phrase dont je parle n'est pas un véritable leitmotif, car je ne pense pas qu'elle représente une idée précise ; c'est plutôt le sentiment douloureux d'une cruelle fatalité qu'elle fait planer sur l'œuvre entière. Mais ce qui distingue surtout cet opéra des drames modernes, c'est que, au milieu d'une succession

d'airs, de duos et de chœurs, dont chacun expose par les voix des motifs nouveaux, il n'y a qu'un seul thème qui circule dans toute la partition, s'y faisant entendre à plusieurs reprises, et chaque fois exposé par l'orchestre. Ce thème se comporte donc autrement que tous les autres motifs de l'opéra; et c'est précisément pour cela que nous le remarquons et que nous nous en souvenons : c'est son originalité qui l'impose à notre attention et le fixe dans notre mémoire, nous permettant ainsi de le reconnaître, quand il reparaît dans le courant de l'œuvre.

Aujourd'hui, les choses se passent autrement. Les compositeurs ne se contentent pas d'un seul leitmotif : chaque idée, chaque personnage, chaque objet doit être désigné par un thème; et l'on veut que la trame même du discours musical soit composée exclusivement de ces motifs.

Que se produit-il, alors?

Je suppose que j'assiste à une représentation de *la Walkyrie*. A la deuxième scène du premier acte, l'orchestre me fait entendre un fort beau thème en ut mineur, au moment où Siegmund termine le récit de ses exploits et de ses malheurs par ces mots : « Tu sais à présent, ô femme! pourquoi la paix, hélas! fuit mon âme », — tandis que Sieglinde, rougissante, baisse les yeux. Je pense alors que ce thème est le *motif du malheur de Siegmund*, ou le *motif de son courage*, ou bien le *motif de l'amour naissant* de Sieglinde, ou bien encore le *motif de la fatalité*...

MOI.

Vous serez bientôt éclairé, car plus loin, dans la scène d'amour, il souligne ces mots de Siegmund enlaçant Sieglinde : « O femme radieuse, compte sur moi, je suis le vengeur de ton rêve! »

Il ne peut donc être ni le *motif du malheur* de Siegmund, ni le *motif de la fatalité*.

LE CHEVALIER GLUCK.

En effet, ce thème se fait entendre de nouveau au bout de quelques minutes. Et, à ce moment, je ne puis le prendre que pour le *motif du courage* de Siegmund, ou le *motif de l'amour* de Sieglinde, à moins qu'il ne soit tout simplement le *thème de Sieglinde*, ce que je n'avais pas prévu tout à

l'heure. A la troisième ou à la quatrième apparition de ce leitmotif, je pourrai enfin discerner à quelle idée unique il devra s'attacher dans mon esprit. Malheureusement, entre chacune de ces apparitions, j'aurai entendu une multitude d'autres thèmes, tous importants : car le discours musical n'est qu'un tissu de leitmotifs, et chacun d'eux a droit à toute mon attention. Mon esprit sera donc prodigieusement occupé. Il sera occupé à remarquer la physionomie de tous ces thèmes, pour les distinguer les uns des autres. Il sera occupé à remarquer aussi toutes les idées auxquelles peut s'associer chacun d'eux, afin de déterminer son véritable sens, en procédant, comme tout à l'heure, par élimination. Au milieu de ce travail, j'ai bien peur de ne pas reconnaître le *motif de l'héroïsme des Wälsungs*, — tel est son nom officiel, — quand il apparaîtra de nouveau. « Il me semble avoir déjà entendu ce motif, penserai-je ; mais je ne me souviens plus de toutes les significations possibles que je lui avais supposées ! Comment parviendrai-je jamais à l'associer avec l'idée qu'il représente dans la pensée de l'auteur ? »

Je trouve donc qu'il y a une extrême difficulté, sinon une réelle impossibilité, à distinguer entre eux les leitmotifs, s'ils sont très nombreux, et surtout à discerner les idées, les personnages ou les objets auxquels chacun d'eux se rapporte. Ce dont je suis sûr, c'est que cette multitude de thèmes, sollicitant tous notre attention, ne parviennent qu'à l'éparpiller, sans qu'aucun puisse s'imposer à elle.

Du reste, pour qu'une association d'idées se produise, l'attention ne suffit pas. C'est elle qui nous fait remarquer un rapport entre un leitmotif et une idée ; mais, pour que ce rapport renaisse dans notre esprit, il faut au moins que nous reconnaissions les leitmotifs quand nous les entendons de nouveau ; il faut que notre mémoire en ait conservé le souvenir. J'avoue que, pour ma part, je ne suis pas capable de me rappeler, à l'audition de la tétralogie, les quatre-vingt-deux leitmotifs que les commentateurs y ont trouvés !

Si donc je ne me souviens pas de tous ces motifs, à cause de leur grand nombre, et si, d'ailleurs, les premières fois que je les ai entendus, je ne suis pas parvenu à discerner les idées auxquelles ils se rapportent, il faut convenir qu'aucune asso-

ciation d'idées ne peut se produire dans mon esprit, et que, par conséquent, je ne saurais attribuer aucune éloquence particulière aux leitmotifs.

MOI.

Vous avez examiné, mon cher maître, ce qui se passerait dans l'esprit d'un auditeur fort ignorant qui entendrait un drame lyrique pour la première fois. A une première audition, je pense qu'il est, en effet, fort difficile de distinguer entre eux tous les thèmes et de discerner leur signification propre, lorsque la trame musicale n'est qu'un tissu de leitmotifs. Mais celui qui connaît les œuvres de Wagner pour les avoir entendues maintes fois, et pour en avoir lu et relu la partition, n'a aucune peine à suivre chaque motif dans ses développements, et sait fort bien quelle idée il représente dans le drame. Un homme qui aime vraiment la musique ne reculera pas devant une étude qui lui procurera de nouvelles jouissances artistiques.

LE CHEVALIER GLUCK.

Cherchons, je te prie, quelles sont les nouvelles jouissances artistiques dont tu parles. Supposons que j'aie entendu une première fois un drame lyrique, sans même remarquer qu'il fût rempli de leitmotifs, et que je sois retourné l'entendre plus tard, après avoir laborieusement appris le nom et la signification de chacun d'eux. Penses-tu que la connaissance de cette signification puisse me faire admirer davantage la beauté mélodique des phrases de cet opéra?

MOI.

Je ne le pense pas.

LE CHEVALIER GLUCK.

Crois-tu que je serai plus sensible à la richesse des harmonies et à l'originalité des rythmes, parce que j'aurai étudié consciencieusement la liste explicative des thèmes de la partition?

MOI.

Je ne le crois pas davantage.

LE CHEVALIER GLUCK.

La justesse de l'accent et le relief de la déclamation sont peut-être les qualités que m'aura fait apprécier l'étude de cette liste?

MOI.

Non, sans doute.

LE CHEVALIER GLUCK.

Est-ce cette étude qui me permettra de jouir de la belle tenue symphonique d'un morceau, de son ordonnance et de l'intérêt musical de ses développements?

MOI.

Je ne puis affirmer cela.

LE CHEVALIER GLUCK.

Si je sais le nom de chaque leitmotif, serai-je plus séduit par le coloris de l'instrumentation?

MOI.

Évidemment, non.

LE CHEVALIER GLUCK.

D'autre part, trouves-tu que la phrase d'Alceste :

O mes enfants! ô regrets superflus!...

soit triste et émouvante?

MOI.

Oh! cher maître, je ne l'ai jamais entendue sans verser des larmes.

LE CHEVALIER GLUCK.

Serait-elle plus triste, et verserais-tu plus de larmes, si l'on t'avait dit auparavant qu'elle était construite sur le *leitmotif de l'amour maternel*?

MOI.

Je n'ai pas dit une telle sottise.

LE CHEVALIER GLUCK.

Tu m'as parlé, cependant, des jouissances spéciales que l'on éprouve, lorsqu'on connaît la signification des thèmes d'un opéra. Ces jouissances ne proviennent donc pas de la beauté de la musique. Nous allons trouver ailleurs leur source et leur nature. En effet, j'ai remarqué qu'une foule de gens du monde et d'hommes de lettres, qui seraient incapables de comprendre une page sublime de Mozart et bâilleraient à l'audition d'un chef-d'œuvre de Bach, éprouvent un certain plaisir en entendant les drames lyriques dont ils connaissent les leitmotifs. Ils ont appris à distinguer et à se rappeler quelques thèmes; et ils sont ravis, lorsqu'un chanteur parle

de la demeure des dieux, de pouvoir dire en eux-mêmes ou à leurs voisins : « Écoutons le *thème du Walhalla.* » Leur attente n'est point déçue, et ils en éprouvent une véritable satisfaction ; ils connaissent ainsi qu'ils sont bons musiciens, et sont fort aises de l'apprendre aux autres. Un plaisir plus innocent se joint à celui-là : c'est la surprise, toujours nouvelle et mêlée d'une naïve admiration, avec laquelle ils voient le thème de l'épée surgir de l'orchestre, comme par enchantement, chaque fois qu'un personnage a parlé de l'épée divine : cette magie enfantine les amuse, et l'étonnement qu'ils feignent d'en éprouver est une source de continuelles jouissances.

C'est surtout aux gens de lettres et aux critiques d'art que le système des leitmotifs procure des joies particulières. Personne n'est moins sensible aux véritables beautés de la musique qu'un littérateur : un de tes contemporains les plus éminents a dit fort bien que « d'instinct, les écrivains haïssent la musique [1] ». Aussi l'invention des leitmotifs a-t-elle été pour eux une création providentielle. Non seulement l'étude des thèmes et de leurs combinaisons fournit à leur esprit une occupation dont ils ont naturellement besoin, mais elle est pour eux un sujet inépuisable de remarques, d'analyses, de commentaires et de brochures de toute sorte. Et ils acquièrent par là une singulière autorité. Les littérateurs expliquent maintenant la musique aux musiciens ; ils en sont les souverains juges. Ils savent pourquoi tel motif est entendu à tel endroit, pourquoi le compositeur a combiné ici tel thème avec tel autre. Puisque la règle du jeu est de faire entendre chaque leitmotif au moment précis où doit être évoquée l'idée qu'il représente, il est à leur portée de vérifier si cette règle a été bien ou mal observée. Sans avoir jamais pleuré à l'audition d'une mélodie sublime, sans avoir jamais été émus par une harmonie expressive, ils savent néanmoins ce qui est bien fait et ce que l'on peut admirer en toute sécurité. Ne peuvent-ils pas, sans être sensibles à la beauté des thèmes, être cependant bons juges de l'opportunité de leurs apparitions ?

Tous ces hommes s'intéressent à la musique de la même façon que bien des gens s'intéressent à la peinture, sans la

1. Saint-Saëns, *Harmonie et Mélodie.*

comprendre et sans l'aimer. On voit dans les expositions une foule de personnes qui sont fort insensibles à la pureté des lignes, à la richesse du coloris, à l'éloquence de la composition, à la solidité de la peinture, en un mot, à la beauté d'un tableau, mais qui prennent un réel plaisir à deviner les énigmes que propose le sujet de certaines toiles, et à trouver des ressemblances entre leurs amis et les personnages dont ils voient les portraits. Moi qui, dans la musique, aime la musique et les émotions qu'elle me procure, je suis heureux quand j'entends une belle mélodie, une belle harmonie, un beau développement, une belle sonorité, et quand je suis profondément touché par des accents vrais et impressionnants. Mais il m'est parfaitement indifférent de reconnaître ou non au passage le *thème de la décision d'aimer* ou le *thème du désir de voyager*.

MOI.

Il est cependant une qualité que vous ne sauriez refuser au leitmotif. Vous avez reconnu que la forme symphonique est une forme riche et belle, dont on a raison de faire profiter aujourd'hui le théâtre musical. Or cette forme nécessite absolument la présence de *thèmes*, dont les développements constituent la trame de la symphonie. Elle ne peut s'accommoder uniquement de mélodies longues et vocales ; il lui faut des motifs brefs et caractéristiques. Quand les leitmotifs ne serviraient qu'à cet usage, ne serait-ce pas une justification suffisante de leur emploi ?

LE CHEVALIER GLUCK.

Je conçois que chacune des scènes qui seront traitées symphoniquement aura besoin de thèmes d'un caractère différent des mélodies purement vocales. Mais je ne vois pas pourquoi tous les morceaux seraient construits sur les mêmes thèmes, dont on nous imposerait l'audition d'un bout à l'autre d'un opéra.

MOI.

L'œuvre acquiert ainsi plus d'unité.

LE CHEVALIER GLUCK.

Plus d'unité !... L'unité d'une œuvre consiste-t-elle dans l'emploi constant des mêmes formes ? Trouves-tu que la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven manque d'unité ? Et

souhaiterais-tu que ses quatre morceaux fussent composés sur les mêmes thèmes? La *Symphonie pastorale* aurait-elle plus d'unité si la bonté de Dieu et la reconnaissance des hommes s'y trouvaient représentées par des motifs de cinq notes, qui alterneraient avec le *thème de l'oiseau* et le *thème de la fertilité*? As-tu besoin, pour y sentir les forces mystérieuses de la nature, qu'elles soient désignées par des étiquettes? — Et cependant une symphonie ne dure pas une heure. Pourquoi les vingt scènes de ton opéra développeraient-elles nécessairement les mêmes thèmes? Pourquoi la musique de théâtre ne deviendrait-elle symphonique qu'à la condition d'obéir à des exigences que ne connaît pas la symphonie? Du reste (puisque tu comparais tout à l'heure la musique au langage), l'unité d'un discours n'a jamais dépendu de la répétition continuelle des mêmes termes : celui qui répète les mêmes phrases n'est pas un orateur, mais un radoteur.

Je connaissais autrefois un vieux violoniste, qui était fort bête et fort ennuyeux. Il avait entendu un jour M. Piccini s'écrier, en voyant une jolie chanteuse : « *Dio mio! che bella donna!* » Et cela l'avait tellement frappé qu'il ne pouvait plus désormais parler ni entendre parler de M. Piccini, sans répéter ces mots : « *Dio mio! che bella donna!* » Suivant les circonstances, cette phrase prenait dans sa bouche des intonations différentes, et, un jour que mon célèbre rival était gravement malade, il apprenait à tous cette triste nouvelle, en ajoutant d'un ton larmoyant : « *Dio mio! che bella donna!* » Ces mots étaient pour lui le leitmotif de M. Piccini. De même qu'un leitmotif ne peut représenter, à proprement parler, un objet, ces mots ne représentaient en aucune façon l'illustre musicien. Mais une association d'idées s'était formée dans l'esprit de notre violoniste entre Piccini et les mots italiens que je t'ai cités. Les personnes qui le fréquentaient connaissaient l'existence de cette association d'idées, et la seule phrase : « *Dio mio! che bella donna!* » devenait capable de les faire songer à M. Piccini. Ce violoniste — ai-je besoin de le dire? — était parfaitement insupportable.

Je trouve que les compositeurs de ce temps-ci lui ressemblent un peu. Ils s'ingénient à accoupler dans leur esprit une idée et un thème musical de leur invention; puis, sans prendre

garde que cet accouplement tout arbitraire n'a été imaginé que par eux seuls et ne dépend d'aucun rapport réel entre cette chose et cette musique, ils trouvent plaisant de répéter celle-ci chaque fois qu'il est question de celle-là. Les déformations d'un thème, suivant les paroles qui sont prononcées, peuvent donner lieu à des effets curieux, qui amusent comme un calembour. Mais ce jeu convient peu aux œuvres sérieuses et fait oublier parfois aux musiciens le véritable rôle de notre art, qui est d'exprimer les sentiments. S'ils pensaient que la musique exprime les sentiments et non les idées, ainsi que nous l'avons reconnu tout à l'heure, ils ne songeraient pas à employer le même motif pour exprimer des sentiments différents.

En vérité, ils se croient forcés de répéter la même mélodie chaque fois que revient une même idée, parce qu'ils sont convaincus que leur mélodie représente effectivement cette idée. Autrement, rien ne les empêcherait de construire des scènes de sentiment différent sur des thèmes qu'ils seraient libres d'imaginer et de choisir suivant le caractère de chacune d'elles.

Cette erreur est la base du système des leitmotifs; il repose sur une conception fausse du pouvoir expressif de la musique. On a pensé que le langage musical pouvait se comporter de la même façon que le langage parlé, et on l'a traité comme s'il était composé de termes précis, fixes et immuables, dont chacun représenterait effectivement une idée ou un objet. Au contraire, la relation que le compositeur établit entre chaque thème et chaque idée est purement factice. Étant l'*inventeur* de la figure musicale qui devra désigner telle idée, il est bien obligé de nous apprendre, d'une façon quelconque, que ce thème est destiné dans son ouvrage à la représenter. Il agit en cela comme ferait un peintre ultra-symboliste qui voudrait nous montrer toute la Révolution française dans un paysage : il aurait naturellement soin de nous prévenir, par une notice, que tel arbre représente tel personnage, que tel nuage représente telle passion, etc... Si le spectateur n'y met pas de mauvaise volonté, une association d'idées pourra s'établir dans son esprit entre chaque idée et les figures peintes qui ont pour but de les désigner.

Mais tu conviendras que cette représentation de la Révolution française par un paysage serait toute factice.

Un tableau de ce genre pourra néanmoins être un chef-d'œuvre du plus grand des paysagistes; les gens qui aiment la peinture l'admireront pour cela, et les badauds seuls s'en amuseront comme d'un rébus. Mais le jour où une pareille toile donnerait naissance à une école, le jour où tous les paysagistes, voulant plaire aux badauds, se préoccuperaient avant tout de grouper ingénieusement les arbres et les nuages suivant les idées qu'ils sont chargés de représenter, ce jour-là, les peintres seraient les dupes de la partie la plus ignorante du public. De même, bien des pages de musique moderne, quoique remplies de combinaisons de leitmotifs, sont magistrales, exquises ou sublimes; mais les musiciens qui se croient obligés avant tout de représenter chaque idée par un thème de quelques notes sont les dupes des gens du monde et des hommes de lettres. Ils tiennent surtout à obéir à la mode, et négligeraient au besoin les qualités essentielles qui font la beauté d'une œuvre et lui assurent seules l'immortalité.

Je frémis à la pensée que, si cette mode avait régné de mon vivant, je me serais peut-être cru forcé de souligner les paroles d'Alceste :

Non, ce n'est point un sacrifice!...

par une patiente combinaison du *motif d'Alceste* avec le *motif du dévouement*, — et de prosodier laborieusement les vers :

Divinités du Styx...

sur le développement du *thème de la mort* ou de quelque autre. Dire qu'*Orphée* aurait pu être une suite de variations sur le *leitmotif de l'amour conjugal!*

Et Gluck partit d'un grand éclat de rire. Je me réveillai en sursaut...

Ce matin, je repris mon travail au point où je l'avais laissé hier; mais, lorsque je retrouvai mon ingénieuse combinaison du *thème de la haine* avec le *thème du breuvage*, destinée à souligner le vers :

Mais le philtre d'amour engendrera la haine!

je ne pus m'empêcher de sourire.

★★★

NELE DOORYN

I

LA MAISON AUX GÉRANIUMS

Nele Dooryn habitait avec sa mère, la vieille Ilse Dooryn, et sa petite sœur Minnie l'aveugle, une maison peinte en vert et en bleu, la dernière au bout de la rue qui mène à l'écluse du village de Mariasluis.

Cette écluse est très ancienne, et plus importante que toutes celles de la région bordée par l'Escaut. Et il y a, devant, sur le quai, une statue de la Vierge entre deux torchères de fer qui ont été scellées autrefois. C'est pourquoi le village s'appelle Mariasluis, ce qui veut dire : écluse de Marie.

Les maisons ont des toits en tuiles très rouges. Au-dessus des portes il y a presque toujours une grande branche de mai qui remue selon le vent. Des barrières de bois enluminé s'alignent devant les seuils. Les murs sont peints aussi, et les vitres sont colorées. Dans une façade rose s'ouvrent des verrières d'un violet pâle ; à une façade verte s'allient des carreaux d'une teinte soufrée, en sorte que les maisons, qui sont extrêmement petites, ont l'air de jouets posés sur le pavé très propre, et qu'au dedans toutes les choses de la vie perdent leur teinte naturelle et que l'air lui-même est imprégné de rêve et d'illusion.

Devant quelques demeures il y a des quinconces taillés en boules vertes ou en cônes. Par-dessus un clos on voit

le haut d'un moulin assis sur un tertre d'herbe. Ses bras passent et repassent à l'angle des toitures, on l'entend grincer. Le clocher à campanile est surchargé de boiseries jaunes qui semblent dorées quand les feux du couchant font luire leur surface vernie. Si l'on y monte, on voit un rempart de gazon qui entoure Mariasluis en demi-cercle, et le village, avec ses pignons de couleur vive, a l'air d'un bouquet de coquelicots serrés dans un ruban vert. Un grand canal d'acier poli contourne ce bouquet comme une faucille ; aux bords s'alignent des rangées doubles de peupliers qui processionnent vers la mer. On aperçoit les dunes, la fraîcheur et la senteur viennent sur la plaine. Le canal est au sommet d'une digue dominant la campagne : en sorte qu'on passerait au pied des talus sans soupçonner la nappe d'eau qu'ils supportent, si l'on ne voyait au-dessus de soi, en levant la tête, les voilures des barges chalandes qui se gonflent en plein ciel.

Les moutons broutent le sel avec l'herbage, où les coquilles sont nombreuses, parce que la fureur marine a sangloté jusque-là jadis. Mais à présent Mariasluis ne touche plus à la côte. Les fenêtres de ses maisons voient au loin, par delà le polder verdâtre, la ligne grise et jaune de la mer hollandaise. Les bateaux viennent toujours, soit qu'ils remontent vers Bruges, soit qu'ils s'arrêtent dans l'anse délabrée de l'ancien port et se reposent un peu, bercés contre l'estacade vermoulue, avant de retourner au large et de cingler vers le Zuyderzee périlleux. Et les mariniers aiment à s'approvisionner de légumes frais, de fruits et de fromages encore humides de la claie des laiteries, dans les vergers et les fermes de Mariasluis. C'est pourquoi il y a encore une petite vie active en ce village, et les kermesses y sont presque populeuses. Les gens de l'intérieur y viennent volontiers; en costume de velours noir, l'agrafe d'or au col, la plaque d'argent à la ceinture, le couteau pendant à la poche, la casquette plate posée d'aplomb sur les cheveux longs sur la nuque, ils arrivent au trot de leurs grands et lourds chevaux de Zélande, dont le chanfrein est busqué et dont la crinière et la queue frisées flottent largement dans le vent. En croupe sont les femmes, ou dans des chariots bariolés en forme de conques. Des plaques et des spirales d'or pendent sur leurs fronts blancs et brillent près

du serre-tête de dentelles. Leurs bras sont nus jusqu'au-dessus du coude, des carrés de soierie chinée couvrent leurs gorges pleines, et leurs crinolines ballonnent leurs jupes de drap. Ainsi viennent les paysans par troupes, passant le gué de Middelbourg et le bras de mer de Terneuzen; et certains arrivent au long du canal, en halant sur la berge leur femme qui glisse dans le petit canot, au milieu de l'allée d'eau, comme une idole peinte et placide. Mais, hors les jours de kermesse, où il y a quelquefois du sang par terre, quand les tireurs d'arc se sont querellés pour s'attribuer le papegai[1], ou quand une fille plus riche a acheté un garçon qu'une autre enviait, — hormis ces jours, le silence germe dans les âmes à Mariasluis comme l'herbe entre les pavés. A midi, le petit carillon tinte dans la chaleur; et il y a de temps en temps le bruit violent de la cloche de l'écluse. Quelques enfants jouent en criant sous les ombres rondes des arbres taillés. Les pots de lait des bergères résonnent dans la rue, et le chien qui traîne la voiture verte grogne et jappe parfois. On n'entend à peu près rien d'autre.

Nele Dooryn vivait dans sa maison verte et bleue, avec sa mère et sa sœur Minnie. Or celles-ci quittaient rarement l'étage supérieur; les passants qui frôlaient la fenêtre d'en bas ne voyaient guère que Nele. Ils la voyaient assise dans l'encadrement des petits croisillons verts et blancs, sous le store indigo. Elle était penchée et alternait ses bobinettes de dentellière chargées d'écheveaux. Elle avait des cheveux blonds ondés autour de ses joues de quinze ans, une robe noire et des mains pâles et fines qui s'y posaient doucement lorsqu'elle levait tout à coup des yeux très bleus et très fixes. Elle avait tout juste deux petites plaques d'or sur les tempes, et aucune bague : non qu'elle fût si pauvre, mais les bijoux ne la tentaient pas, et elle en gardait dans un coffre sans les porter.

Si elle avait vécu dans un autre pays, elle eût paru extrêmement jolie. Elle n'avait jamais vu que des choses très ordinaires, ni fait de gestes qui n'eussent été faits depuis des siècles auparavant, de la même manière et dans le même

1. Perroquet de bois peint remplaçant le *pigeon* de nos tirs forains.

ordre. Cependant son âme était pleine de rêves. Elle avait les yeux cernés souvent comme si elle avait pleuré; pourtant elle ne pleurait jamais, n'en ayant pas de raisons précises. La tristesse ne lui naissait que pendant le sommeil, et elle n'en savait rien. Elle n'avait jamais quitté Mariasluis et ne s'attachait jamais à songer qu'il existât réellement un autre pays. Sa croyance était qu'autour de Mariasluis il y avait plusieurs autres villages semblables, et qu'au delà commençait, du côté de la terre, une région méchante et pleine de terreur. Mais au delà, du côté de la mer, en s'éveillant et en se couchant bien des fois dans les petits cabanons peints des ourques et des gabares, on pouvait arriver à des jardins d'or et de roses appelés Océanie. C'est pourquoi Nele regardait très souvent le canal et la lisière des dunes entre les arbres, parce que la mer est de ce côté-là, et elle ne levait presque jamais les yeux sur la rue, au bout de laquelle pourtant, en se penchant, elle pouvait voir le coin du marché au poisson, où il y a beaucoup de monde, et la belle maison du pilote Frielincks, dont la porte montre trois boutons de cuivre doré, et dans la niche de laquelle un navire est sculpté en relief. Nele aimait mieux songer aux jardins d'Océanie; mais encore ignorait-elle ce qu'elle en pensait, sinon que leur idée était en elle comme une eau très fraîche tout à coup, et que dans certains nuages du crépuscule elle croyait en voir les végétations et les architectures. Elle regardait jusqu'à ce qu'ils se fussent dissous dans l'obscurité, et elle en suivait encore la suprême illusion dans le miroir livide du grand canal. Le vent froid lui faisait serrer sa capeline sur ses épaules. Elle rentrait, refermait la fenêtre, et le rêve était fini pour un jour.

Devant la fenêtre de Nele, il y avait des caisses de géraniums. Et par terre, près de la porte, d'autres géraniums étaient rangés, et il y en avait beaucoup dans le petit clos qui dormait derrière la maison. C'étaient de très beaux géraniums rouges, roses et blancs. Nele les soignait bien et en était très fière, parce qu'on les remarquait au point que les éclusiers appelaient sa demeure « la maison aux géraniums ». Entre ces grappes de pétales vifs, ses doux cheveux blonds paraissaient plus timidement éclos, lorsqu'elle s'encadrait dans la fenêtre. Ces fleurs étaient tout le luxe de Nele. Leur éclat de

lèvres sanglantes convenait à ce qu'elle imaginait de l'Océanie.

Ses soins firent que les géraniums devinrent extraordinaires, et qu'on les venait voir. Au delà de l'écluse, dans une maison en bois rouge et noir, demeurait Kees Fredaels, qui était charpentier, et dont le père, le vieux Joris, était *baes* (patron) d'une assez bonne ferme du Zuidland. Kees avait vingt-deux ans. Il accoutuma de voir les fleurs de Nele en passant, jusqu'à poser son bras sur l'appui de la fenêtre verte, et dire le bonjour.

Il avait l'air naïf, les épaules fortes, le teint rose et les cheveux rouges. On respectait son argent à Mariasluis : en sorte que la vieille Ilse Dooryn mit un jour sa tête à la croisée contre celle de Nele et parla comme il fallait. Puis, de bonjours en bonjours, elle passa l'écluse et vit Joris Fredaels. Elle rêvait d'être la mère d'une *baesine* et de finir sa vie à l'aise, devant de bons plants de houblon et d'orge qui appartiendraient à la famille. La chose se prépara selon son gré. Nele sut qu'elle devait se considérer comme promise à Kees : elle ne se rendait pas bien compte de ce que cela voulait dire et ne s'en émut guère. Le garçon lui semblait bon quand il lui riait. Elle le regardait depuis longtemps déjà, clouant sur le quai des bordages de canots, et c'était une figure coutumière pour elle. Promise ou non, elle pensa de lui les mêmes choses, et reprit ses dentelles et sa rêverie tournée du côté de la mer, en songeant seulement que Minnie serait abritée pour sa vie par ce mariage. Puis elle continua d'exister, sans mettre un bijou de plus.

Entre la maisonnette verte et bleue et la maisonnette rouge et noire, des accordailles ainsi se conclurent par-dessus le canal. Le marteau de Kees alternait avec le tic tac des dents de la roue d'écluse. Le soir, on allumait les deux torchères rouillées devant la statue de la Vierge dressée sur le môle. Nele fermait lentement sa fenêtre, en regardant vers le large, si quelque navire ne venait pas : c'était chez elle un geste naturel. Rien ne venait. Sur l'autre rive, on voyait le vieux Fredaels et son fils qui soupaient sur l'établi, devant leur porte. Au ciel fraîchissant naissait une étoile, Mariasluis placidement s'endormait. Et Nele, comme Mariasluis, cédait aux ombres qui touchaient ses yeux.

II

APPARITION D'UN GRAND BATEAU NOIR

Un soir, comme Nele, appuyée au chambranle de la porte, regardait tomber le crépuscule, au détour du canal un grand navire se montra.

C'était une corvette. Elle avançait lentement. Sur les vergues la voilure se carguait peu à peu, et les silhouettes des matelots, noires sur le ciel pâle, voltigeaient dans les haubans. L'étrave cambrée coupait l'eau pesante, dont les remous faisaient osciller les roseaux de la berge. Un à un, la grande mâture dépassait les peupliers grêles, et approchait de Mariasluis.

Nele, les mains pendantes, la tête renversée contre le bois de la porte, le vent jouant dans ses cheveux clairs, regardait venir la corvette. Elle n'en avait jamais vu de semblable, ni par la grandeur ni par le détail. Car celle-ci avait des bordages très hauts, une passerelle, où allait et venait un petit homme fumant un cigare, des revêtements de métal jusqu'à mi-carène, et toute la coque peinte de noir, et les mâts aussi. A la proue, sous le beaupré, s'ouvrait un sabord d'où sortait un canon d'acier très différent de ceux qui servent aux signaux. Cependant cette corvette n'avait rien d'un navire de guerre.

Et Nele, en la considérant, ressentit une sorte de frayeur dominée par une superstitieuse curiosité.

Le vaisseau atteignit l'écluse, et s'arrêta. On entendit le grincement des chaînes, le branle-bas de la manœuvre, le clapotement des dernières voiles amenées, et des bruits sourds dans l'entrepont. A la coupée, Nele vit monter le vieux père Hoorneke, le vérificateur. Il échangeait des papiers avec le capitaine. Puis un fanal vert fut hissé au long d'une drisse, et un canot descendit contre la muraille de bâbord. Des matelots en sayons noirs l'emplissaient. Ils débarquèrent et s'en allèrent nonchalamment vers le village.

Ils passaient devant Nele, sans s'arrêter. Leurs pieds nus appuyaient à peine l'orteil sur le pavé du môle. C'étaient des

hommes petits et basanés, avec des yeux d'or liquide ou de velours noir, de longs bras minces et des reins cambrés. Plusieurs avaient sur la nuque un tour de cheveux nattés. Quelque chose de félin et de perfide émanait d'eux. En passant, ils jetaient un regard rapide et oblique. Nele, instinctivement, se serrait contre la maison. Elle n'avait jamais imaginé de semblables êtres : les gens qui viennent de Goes et de Marken sont singuliers, ils ont des faces sauvages et méchantes, et ceux qui, sur la côte flamande, de Knocke à la frontière hollandaise, écument encore la mer et sont dangereux au passant, ont des accoutrements et des physionomies propres à effrayer. Mais ceux-ci en vérité étaient indéfinissables. Leur odeur aussi était spéciale. Ils sentaient le camphre et d'autres essences bizarres.

En l'âme de Nele une sensation naissait, confuse et extrêmement souterraine, de retrouver au sujet de ces matelots des pensées qu'elle avait eues peut-être en songe. Son étonnement se mêlait d'une sorte de calme intérieur ; elle demeurait surprise qu'une part d'elle-même ne le fût point. Elle n'avait jamais aperçu ces étrangers, et il lui semblait pourtant en reconnaître quelque chose, et que leur venue était toute naturelle : en sorte qu'elle demeurait sur le quai sans oser rentrer ni s'avancer davantage.

Il n'y avait presque personne à l'écluse. La maison Fredaels, en face, était close, parce que le vieux Joris et Kees avaient été appelés à la ferme. Le père Hoorneke rentrait chez lui et tourna le coin de la rue. Nele se trouva seule devant les mariniers qui s'éloignaient. Le rayon rose de sept heures touchait la pierre du seuil et y couchait des ombres légères ; il brillait sur quelques cheminées et s'atténuait. L'eau remuait, avec un bruit doux, contre les pilotis. A ce moment, Nele aperçut un matelot qui arrivait seul, le dernier de tous, en se dandinant, avec un gros oiseau qu'il tenait sur son poing.

L'oiseau avait des plumes éclatantes, roses, vertes et bleues, et le matelot lui parlait en marchant.

C'était un petit homme, comme ses camarades, d'une souplesse incroyable, avec des cheveux noirs et brillants, un bonnet de soie sombre, un visage d'ambre où s'ouvraient

deux grands yeux jaunes pailletés d'or et allongés comme ceux de chats. En approchant de Nele, il s'arrêta.

Elle l'examinait, stupéfaite. Il continuait à parler à son oiseau avec une voix chantante et grave, très câline, dans une langue mystérieuse ; et tout à coup la bête, hérissant ses plumes merveilleuses, prononça quelques mots rapides et aigus.

Nele se retint de crier. Elle avait entendu dire que le papegai parlait ; mais elle n'avait jamais vu que celui qui, façonné en bois grossier, figurait dans le tir à l'arc, et certainement celui-ci avec son plumage en panache, beau comme un roi, était bien autre chose que le papegai dont il pouvait s'agir à Mariasluis. Comme Nele réprimait son mouvement, le matelot le remarqua, et il sourit. Nele devint toute froide, sans savoir pourquoi.

Alors il regarda les géraniums et la fillette alternativement. Et chaque fois que les yeux d'or rencontraient les yeux bleus, les grands cils de Nele frémissaient, et elle se sentait incapable de remuer.

Il dit, en montrant l'oiseau :

— Il est beau, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit rien, prise de honte. Il eut l'air amusé et reprit :

— Tu n'en as jamais vu un semblable ? Il vient des montagnes de diamant, non loin de Mankir, ville des pays de nuages. Il vit sur un grand arbre qui produit des roses violettes où on lit des prières en caractères bleus et blancs. Il sait beaucoup de choses très belles, et il vivra plus de cent ans.

L'homme parlait sans se presser, avec une emphase nonchalante, et un accent musical qui adoucissait singulièrement le hollandais, dont il usait assez bien. Il eut un rictus et dit encore :

— Tu ne me crois pas, petite ? C'est parce que tu ne sais rien. Je viens de très loin ; il faut des mois pour venir de là.

Il s'arrêta, et dit très bas :

— C'est l'Océanie.

Il vit Nele tressaillir de tout son corps et redemanda :

— Tu ne me crois pas ?

— Si, dit Nele, je vous crois.

Ses yeux brillaient, et ses tempes battaient. Il lui semblait que son corps allait s'envoler : il lui semblait être endormie dans ses rêves, et pourtant elle se voyait éveillée sur le môle. Ainsi, cet homme venait d'Océanie! Il avait vu les jardins d'or et de roses, assurément, puisqu'il parlait des montagnes de diamant et qu'il avait en sa possession un oiseau doué de langage. La petite Nele Dooryn, de Mariasluis, ne s'était donc pas trompée dans ses songes! Et quelque chose d'inconnu s'éveilla dans son cœur.

— Comment t'appelles-tu? dit l'étranger.

— Nele Dooryn.

— Cette maison est à toi? Tu as de jolis géraniums.

Nele regarda le perroquet avec l'air de dire que ses géraniums, auprès, ne méritaient pas mention. De nouveau les yeux d'or liquide touchèrent les siens avec une insistance captivante. Elle fit un effort et dit :

— Vous êtes de là-bas?

— Oui, Nele Dooryn, j'y suis né.

— Oh! dit-elle gravement.

Ils restaient l'un devant l'autre, en souriant. Le soir tombait. Les premières lumières tremblotaient sur l'eau. Et Nele, devant l'Océanien caressant, se sentait fondre avec un trouble étrange, comme si des voix immémoriales l'avaient appelée à cette minute. Le matelot souple, aux regards câlins, étudiait la figure de Nele.

— Il faut venir là-bas avec moi, dit-il doucement.

Elle resta très blanche et ne parut plus entendre.

— Allons! Je te reverrai, Nele Dooryn.

Il s'éloigna lestement dans le demi-jour. Elle le regarda sans remuer. Puis elle considéra le grand navire. Sa mâture était noire sur le ciel, et sa haute carène noire ne s'éclairait pas. Il était mystérieux et menaçant.

Il venait des îles qui sont au delà du monde et qui contiennent tous les miracles. Et Nele, sans savoir pourquoi, sentit les larmes monter à ses yeux et rentra en penchant la tête sur l'épaule comme un bouquet fané.

III

OU IL EST QUESTION D'UNE BRANCHE DE CORAIL

La corvette arrivait de Java et des Philippines. C'était un navire espagnol, monté par des marins originaires des colonies, la plupart de Manille. A Mariasluis, on n'avait pas vu d'Espagnols depuis bien longtemps, hormis quelques cotres armés pour le cabotage. La vieille haine héréditaire des Hollandais persistait contre eux. On accueillit mal la nouvelle de l'arrivée de ce bâtiment important. Le vérificateur Hoorneke, à l'estaminet, raconta qu'il avait contrôlé des papiers en règle, mais ne s'expliquait ni l'allure sauvage du capitaine, ni la pièce d'acier de l'avant du navire, ni en général la noirceur et le renforcement de toute la corvette, d'où il fut conclu qu'elle avait mauvaise origine, et, sous prétexte de fret, embarquait de la viande noire ou tout au moins des contrebandes dans les parages de Luçon ou de Poulo-Condor, voire chassait en croisière de piraterie, le cas échéant, dans ces archipels sans police. Le patron Vanhuyse, de Saint-Amand, avait vu des bâtiments semblables, javanais autant qu'espagnols, s'installer jadis en face l'arrière-port d'Anvers. Là, sur la rive de l'Escaut qui regarde la ville, des cabarets hantés de mauvais gars, et une vermine de cabanes, baraques et fourneaux à friture attirent force déserteurs, filles, pilotins disqualifiés et ouvriers de mer, auxquels les équipages exotiques se mêlent volontiers pour fraterniser ou chercher noise; et là sont aussi les gens de la Campine et du pays de Waes, des Zélandais, et parmi eux nombre d'anciens batteurs de forêts coloniales plus ou moins guettés au retour pour régler leur contumace, évitant les villes et gîtant dans le polder ou les îles de l'estuaire, demi-Indiens ou Océaniens. Ils canotent, le soir, offrent leurs bachots à des bourgeois ou étrangers en promenade, et les mènent sur des bancs de sable que la marée recouvre à la nuit et d'où ils ne les retirent que sur rançon; et d'Anvers à la mer ils courent le pays. Ceux qui ne tien-

nent guère à s'établir dans le port, pour des difficultés avec l'autorité maritime, arrangent leur escale dans les anses du fleuve, et passent leur pacotille en détail, avec l'aide de ces riverains, en narguant les douaniers, car ils ont des attaches dans toutes les fermes du bas pays, par les servantes et les gardeuses qu'ils courtisent, et ainsi une police très bien ordonnée. Et il y a un lieu appelé le Régiment, qui est une vieille redoute installée jadis par l'Empereur à l'époque du camp de Boulogne, près de Breskens, où ne sont que des dunes et des oyats d'herbage sec; et là est le quartier des recéleurs et détrousseurs de toute la plaine du bas Escaut, mais si adroitement machiné que gendarmes belges ni hollandais ne vinrent jamais à bout de ces bandes, où l'on trouve des hommes jaunes de Batavia et des îles de la Sonde aussi bien que des nègres et créoles du pays du rhum, des Maltais avec des coureurs du Jutland et des Poméraniens. Au reste, la région est si sauvage que les habitants des bourgs, loin d'être en désir de protection, courent sus au gendarme, s'ils en voient un, et le repoussent à coups de pierre. Ils n'admettent pas de loi ni d'État, se règlent d'après leur usage, et pratiquent souvent l'inceste comme une chose naturelle : d'où il suit qu'ils sont les alliés ordinaires de tous les malandrins, — comme devaient être, à l'estimation de Vanhuyse, les marins de cette corvette espagnole qui ne semblait pas vouloir rien débarquer, venait pour des raisons vagues, et avait un aspect peu engageant de corsaire, avec son grand canon de course et sa peinture noire. Quoi qu'il en fût, on se méfierait à Mariasluis, encore qu'on n'eût rien à dire : et on résolut de ne pas fraterniser, autour du salé et des chopes, avec ces visiteurs qui reprendraient sans doute la mer après la fin des tempêtes de l'équinoxe dont, prétextaient-ils, la crainte les avait engagés à une station dans le canal.

Il advint qu'on surveilla deux jours ces marins olivâtres, et, comme ils payaient régulièrement, sans vol ni scandale, et parlaient peu, on ne s'en occupa plus, à Mariasluis. La petite vie paisible continua.

L'homme au perroquet lui-même n'éveilla plus de curiosité, lorsqu'il passait devant les maisons peintes avec son oiseau bavard qui semblait peint aussi. Il errait, souple, cam-

bré dans son maillot noir et jetant des regards rapides. Comme la maison des femmes Dooryn était la dernière près de l'esplanade de l'écluse, et un peu à l'écart, on ne prit pas garde qu'il rôdait autour.

Nele ne se tenait pas à sa place habituelle, près de la fenêtre. Elle arrosait ses géraniums, puis rentrait, et il ne l'aperçut point durant ces courtes sorties.

Elle ne dormit point de deux nuits et pleura tout bas, comme elle en avait coutume pour ne pas éveiller Minnie, parce que dans son petit cœur naissait quelque chose d'extraordinaire, et qu'elle ne savait plus si elle rêvait ou vivait. Nele ne pleurait jamais par douleur, ignorant tous les sentiments extrêmes; mais sa pensée infiniment simple se matérialisait ainsi, aisément, sur son visage. Les larmes chaudes viennent des émotions du corps et du bouleversement du sang; mais les larmes froides viennent de l'âme, et nous ne les comprenons pas toujours. Nele ainsi, dans l'obscurité ou vers le petit jour, sentait parfois sur ses joues et entre ses cils ces petites gouttelettes glacées, sourdies des sources mystérieuses du songe.

Elle ne pouvait penser qu'au vaisseau qui venait d'Océanie, et à cet homme aux yeux dorés qui lui avait parlé et qui savait tout ce qu'ombragent les jardins merveilleux de là-bas. Et confusément elle se disait que les temps étaient arrivés. Quels temps ? Elle l'ignorait, mais évidemment des temps marqués, puisqu'elle, Nele Dooryn, avait si longuement regardé chaque soir vers la mer et que ce vaisseau étrange était enfin survenu. Une coïncidence unissait ainsi ses rêves de petite fille à cet événement : elle concevait un étonnement et une grande foi, et, tout ensemble, l'idée d'une sorte de secret entre elle et les étrangers. Et, pour la première fois, son cœur dépassa Mariasluis et battit pour l'Inconnu.

Calme était la fenêtre peinte, immobile l'enclos, où les arbres taillés en boule ne frémissaient pas au vent de mer ; les géraniums s'alignaient dans les jarres de terre blanche, et le rouet de la vieille. Ilse ronronnait en haut. Tout était placide et habituel. Aux bouilloires de cuivre posées sur la huche brillait le reflet de chaque jour.

— Je verrai peut-être les jardins d'or et de roses, — dit

Nele en croisant ses bobinettes à dentelle. — Je les verrai, — ajouta-t-elle doucement. — J'y rêvais toute petite, mais on n'y va pas avec nos ourques d'ici. Que le monde doit être grand! Très méchant et très sombre partout, sauf là-bas, où c'est paradis sur terre.

Des projets en elle se formaient qu'elle ne comprenait même pas. Elle n'osait plus sortir et, par moments, souhaitait que la corvette noire ne fût jamais venue à l'écluse, puis l'envie la reprenait d'y courir. Les yeux d'or du charmeur d'oiseau la troublaient, et au souvenir de sa voix elle tremblait. Il était pour elle un familier des miracles, doué d'une puissance inconnue...

Le soir du second jour, Kees Fredaels entra pour dire la bonne nuit; il parla avec dédain des Espagnols, et plaisanta. Sa corpulence, ses joues roses, ses yeux de faïence et sa toison rouge, pour la première fois, occupèrent les réflexions de Nele : elle songea aux prunelles d'or liquide de l'Océanien, à sa taille souple, à sa peau brune, à sa voix câline et chantante. Des sensations douces et attristantes en elle se mêlèrent. Kees l'ennuya; elle fut contente lorsqu'il se leva, son verre de schiedam vidé. La vieille Ilse se confondit devant le fils du *baes* Fredaels, mais Nele le laissa partir presque muettement. Pour la première fois de sa vie frêle, l'idée de la désespérante monotonie des choses la toucha, et l'idée d'être promise à Kees éveilla en elle une pensée d'intimité gênante, un frisson de sa chair tout à coup inquiète de se sentir aliénée par avance à ce garçon, pareil à tous les autres, faisant les mêmes gestes et riant du même gros rire. Lorsque sa mère se fut retirée, Nele resta seule, et fut saisie de ce malaise au point que ses petites épaules tremblaient. Ses rêves, jusqu'ici contenus dans son sommeil, commençaient à devenir impérieux et à s'installer autour d'elle. L'ennui rôdait. Au plafond le reflet de la lampe reculait des ombres tristes. Le métier à dentelles était inerte, la huche de bois déteint montrait ses pauvres panneaux rongés. L'horloge battait sourdement, en grinçant comme le moulin voisin. Et le temps ainsi, pareil, sur les choses immuablement pareilles de Mariasluis passait, et, depuis des siècles, devant la même écluse, le même boulingrin et les mêmes barrières peintes passaient et mouraient des séries de Kees, de Minnies et de Neles identiques,

sans savoir pourquoi, — et les jardins d'or et de roses, et les monts de diamant, et Mankir, ville des pays de nuages, s'extasiaient dans la lumière fabuleuse, à l'autre bout de la terre, au seuil du paradis, et les Neles, les Kees et les Minnies ne les soupçonneraient jamais... Si hostile parut à Nele Dooryn la benoîte solitude de la salle qu'elle sortit, dans le noir, et appuya ses paumes brûlantes sur la muraille.

Hormis deux fanaux qui frémissaient, rien n'était visible. Nele fit quelques pas, laissant le vent embrouiller ses cheveux dans ses cils.

— Bonsoir, Nele Dooryn, dit une voix.

Une main moite toucha la main de la jeune fille. Elle n'eut pas peur et ne résista pas.

Alors l'Océanien lui parla longuement dans les ténèbres totales : et il la regardait en parlant, et, bien qu'elle ne vît pas ses yeux d'or, elle les sentait chaque fois qu'ils se posaient sur les siens. Et il lui raconta des histoires merveilleuses des pays qui sont de l'autre côté de la terre; et à mesure que son imagination orientale, comme aux soirs mélancoliques où l'on veille accroupis sur le gaillard d'avant, inventait ces récits mensongers, la brume s'éclairait de soleil pour Nele, ainsi que le rêve brutal ou enivrant la déchire pour les matelots excédés. Il s'éprenait lui-même de la réalité de ses paroles, il les prononçait avec une emphase musicale, il amplifiait et s'excitait à créer des détails sans cesse plus fabuleux, grisé par l'envie de persuader et de stupéfier cette petite âme qui frissonnait contre lui. Et en même temps une tendresse, un amour vague de la magnificence poétique, un souvenir des mirages natals, une nostalgie des palmes et de l'azur, mêlés au désir, fondaient l'âme barbare et enfantine du corsaire. Il revoyait, dardant en l'obscurité ses prunelles fauves, les longues courses sur le désert d'eau, les femmes nues nageant vers les navires et traînant des fleurs, les promontoires chargés de villes blanches, le ciel vide, ruisselant son inexorable flamme, les jungles, l'ivresse des sources fraîches, les dieux d'or scintillant dans les pagodes, les éléphants de marbre, les banians, les cocotiers avec leurs fruits ronds serrés autour d'eux comme des têtes d'enfants, les croiseurs blancs guettés du fond des criques et des anses, les archipels roses, les cieux

sulfureux et les flots d'encre pendant les orages de la mer de Bornéo, tout l'apparat terrible et suave de l'Asie. Et à mesure que l'Océanien vagabond, coureur des eaux, parlait à la petite Hollandaise, celle-ci, froide et pliante, écoutait la voix elle-même de ses rêves, parlant un langage naïf, rude, violemment riche, découvrant d'un mot des immensités imaginaires. L'âme de Nele Dooryn avait quitté Mariasluis et cédait à l'attirance de l'infini, elle flottait en plein songe, elle se dissolvait. A peine si elle sentit les baisers précipités du matelot lui brûler les joues et la bouche. Une cloche lointaine sonna, sur la corvette. Il s'enfuit, souple, invisible, bondissant sur ses orteils nus. Et elle resta tout à coup haletante, dans l'émoi de sa chair convulsive, ne voyant et n'entendant plus.

Le lendemain matin, comme, aux premières lueurs du levant, n'ayant pas fermé les yeux, fiévreuse elle se traînait jusqu'à sa fenêtre pour voir le ciel et fraîchir son front aux vitres froides, elle trouva sur le rebord une admirable branche de corail. Elle ignorait ce que c'était, et, ne sachant si elle tenait une pierre ou une fleur, il lui sembla que, de son rêve de la nuit, un signe visible du monde des miracles était né pour venir se poser jusque-là.

IV

OU IL EST PARLÉ D'UN COUTEAU, D'UNE PORTE ET D'UNE PETITE FILLE

Il advint qu'à l'estaminet « La Sirène », où se réunissaient quelques-uns des personnages notoires de Mariasluis, le matelot aux yeux jaunes vint montrer son perroquet, et diverses étoffes qu'il avait en sa propriété.

Il y avait là le patron Vanhuyse, le pilote Frielincks, le père Hoorneke, Rielens le marchand de tabac, et le maître de l'estaminet, Bylanck. Ils se retrouvaient le soir, allumaient leurs longues pipes de Gouda au réchaud de cuivre placé sur la table, et buvaient silencieusement de la bière double ou du curaçao, en prononçant une phrase de loin en loin.

C'étaient des gens graves, ayant eu commerce sur mer, nourris du bon sens de la solide bourgeoisie, entendus à la vie et de précieux conseil.

Ils méditaient d'agrandir Mariasluis et d'y faire nommer un bourgmestre. Cette conspiration occupait leurs après-dînées. Ils étaient circonspects et lents, comme il sied aux hommes de mérite, et accueillaient mal les nouveaux venus.

Lorsque le matelot entra avec son oiseau bavard, les regards sévères l'intimidèrent peu. Il déjeuna, et fit valoir ses étoffes de soie, qui étaient fort belles, et qu'il cédait pour un prix minime, tant qu'il en plaça quelques pièces à Frielincks, qui, tout en comptant ses florins, murmura à l'oreille de Rielens :

— C'est assurément un pirate, pour vendre à ce taux.

Car madame Frielincks, soucieuse de son intérieur, recommandait à son époux de guetter toute bonne occasion des bateaux qui se montraient à l'écluse. Il s'ensuivit que, malgré tout, le marin, « l'Espagnol », comme on disait, se mit à parler, et qu'ayant offert un tabac des colonies dont Rielens se dut avouer ignorant, il lia connaissance. Mais il n'en abusa point.

Taciturne, les coudes sur la table, les yeux mi-clos, il écoutait la gazette de Mariasluis se rédiger verbalement dans les bavardages de l'estaminet « La Sirène ». Ainsi apprit-il de Nele Dooryn à peu près tout ce qu'il voulait en savoir, y compris qu'elle était promise au fils Fredaels. Celui-ci étant entré, il l'observa, sans attirer l'attention de Kees.

Entre temps, il cherchait à revoir Nele, mais elle ne se montrait plus du tout.

Un matin, à dix heures, comme le môle était désert, il approcha de la fenêtre aux géraniums et regarda dans la salle basse. Nele, levant les yeux, vit tout à coup sa face aux prunelles d'or entre les croisillons peints. Elle eut un grand sursaut de tout elle-même, et s'appuya à la muraille pour ne point tomber. Maintenant, à certains moments, elle détestait presque l'étranger, tant il bouleversait son âme candide. Le cœur lui manquait. Elle était partagée entre Mariasluis et es pays inconnus, et un indéfinissable trouble émouvait son corps. Comme elle restait, muette et inerte, regardant l'Océanien et ne pouvant quitter ses yeux bizarres, il lui fit signe de sortir.

Elle hésita, puis, doucement, secoua la tête.

Alors il haussa les épaules et s'éloigna brusquement.

Elle en demeura stupéfaite et triste, ne sachant si elle devait se repentir ou s'approuver elle-même. « Ce n'était pas honnête pour Kees, j'ai bien fait », se dit-elle. Et elle reprit ses bobinettes de dentellière en soupirant, parce qu'elle sentait bien qu'elle n'était plus la petite Nele Dooryn, qu'en elle des choses propres aux femmes avaient parlé, et que le fils Fredaels pesait bien peu dans sa pensée auprès du visiteur des miracles d'outre-mer.

Il partirait bientôt, sans doute : il retournerait là-bas, il entrerait vivant dans le soleil, il deviendrait peut-être roi ! Et elle resterait une pauvre fille, mijotant la soupe des journaliers dans la ferme de Kees, en Zuidland, devant l'eau grise et l'herbage verdâtre, entre le vieux Joris grognant et fumant, et sa mère, la vieille Ilse, trop souvent acariâtre. A peine irait-elle de loin en loin au marché de Middelbourg. Elle userait ainsi sa vie, en voyant éternellement les mêmes pignons, les mêmes gens aux mêmes heures, les mêmes bras de moulins faisant les mêmes appels, dans l'air humide, à quelqu'un qui ne venait jamais du bout de la plaine...

— Peut-être est-ce mieux ainsi, dit-elle.

Et elle pleura. La pluie se mit à tomber, personne ne se montra plus dans la rue ni sur le quai. L'immémoriale tristesse des siècles se révéla dans la lumière appauvrie du ciel brouillé. Alors Nele se rappela les baisers du matelot, ses caresses souples autour de sa taille, son haleine tiède sur son oreille et sa nuque, sa voix chantante détaillant les récits extraordinaires. Ah ! le revoir, et partir avec lui, partir, comme les oiseaux de mer qui passaient au-dessus du canal et s'en allaient vers le large ! Et Nele, qui n'avait jamais pensé aux choses de la chair, sentit avec effroi un frisson de volupté.

La dentelle tombée sur ses genoux, sans qu'elle y prît garde, y resta au bout du fil comme sa vie elle-même, jusqu'alors tressée et enchevêtrée dans le lacis des petites joies et des petites peines, et maintenant inachevée et suspendue, attendant que du fil dont elle était faite les vieilles mains du Temps se jouassent à leur guise. Elle resta, Nele Dooryn, regardant tomber la pluie sur son âme comme sur Mariasluis,

et son cœur battait si fort qu'elle l'entendait. Ce bruit, et le grincement des mouches bleues contre la vitre, avec le clapotement de l'averse, occupèrent sa pensée maladive. Kees n'y paraissait point. Elle demeura ainsi jusqu'au crépuscule. Lorsqu'on alluma, sur la berge, les deux torchères qui ornaient la statue de la Vierge, elle tressaillit : ces deux points d'or brillant soudain dans la brume, c'étaient les deux yeux de l'homme qu'elle ne savait même point nommer. Elle pensa à sa branche de corail, qu'elle avait cachée dans sa chambre ; sans doute, fâché, le matelot ne lui reparlerait plus. Il s'en irait sans la revoir...

La nuit tomba.

— Eh ! — dit Kees Fredaels en entrant, à huit heures, et en posant sa cape, — j'ai parlé tout à l'heure à l'un de ces damnés Espagnols de la corvette.

— Vraiment ? dit Nele.

— Oui : c'était à « La Sirène ». Il m'a abordé. C'est un petit, aux yeux jaunes, qui se promène souvent avec un papegai sur l'épaule. Il parle assez bien le hollandais, bien que ce soit une langue de chrétien.

— Mais les Espagnols sont chrétiens, Kees ! — dit Nele doucement.

En dedans elle souffrait, et en voulut au fils Fredaels de son dédain, de son antipathie de race pour les Espagnols. D'ailleurs, le matelot n'était même pas de cette nation méprisée par la sienne, il était des îles merveilleuses ! Elle reprit :

— Eh bien, que vous a-t-il dit ?

— Oh ! — fit Kees en riant, — il m'a demandé une chose très particulière, et je ne comprends guère son idée. Il m'a demandé quel était l'usage du pays lorsqu'un homme convoite la fiancée d'un autre, et veut l'emporter par la force sur son rival. Alors je lui ai dit qu'il fallait d'abord savoir si la fiancée était consentante ou non, et je lui ai demandé si par hasard il avait le projet d'enlever une promise à Mariasluis.

— Et qu'a-t-il dit ? — demanda la vieille Ilse, en servant le poisson fumé et en remplissant les chopes.

— Je me moquais, comme vous pensez !... Mais il m'a regardé en souriant de toutes ses dents de sauvage, et il m'a répondu tranquillement : « Il y a quelque chose comme cela. » Et

dame! j'en suis resté étonné; sans doute qu'il se moquait de moi: à chacun son tour.

Nele pâlit, puis se roidit et invita Kees à continuer.

— Alors, fit Kees, je lui ai expliqué. « Voilà, lui ai-je dit. Si la fille est consentante à la rivalité, et si l'on ne peut pas arranger la chose, l'usage des polders et de tout le plat pays, du Zuidland jusqu'en Frise, est que le rival aille planter son couteau dans la porte du fiancé. Et si celui-ci accepte le défi, il pique son couteau à côté de l'autre, et il les laisse tout un jour pour que le village le sache. Alors les deux hommes s'en vont dans un champ, et après... vous comprenez ça comme moi. On ne dit rien à celui qui revient, et, du moment qu'il y a eu la parade des couteaux, si le gendarme s'en mêle, tout le village sort pour le chasser. » Quand j'ai eu fini, l'Espagnol m'a dit bonsoir, et m'a remercié en me déclarant qu'il avait le goût de s'enquérir des coutumes de chaque pays. Malgré tout, je n'ai pas compris au juste ce qu'il voulait.

Nele n'écoutait plus, toute à dissimuler son émotion. Elle s'appuya aux montants de la fenêtre, et regarda l'obscurité. Il ne pleuvait plus; la lune, traversant les nuages, versait une lumière tremblotante sur le pavé. A neuf heures, Kees Fredaels se leva. Nele sembla s'éveiller en sursaut.

— Où allez-vous, Kees?

— Je ne sais pas si je vais rentrer chez moi, ou passer encore à l'estaminet « La Sirène », — répondit Kees.

— Vous devriez y passer, Kees, — dit Nele avec vivacité. — Oui, en vérité. D'ailleurs j'ai une commission à vous donner pour maître Bylanck.

Elle lui expliqua, et il partit. Du seuil, elle le vit tourner le coin de la rue et se diriger de son allure placide vers l'estaminet, qui était assez loin de l'écluse. La vieille Ilse monta se coucher. Nele resta seule.

Alors, d'un bond, dans la lueur triste de la lune et le silence, elle sortit, serrant sa capeline autour d'elle, rasant les murailles. Elle passa le pont tournant en courant. Au milieu du ciel, la clarté froide et verte vibrait; l'eau clapotante, dans son remous, déformait la lune. Nele haletante longea le quai opposé et advint à la maison des Fredaels.

Elle somnolait pacifiquement. La porte, surmontée de

l'enseigne qui était un marteau d'or, montrait les ferrures de ses verroux; Nele, d'un geste éperdu, leva les bras et, de ses deux paumes fiévreuses, parcourut le panneau.

Au milieu, un couteau était enfoncé à demi. Il était planté assez haut, il fallut que Nele se roidît pour l'atteindre. Elle l'arracha violemment et, le cachant sous sa pèlerine, elle s'enfuit vers sa maison. Comme elle arrivait au seuil, une ombre remua et une main s'allongea vers elle. Dans la grande lumière livide parut la face de l'étranger.

V

LES ALLÉES D'EAU NE MÈNENT PAS TOUJOURS A LA MER

Nele restait immobile et glacée. Sa petite ombre tremblait sur le pavé blanc, et elle avait si peur qu'elle ne cria pas.

— Il faut que je te parle, Nele Dooryn, — murmura le matelot. — J'étais caché dans le clos. Il faut venir avec moi tout de suite.

Il la prit par le poignet et l'entraîna sans qu'elle songeât à résister ni à parler, étouffée d'une honte mortelle à l'idée d'être vue de la vieille Ilse, et saisie d'une étrange terreur. Le sombre rôdeur marchait à côté d'elle, très vite, de son pas souple et muet. Ils dépassèrent le dernier verger de Mariasluis et se trouvèrent à l'orée du canal avant que Nele eût cessé d'entendre bruire en elle tumultueusement cette pensée : « Il m'a vue, il m'a vue, il va savoir... » En même temps, le sentiment de l'irréparable convulsait son cœur.

— Écoute-moi, Nele ! dit l'étranger en s'arrêtant dans un repli de la berge.

Elle se tint devant lui, toute pâle sous le clair de lune, petite statuette résignée et amoureuse dont les seins frêles haletaient. Et sous son fichu croisé elle sentait le froid du long couteau espagnol qui arrivait jusqu'à sa chair. L'homme, assis dans l'ombre, la regardait. Elle discernait ses yeux fauves dans les ténèbres.

— D'où venais-tu seule ainsi la nuit? dit-il. Je cherchais

à te voir depuis l'autre jour. Ce soir, n'apercevant pas ta lampe, j'allais m'éloigner lorsque je t'ai vue arriver du pont. Alors je me suis glissé contre la porte pour te saisir au passage. Tu rentrais de quelque veillée sans doute, chez des amies? Car je ne pense pas que tu coures les aventures, eh! Nele Dooryn, encore qu'il soit bizarre, en ce pays, de laisser les fillettes prendre le frais à nuit tombée?

Il parlait avec une sorte d'autorité ironique, qui meurtrit l'âme de Nele. Elle ne répondit rien. Ah! sans doute, il l'avait vue devant la maison des Fredaels, et il pensait... Elle fit un effort et balbutia :

— Je revenais, en effet, de chez des amis... Que me voulez-vous?

Il se radoucit tout à coup et dit :

— Je sais que tu m'aimes, Nele Dooryn.

Elle frémit de tout son corps et demeura silencieuse.

— Écoute, reprit-il. Tu m'as évité depuis deux jours. Mais tu me regrettais. Voici ce que j'ai à te dire. Notre bateau s'en va demain. Il est temps que tu viennes avec moi.

Il respira et acheva :

— Nous allons là-bas. Je t'emmène.

Nele restait inerte, les mains froides. Il l'attira.

— Tu m'entends? Tu sais très bien que je suis venu te chercher. Tu m'attendais depuis longtemps. Je t'emmène. Tu vivras avec moi, loin de la laide Hollande grisâtre. Dans mon jardin, là-bas, il y a une fontaine au-dessus de laquelle, soutenue par quatre figures d'or, une émeraude sert d'auvent. Quand le soleil est au-dessus, l'eau de la citerne est verte jusqu'au fond. Aucun roi n'en a de pareille : car chez moi l'or et les pierreries servent de jouet aux enfants, et si nous voulions vendre quelques cailloux de notre sol aux gens de ton pays, nul palais ne serait assez beau pour abriter notre luxe. Mais nous haïssons ce jour de cave où vous vivez, et nous ne venons ici qu'en voyageant. Tu auras la moitié de mes belles choses, et tout ce que tu voudras. Tu feras ce que bon te semblera. C'est dit?

— J'ai peur, dit Nele.

— Tu ne m'aimes pas?

— Oh! si, dit-elle lentement. Mais ce n'est pas bien.

Il l'attira et la baisa sur les lèvres. Elle se laissa faire en soupirant.

— Que regrettes-tu? Ton village pluvieux, ou ta mère maussade? Allons, qu'est-ce que cela, Nele Dooryn? Parle-t-on de cela?

— Ce n'est pas bien, dit-elle.

Et des larmes lui brûlèrent les yeux.

— Demain! reprit-elle. Déjà!

— Oui, demain. Et tu viendras. Ou alors tu n'entendras plus jamais parler des pays d'or et de roses. Océanie ne te connaîtra pas! Tu porteras tes dentelles ravaudées et tu achèteras ton lait et ton poisson en bavardant avec les servantes de Mariasluis. Et tous les soirs tu regarderas malgré toi, Nele Dooryn, le côté de la mer où ma voile aura disparu, et tu souffriras dans ton cœur, et tu traîneras ta vie décolorée parmi les commères aux bras rouges.

— Demain! répéta Nele.

L'affolement la gagnait. Elle considéra la nuit. Claire, brillante, semée des feux stellaires, elle déroulait des voiles bleus. Les hauts peupliers remuaient avec douceur et s'éloignaient en courbes vastes avec la nappe d'eau, vers l'horizon invisible. Une suavité planait.

— Oui, demain, — dit l'étranger. — A cette heure-ci, Nele, de l'autre côté du monde, dans mon pays, l'aurore verse l'odeur des roses du haut des montagnes, et sur les temples blancs aux terrasses de marbre s'agenouillent les peuples aux yeux d'or! C'est l'Inde, c'est le pays de la beauté absolue! Tu n'en finirais pas d'écouter tout ce qu'il contient de merveilles. Il y a de quoi, sais-tu bien, éblouir pour sa vie une petite comme toi. Allons, tu viendras.

Il lui parla plus bas. Nele, effarée, oubliait Mariasluis, les Fredaels, Minnie, la vie. Le corsaire à la voix câline lui parlait dans la nuque et l'étreignait davantage. Ses mensonges exaltés naissaient sur ses lèvres avec la force et l'éclat de la vérité, il s'en persuadait lui-même, et il y avait déjà une volupté nerveuse et mauvaise dans sa parole onctueuse, molle, pâmée, imagée de métaphores exagérées, mêlant le désir aux ruses et la violence aux inflexions douces. Nele peu à peu cédait à cette irrésistible emprise. Une tiédeur pernicieuse l'envahissait, elle

ne se défendait pas des baisers précipités : l'abandon suprême s'approchait invisible et criait merci dans toute sa chair.

— Vois-tu, — dit à un moment le matelot, — tous les arbres de mon pays sont comme ce fragment de pierre rose et rouge que je t'ai donné. Ils poussent ainsi dans le ciel et au fond de la mer. Les reines des poissons y cueillent des fruits éternels et des feuillages de perles qui brillent dans leurs cheveux. Oh ! — fit-il, ayant effleuré le corsage de la jeune fille, — tu l'as gardée sur toi, la fleur de pierre vivante? Qu'as-tu là, que je sens rigide?

Nele se recula avec effroi.

— Qu'est-ce donc? dit-il curieusement.

Il allongea les bras ; Nele se défendit, mais ses mains étaient faibles.

— Laissez, laissez-moi, ne touchez pas à cela ! dit-elle précipitamment.

Mais déjà l'homme curieux et violent la forçait ; alors, résignée, le cœur glacé, elle montra le couteau et l'éleva.

Debout, elle tendait dans la nuit le couteau blanc, et de la pointe à la poignée dansait l'image hagarde de la lune.

— A fleur rouge, lame blanche, — dit lentement Nele. — Reprenez-la.

Le matelot ne disait rien, mais Nele devinait ses yeux étincelants dans les ténèbres. Tout à coup, sursautant, il la saisit par les poignets.

— Où as-tu pris mon couteau? dit-il. Allons, réponds!

— Vous le savez bien ! dit Nele.

— Ainsi, — cria l'étranger, — c'était bien toi que j'avais aperçue lorsque, m'arrêtant sous ta porte, je voyais une ombre courir au delà du pont? Ah! — fit-il avec rage, — je sais d'où tu venais ! Et j'avais droit sur toi, pourtant, le droit des rois de mer sur les filles des côtes! Mais tu verras, tu verras!

— Vous avez toujours droit sur moi.

— Tais-toi! Crois-tu que j'en userais à présent?

— Oh! — dit Nele, en s'asseyant pour ne pas tomber. — Qu'avez-vous?

— Sans doute, tu ne le comprends pas?

— Ai-je mal fait? dit Nele.

— Assurément, non !... Mais, tu te passeras bien de mon

approbation ! Allons, dis-le : tu venais de chez cet imbécile, de chez ce râcleur de planches. Et là, sans doute, bien au chaud derrière sa solide porte bourgeoise, ce poltron t'a rendu le couteau que mon défi avait planté au plein milieu, et qu'il avait retiré furtivement ! Ah ! ah ! crois-tu que je ne sache pas tout de ton Kees Fredaels, qui n'a de courage que contre les copeaux ! Pour feindre d'ignorer le défi, il t'a donné la bonne lame à cacher, mais il ne pensait pas que je la trouverais dans ton corsage !

— Je n'ai pas voulu de sang entre vous, dit Nele. Quand j'ai vu le couteau enfoncé, je l'ai pris.

— Et comment le savais-tu, si ce peureux ne t'avait prévenue? Soutiendras-tu que vous ne vous entendiez pas? Du seuil de ta maison, je t'ai vue accourir de chez lui !

Nele sentait tout son sang remonter au cœur. Ainsi, l'étranger ne la croyait pas ! Il s'imaginait qu'elle s'était donnée à Kees et qu'elle revenait d'un rendez-vous. Sa démarche innocente tournait contre elle. Affolée, les larmes lui revenant aux yeux, elle serra les mains et balbutia :

— Oh ! ne le croyez pas, ce n'est pas ainsi : je ne voulais pas de sang entre vous, voilà tout. Rien d'autre...

Elle s'arrêta. Le matelot grinçait des dents, son haleine lui brûlait le visage, tant il lui parlait de près.

— Tu l'aimais donc? siffla-t-il. Tu l'aimais ! Et c'est pour cela que tu l'as sauvé de moi et de mon défi ! Et tu te raillerais assez de moi pour espérer que je te croie quand tu dis qu'il n'y a rien eu entre vous? Sais-tu bien ce que tu as fait?

— Il n'y a rien eu, dit Nele en pleurant.

— Tu mens ! tu mens ! Tais-toi. Je te tuerais sur place avec ce couteau, si tu parlais encore. Je ne le ferai pas, parce que je te méprise trop, toi et le lâche que tu as tiré de mes mains. Et je ne te toucherai pas davantage, bien que je le puisse et que je sois ici ton maître, parce que tes baisers me dégoûteraient. Mais, écoute-moi, Nele Dooryn : tu vas être punie mieux que si je te tuais comme un petit chevreau, ou si je te prenais là, sur ce tertre, en te serrant au cou. Car je vais partir, et partir sans toi, et tu m'aimes, malgré tout. Oui, malgré tout, ton amoureux imbécile, ta mère, tes lourdauds voisins et toi-même, tu es attachée à moi, qui viens des îles merveilleuses, comme l'herbe

de mer au rocher, et cela est plus fort que toi ; depuis l'enfance tu m'attendais, et ton sort était de venir avec moi là-bas, et tu en mourras de dépit et de regret, Nele Dooryn! Tu resteras à croupir dans tes polders verdâtres ou dans l'atelier de ton maître aux caresses grossières, parmi le grincement du rabot et le fracas des marteaux, en regardant la pluie tomber. Et tu resteras comme une esclave, les yeux tournés vers le môle où je ne reparaîtrai jamais, et peu à peu ton cœur cessera de battre, parce qu'il se dissoudra dans ta poitrine et se fondra vers moi, et tu t'étioleras dans ta vie monotone et boueuse, pendant que je m'épanouirai dans le soleil éternel! Voilà ce que j'avais à te dire, Nele Dooryn, ma fiancée déchue. Tu ne verras jamais les dômes blancs de la terre suprême et les jardins de pierreries, mais tu pleureras, oh! que tu pleureras en pensant à moi, à celui que tu attendais et que tu as laissé partir! J'emporte avec moi tes rêves, désormais ils seront entre mes mains, et je surgirai dans ton âme, debout à l'avant de ma corvette, à chaque fois que tu essaieras de songer. Je t'empoisonnerai jusqu'au sommeil, je te hanterai, l'ombre de mes hautes voiles noires flottera dans ta chambre, sur ton lit et sur ton front.

— Pitié! pitié! dit Nele en sanglotant.

— Ah! ricana le matelot, tu étais trop petite fille et trop sotte pour venir avec moi! Il fallait me laisser tuer ton stupide promis et t'enlever de plein jour et devant tout le monde. Ainsi font les rois de mer!

Il se leva brusquement, repoussa Nele avec fureur, et, d'un bond, il disparut dans l'obscurité. L'enfant ne dit pas un mot, mais elle se mit à courir sauvagement derrière lui. Dans sa tête la folie battait comme une cloche maudite les coups inexorables du malheur, et la course faisait sauter son cœur parmi les sanglots. Ils se poursuivirent ainsi pendant quelques secondes, puis Nele tout à coup se trouva seule, les mains étendues, tâtonnant, hallucinée : comme elle avançait aveuglément, elle butta contre le talus du canal et roula sur la pente d'herbes. Le choc fut si brutal que le cri s'étouffa de douleur dans sa bouche, et resta entre ses dents. La tête en arrière, les cheveux échappés de la coiffe, elle demeura inerte. « Viens, viens... » murmurait-elle en son âme, croyant qu'il

la chercherait, se pencherait vers elle, la baiserait aux lèvres. Mais elle n'entendit plus rien, la lune s'était voilée et elle était perdue dans les intenses ténèbres. Elle pensa tumultueusement au soleil, aux jardins d'or, à la face brune de l'étranger, à la méprise terrible qu'elle comprenait maintenant, à la mer, à la branche de pierre rouge... Puis ses idées se brouillèrent. Elle ressentait une douleur aiguë dans la poitrine, sans savoir si c'était la meurtrissure de la chute ou le désespoir qui la faisait souffrir. Un moment encore, elle perçut la sensation de l'eau froide où pendaient ses mains mêlées dans ses cheveux, car elle était tombée jusqu'au bord même du canal. Puis elle s'engourdit et dériva dans l'inconscience.

VI

OU L'ON VOIT DES OMBRES SUR LE MUR

— Posez-la doucement, Frielincks. Oh ! que ses mains sont froides. Et ses cheveux collés pendent comme un gros serpent. Ne marchez pas dessus, Frielincks, au nom des saints !

— On voit à peine clair... le vent souffle mon falot ! grommela le vieux pilote.

— Par ici !... Seigneur, qui expliquera tout cela ?... Que je vous dise donc comment cela est arrivé. Je dormais, savez-vous bien, vers quatre heures après minuit, à tout le moins, lorsque j'ai eu je ne sais quelle idée... Prenez-la par l'épaule droite, sous le bras, Kees, ce sera mieux ainsi...

— Oui, mère Ilse, dit Kees Fredaels.

— Et alors, je m'en vais jusqu'à sa chambre. Miséricorde ! Je vois la couverture en place et personne dedans. Alors qu'est-ce que j'aurais fait, moi, pauvre vieille ? Si noir il faisait, et où aller ? Pourtant je ne pouvais pas croire qu'elle se fût sauvée pour mal faire...

— Pauvre enfant du Dieu bon ! dit Frielincks. Taisez-vous là-dessus, madame Dooryn.

— Alors, je suis sortie sur la porte et j'ai crié et crié :

« Nele, ma petite! Où es-tu ? » Jusqu'à ce que j'aie passé le pont pour aller voir Kees, et que je l'aie trouvé rentrant, et que vous me l'ayez cherchée à vous deux... Et maintenant, maintenant, qu'est-ce que tout cela va devenir?

Les deux hommes continuaient à marcher. Les plis des cabans claquaient sur leurs genoux dans la rafale de pluie fine. Ils portaient Nele inerte, trempée d'eau, les cheveux mêlés de boue et d'herbe. Ils avaient fini par la découvrir sur la berge.

Leur première idée avait été que Nele fût noyée : ils avaient pris le canot de Frielincks et, du milieu de l'eau, comme la première lueur grise et sinistre du petit jour naissait, ils avaient aperçu Nele couchée à la renverse, la tête au-dessus de l'eau. Et maintenant, sans comprendre ce qui était arrivé, ils l'emportaient vers la maison de la vieille Ilse, qui les suivait en pleurant et divaguant. Mariasluis, encore endormie, montrait ses toits roses au revers de la digue. Un soleil triste était à peine visible derrière le brouillard matinal. Comme on parvenait au môle, le vérificateur Hoorneke sortit de sa cabane, leva les bras avec stupeur, et se joignit au groupe lamentable après que le pilote lui eut, à voix basse, dit rapidement le malheur. Kees Fredaels soutenait Nele par les épaules et ballottait sa grosse face avec hébétude. En passant devant l'écluse, on croisa la vierge de pierre, debout entre ses deux torchères de fer, et la vieille Ilse, avec un frisson qui la secouait toute, se signa.

Dans le bassin, attendant que les éclusiers eussent dégagé les chaînes et les cabestans des portes, la grande corvette se couvrait lentement de toile, et l'on entendait les bruits sourds et les sifflets brefs de l'appareillage. Des hommes couraient sur les vergues. Les amarres rentraient une à une dans les écubiers, le canot montait au long de la muraille de tribord. Les porteurs, en passant, regardèrent machinalement.

— Ces damnés Espagnols s'en vont, dit Hoorneke.

— J'aime autant cela, dit Frielincks. Je serais fâché de voir souvent des matelots de cet acabit rôder à Mariasluis. Patron Vanhuyse, qui s'y connaît, dit que ces gens-là portent malheur là où ils passent...

— Ne dites pas cela, répondit tout bas Hoorneke.

Cependant ils arrivaient à la maison. Ils posèrent Nele sur

son lit. Minnie, la petite aveugle, poussa des cris aigus. Sa sœur était toujours évanouie et glacée. On la frictionna.

— Voyez, dame Dooryn, le cœur bat.

En effet, le cœur battait faiblement, comme un pauvre oiseau que les mains de cire semblaient garder dans leurs doigts entrecroisés.

— Mais qui dira ce qu'elle a ? Elle a suivi des voix, elle a vu la dame verte de Dombourg ! — disait convulsivement la vieille Ilse. — Hélas ! elle est devenue folle sans doute, — murmurait-elle en agitant ses vieilles mains et en remuant les charbons sous la bouilloire, tandis que Kees l'aidait.

Les deux autres hommes s'étaient reculés dans l'embrasure de la fenêtre. Minnie, épuisée, assise par terre, ne criait plus que par saccades.

— Elle semblait toujours absente, toujours sa pensée était ailleurs. Il n'y avait que le soleil couchant pour l'intéresser... Nous ne comprendrons jamais...

Cependant le pilote et maître Hoorneke regardaient silencieusement à travers les vitres où entrait le jour pâle. Minnie hoquetait de sanglots.

— Voilà leur maudit bateau qui dérape, il va passer devant nous..., murmura Hoorneke.

En effet, la corvette s'avançait avec lenteur entre les berges du canal, cambrée sous l'effort puissant des mâtures. Elle descendait vers la haute mer, l'Orient, les mystiques pays d'or.

Et lorsque ses vergues approchèrent des fenêtres jusqu'à les frôler, l'ombre des voiles immenses et noires se jeta sur la muraille et le lit blanc de Nele, s'y coucha sinistrement, et les couvrit des ailes de la mort. Et à l'instant où cette ombre toucha le visage de l'enfant, le cœur cessa de frémir. Et l'âme blanche et le vaisseau noir pour jamais quittèrent Mariasluis.

CAMILLE MAUCLAIR

L'OPINION ANGLAISE

ET LA GUERRE[1]

Grands éloges du général Buller, qui ne semble pas connaître le découragement, qui passe et repasse la Tugela. Plus il multiplie ses inutiles tentatives, plus souvent il est repoussé, et plus l'enthousiasme grandit. En France, au premier désastre, l'opinion l'eût honni ; au second, le gouvernement l'eût remplacé. Que veut dire cette popularité qui croît avec les défaites, sinon que la conduite du général Buller correspond à un idéal de l'homme populaire en ce pays? *T'is dogged as does it*. c'est l'acharnement du bouledogue qui fait le succès, disent les journaux, et, quand Buller revient à la charge : *Buller bulldoggedly sticking to the enemy,* Buller s'accrochant à l'ennemi en bouledogue. Ce qu'on admire surtout, « c'est qu'il ait supporté des revers et des déceptions qui auraient brisé la volonté et l'énergie de quatre-vingt-dix-neuf généraux sur cent[2] ». Pareillement, ce que vante depuis trois mois la presse, ce dont s'exalte l'orgueil, c'est l'impassible ténacité du pays, sa résistance au découragement, aux réactions impulsives et nerveuses, son action obstinément tendue, à travers les défaites, vers le but invariable, le sang-froid qui, l'obstacle reconnu, adapte le nouvel effort à l'obstacle. On compare l'excitabilité française. Un journal imagine cette

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

2. *Daily Telegraph* du 1er mars.

guerre faite par la France, amuse et flatte le public par le tableau des coups de théâtre, des événements pittoresques et sensationnels dont l'Europe aurait eu le spectacle : l'enthousiasme des boulevards, les foules chantant la *Marseillaise*, les cris de : *A Prétoria*, les haines politiques déchaînées, les articles de *La Croix* et de M. Rochefort, le triomphe des nationalistes, le renvoi de Dreyfus à l'île du Diable, les généraux Mercier, Gonse et Boisdeffre battus à Stormberg, Magersfontein et Colenso, la chute du Ministère, le ministre de la Guerre guillotiné, le général de Galliffet proclamé dictateur, l'imbroglio de l'affaire par là-dessous : Esterhazy révélant que Cronje est l'auteur du bordereau, — et les phrases : « La Patrie est en danger... » « Stormberg est vengé... » « Calme dans l'adversité comme dans le triomphe, la France contemple ses victoires avec une héroïque sérénité[1] ! » Un autre journal décrit l'arrivée d'un corps de volontaires français au Transvaal. L'un d'eux tire de sa poche un drapeau. Tous fondent en larmes. Un Boer prend une Bible et fait s'agenouiller les Français. « Bientôt, ajoute le journal, c'est nos soldats qui les feront s'agenouiller. » On oppose le bref accueil que le commandant de Kimberley fit au général French après trois mois de siège, toute émotion, tout ce que le cœur voudrait dire, contenu, refoulé, caché sous la simple et cordiale parole de bienvenue anglaise : *Glad to see you*, « Content de vous voir ». On oppose le digne et viril laconisme des dépêches qui annonçaient les désastres. Ainsi le type national s'apparaît à lui-même, se compare à autrui, et s'admire.

Comment ce type s'est-il formé ? Question infinie, à laquelle, si l'Histoire savait la donner, la réponse ne serait pas simple. Mais cette joie des journaux et de la foule à saluer la

1. On ne saurait trop méditer la parabole de la poutre et de la paille. Cette phrase que la *Saint-James Gazette* juge si typiquement française parce que théâtrale, on dirait qu'elle a servi de canevas, de sec et rudimentaire canevas aux articles lyriques consacrés par le *Daily Telegraph* à la délivrance de Ladysmith. L'entrée d'une armée française à Strasbourg n'aurait pas suscité plus de délire en France que la levée du siège de Mafeking en Angleterre. Enfin, toute l'Angleterre a dit après la capitulation de Cronje : *Majuba est vengé !* Lord Roberts lui-même l'a dit dans une dépêche militaire et qui aurait dû s'en tenir au strict résumé des faits. Pour la première et la dernière fois, d'ailleurs, il fit alors mentir le vers de Kipling :

For he does n't advertise — do yer Bobs ?

bulldoggedness du général Buller et l'impassibilité de French nous fait entrevoir une petite partie de la réponse. Sans doute, sous l'influence de faits si multiples et tellement entrecroisés que nous ne distinguons plus les effets des causes, les actions des réactions, une ébauche de type national a pris naissance. Peu à peu, grâce aux circonstances spéciales qui ont marqué telle période historique, sur les ébauches des autres types concurrents et jusque-là également possibles, celle-ci s'est mise à prédominer. Un beau jour, le type inachevé prend conscience de lui-même ; la nation croit découvrir en soi telle tendance psychologique et tels caractères. Aussitôt ces caractères prennent une valeur d'idéal et cette tendance devient un devoir. Au type réel qui n'est qu'un à peu près, une moyenne insuffisante, le type idéal se présente comme un modèle. Dès lors, c'est l'œuvre de l'éducation, de l'opinion publique, de la littérature de rapprocher ce réel de cet idéal. Volontairement la nation fait effort vers l'idée d'elle-même qu'elle a conçue ; les progrès du type vers sa perfection deviennent rapides et ses exemplaires se multiplient très vite. Combien cette idée placée en avant et qui agit à la manière d'une cause finale est plus puissante à dégager le type que les actions du dehors et du passé, on le mesure en comparant la distance qui sépare encore l'âme anglaise actuelle — celle qu'ont formée les siècles et le milieu — de l'âme anglaise qui veut être. Car la surexcitation de la rue, des journaux, après les premières victoires, prouvent cette âme bien éloignée encore de l'impassibilité qu'elle croit sienne et qu'elle admire.

Mais elle l'admire, et voilà le fait capital. Entre toutes, pour d'indéterminables raisons de fait, cette idée d'une perfection est apparue. Aussitôt elle aspire à finir de se réaliser. Vers elle les individus tendent non seulement parce qu'ils sont Anglais, mais surtout parce qu'ils l'aperçoivent, parce qu'elle est présente à la conscience collective, parce que l'opinion publique la leur impose. Supposez une famille de Français qui s'établisse ici : les mêmes influences et les mêmes prestiges agissant sur eux, la même idée exerçant le même empire, leurs enfants travailleraient vite à répéter le type que cette société reconnaît pour le plus beau : le gentleman imperturbable à fonds de bouledogue.

*
* *

Ce peuple est encore loin de son modèle. Nous venons d'apprendre la délivrance de Ladysmith. Avec Kimberley et Paardeberg, voilà trois grands succès en une semaine. Après la longue et morne série des crève-cœur et des humiliations, la réaction, trop forte et trop brusque, révèle la nervosité, l'angoisse que l'orgueil national se contraignait à cacher. Sous le premier choc de l'émotion, l'aveu retenu éclate franc et naïf. « Enfin, dit un journal du soir, la peur, l'anxiété, la honte *(the fear, the anxiety, the shame)*, tout est fini »; nous pouvons recommencer à penser et à vivre. Déjà le *Sun* du 27 février disait, en parlant de la capitulation de Cronje : « Cette nouvelle est une médecine à des gens malades. A présent, le monde reprend pour nous son véritable aspect. Nous nous sentons renaître. » « Qui est-ce qui est en train de stupéfier le monde à présent[1] ? » demande une autre feuille du soir, faisant allusion à un mot célèbre du président Krüger. *The tremendous news*, la prodigieuse nouvelle, disent tous les journaux, même la grande presse qui pourtant tâche à rester digne et ne s'envole que pesamment, en méthodiques essors, aux sommets du lyrisme. « Tempérée dans son triomphe autant qu'inflexible à l'heure du désastre, non moins noblement armée contre les insidieuses tentations de la victoire que fièrement inébranlable à l'épreuve plus décisive de l'adversité, la nation, dit le *Daily Telegraph* du 2 mars, se révèle supérieure à toutes les fortunes, et l'Angleterre a dépassé la plus grande idée que nous ayons jamais conçue d'elle ; la majestueuse constance de sa force morale, plus encore que le formidable spectacle de sa puissance matérielle, a arraché un cri d'involontaire admiration à ses plus acharnés ennemis. » — « Enfin, dit le lendemain le même journal, la force farouche, l'implacable volonté, le lent et terrible effort de sir Redvers Buller triomphent. Enfin le courage désespéré de ses invincibles troupes a vaincu l'homme et la nature. Nul général anglais n'a accompli une tâche aussi ardue. Qui dira dorénavant que l'impossible existe pour les troupes anglaises?

1. *Who is staggering the world now ?*

Le sentiment de la victoire court comme du vin à travers les veines de l'Empire. L'ombre où nous vivions s'est changée en joie, aussi vite que les brumes se dissipent dans la magie du matin. C'est à des moments comme celui-ci qu'un peuple fervent et grave élève son âme à Dieu[1]. »

Sonneries de cloches à Saint-Paul comme après la bataille de Waterloo; drapeaux qui surgissent soudain par milliers au faîte des maisons, portés haut dans le ciel jaunâtre sur des mâts de pavois, ondulant au vent comme une joie claquante et frissonnante. Un air de fête partout; l'allégresse humaine circule et rayonne dans cette brume inanimée. Multitudes chantantes dans les grandes artères, dans le Strand, à Cheapside, dans la *City*, autour de la Mansion House surtout, où la foule immobile et noire réclame le lord maire. Celui-ci paraît, fait un discours : acclamations, cris de *Good old Buller! Good old Bobs*[2]! Chant de *For he is a jolly good fellow!* Dans le Strand, à Piccadilly circus, des soldats, portés en triomphe par le peuple, surgissent au-dessus de la mouvante marée humaine. Farandoles et gigues au Stock-Exchange où les affaires sont suspendues, où les *bears* et les *bulls*[3] s'unissent dans le chant de *Rule Britannia* et de *God save the Queen*. Sur les omnibus pavoisés, immobilisés dans la cohue, gesticulent des orateurs. Processions patriotiques; les élèves des Beaux Arts, jeunes gens et jeunes filles, en blanches blouses de travail, drapeaux en tête, traversent la ville au pas militaire, en bataillon, vont manifester devant la maison de Lady White, l'appellent jusqu'à ce qu'elle paraisse à la fenêtre. Le soir, illumination, grande rumeur de fête; les bars regorgent d'une foule excitée, braillante, toutes les boutonnières décorées d'un petit drapeau. Relents d'ale et de whisky dans la rue, ivrognes affalés sur les trottoirs, chants patriotiques jusqu'à deux heures du matin. A quatre heures

1. Cet enthousiasme est faible à côté de celui qui suivit la délivrance de Mafeking. « Voici l'heure, dit l'*Express*, où l'avenir s'ouvre devant notre nation. Nous allons, s'il plaît à Dieu, voir le terme de la plus grande guerre que ce pays ait jamais faite. Nous arrivons au bout de la plus grande prouesse militaire de l'histoire (*the greatest military achievement in history*) à la fin du plus grand sacrifice national qui nous ait jamais été demandé. »

2. On sait que *Bobs* est le surnom populaire de lord Roberts.

3. Surnom des joueurs à la baisse et à la hausse.

on peut encore voir, à Trafalgar Square, une bande qui, les mains jointes, tourne en rond, tourne péniblement, d'une allure épuisée, au rythme de *Rule Britannia*. De temps en temps la bande s'arrête; un homme qui tient une énorme cruche d'eau abreuve ces derviches, et la ronde repart, morne, machinale, obstinée; elle dure depuis plusieurs heures, et les voix détonnent, de plus en plus rauques. Quelques détails mesurent les paroxysmes de ce délire. A Smithfield, une bande de patriotes attaque à coups de poing les bouchers hollandais dont les boutiques ne sont point pavoisées. A Oxford, la surexcitation est telle que les étudiants, ayant allumé dans les rues des feux de joie, y jettent des livres et des meubles. A Glasgow, la démence est pire : la conscience s'obnubile avec la raison et la multitude devient lâche, — lâcheté qui s'ignore, celle du sauvage et de l'enfant qui obéissent à toutes les impulsions de l'instinct, à tous les réflexes de l'émotion. Un buste grossier du président Krüger ayant été déposé aux pieds d'une statue de la Reine, la foule défile devant cette effigie et chacun lui donne un coup de botte jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Ainsi, d'une façon indiscutable et visible, le président Krüger est vaincu, humilié dans la boue, mis en pièces. Au-dessus de lui, la majestueuse Reine dont il a défié le peuple surgit, et doit être satisfaite. Par cet acte matériel, le cœur et le cerveau féminins de la foule à qui les idées sont une insuffisante pâture se donnent comme autrefois à Thèbes ou à Rome, la sensation directe de la vengeance et du triomphe.

C'est qu'en effet c'est bien l'âme éternelle d'une foule qui se manifeste ici, âme simple, imaginative, toute d'émotion et d'impulsion, âme collective où les âmes individuelles s'absorbent, les volontés et les esprits entraînés dans le même sens, unis, fondus en une seule idée et une seule passion. Plus lente sans doute qu'en pays latin est ici cette âme générale à se former, mais, une fois dégagée, ses caractères sont les mêmes et elle persiste plus longtemps. Comme l'individu anglais, dont les idées et les sentiments s'établissent lentement et ne changent qu'avec peine, la foule anglaise est un être massif; il faut une longue et puissante poussée pour la mettre en mouvement. Mais une fois ébranlée, son élan continue, ne s'épuise que peu à peu, et ce n'est pas la surprise

d'un accident qui la fera dévier de sa direction. Voici cinq mois que la presse travaille à lui donner cet élan et cette direction, à exalter en elle l'illusion nationale, à y ajouter un rêve guerrier de haine et d'orgueil. Invisibles ont été d'abord les effets de la poussée; ils se sont accumulés peu à peu; soudain l'effet total apparaît; la masse entre en branle; la foule tressaille; une âme lui est née; tout entière elle sent sa vie et se meut d'un seul mouvement. Mais l'observateur avait pu voir le rêve entrer en elle par degrés, grandir, l'émouvoir au dedans, s'étendre d'une classe à l'autre. Autant que j'en puis juger, c'est tout récemment, depuis les victoires, qu'il est descendu jusqu'au tréfonds populaire.

Ce rêve, que la presse ne fait que favoriser, se forme de lui-même et comme par un mécanisme naturel. Il apparaît chez ces grands êtres que sont les nations au moment où il faut qu'ils se raidissent pour l'épuisant effort d'une guerre. C'est cet effort qui suscite ce rêve, mais, en retour, ce rêve fait la puissance et la durée de cet effort. Pour s'acharner contre un peuple, pour marcher contre lui d'un bel élan, il faut le juger haïssable et le haïr, mais on ne le hait, on ne le juge haïssable que parce que la guerre est commencée. Par suggestion, l'attitude produit le sentiment, et de l'attitude de combat naît la haine nécessaire au combat. C'est ce qu'ont pu constater ceux qui depuis six mois suivent la presse anglaise. Ils ont pu y voir naître, puis croître l'illusion utile à la guerre, cette illusion que le rôle propre des journaux est d'entretenir, de propager à travers les cerveaux, amalgamant les âmes, créant la pensée et le sentiment total de la foule avec une rapidité qui est un phénomène caractéristique, l'un des plus redoutables et féconds en conséquences, de notre vie sociale d'aujourd'hui, et dont l'Amérique et la France ont récemment donné de remarquables exemples[1]. Pensée et sen-

1. Pour la France, tout le monde a dans l'esprit les leçons de l'affaire Dreyfus. Aux États-Unis, la presse est plus puissante encore qu'en Europe où, d'une part, elle n'atteint guère le paysan, où, d'autre part, un certain nombre de cerveaux sont suffisamment forts et armés pour résister à ses suggestions. Aux États-Unis, la presse est l'universel et presque — tant l'homme est pris de bonne heure et complètement par les affaires — le seul instrument de culture. Tout le monde lit les journaux — des journaux qui le dimanche ont cinquante pages — et la plupart ne lisent que les journaux; ceux-ci sont les instituteurs et les éducateurs de la

timent à la fois très simples et très violents. Hypnotisée, son activité mentale réduite au groupe d'images suggérées, la nation, comme une somnambule, se raidit dans le geste que commandent ces images, fermée à tout ce qui dans la réalité du dehors les contredit. Plus encore que sa vision du monde extérieur, sa connaissance d'elle-même est faussée. Plus flagrante est son injustice pour l'adversaire, et plus elle ignore son injustice. Avec l'inconscience de la passion, le fait qu'ils déclarent criminel chez l'ennemi, ses journaux le louent, le

nation. C'est là une cause qui s'ajoute à plusieurs autres pour produire un certain type d'esprit — très riche en informations approximatives, décousues, diverses, — type d'intelligence lucide et facile, et qui ne soupçonne ni le dégradé de la nuance, ni la pénombre de l'indéterminé, — type badaud, communicatif, orateur, enthousiaste des superlatifs et des grandes phrases, optimiste, satisfait de soi, convaincu de sa supériorité et de sa science universelle, dépourvu de dessous et de profondeur, sans quant à soi, sans refuge secret et silencieux, — type admirablement doué pour la vie pratique et pourtant émotionnel, expansif, romanesque, avide de l'extraordinaire et de sensations intenses, bref, qui répète tous les caractères de cette presse qui le nourrit de « faits » hétéroclites et d'excitations, qui lui donne l'illusion de la science, de l'éloquence et de la poésie, et qui, l'ayant formé, est toute puissante sur lui. Plus que tout autre, l'Américain du Nord vit non pas en lui, ni chez lui, mais dans la foule, identique à son voisin, soumis à l'empire du cliché, mené par les idées toutes faites, courtes et claires, par les impulsions de sentiment qui conduisent ses pareils. Plus que tout autre, le public américain est foule, accessible aux grands courants d'imitation, aux subites et capricieuses contagions d'idées, — et cela pour d'autres raisons encore que celle que je viens d'indiquer, notamment parce que le lest, le flegme ont disparu de cette variété de l' « anglo-saxon », parce que l'individu américain est un nerveux, sans doute à cause de l'usure rapide que produit le surmenage, sans doute aussi par un effet du climat électrique et sec. Dans la guerre contre l'Espagne, ce type s'est bien manifesté. On a vu la poussée de folie impérialiste, bien plus soudaine qu'en Angleterre et bien plus vite tombée. On se rappelle le délire de la presse après la bataille de Manille, la tournée triomphale du lieutenant Hobson, le héros de Merrimac, les foules de femmes et de jeunes filles qui l'attendaient dans les gares pour l'embrasser. L'amiral Dewey dut rentrer à petites journées, par le chemin le plus long, pour n'être pas dévoré par l'enthousiasme de ses compatriotes. Un dernier détail : tous les Américains qui portent le nom de Dewey, épiciers ou banquiers, ont décidé de se réunir dans un banquet annuel, à New-York, je crois, en l'honneur de leur illustre homonyme.

Ici, à Londres, je suis frappé de voir combien le public, et tout au moins la presse du soir se sont américanisés. Même crédulité, même soif d'excitations faciles, même goût pour l'exagération, la fanfaronnade, même ton de vulgarité et de certitude. Même appétit pour le pêle-mêle des faits disparates et non prouvés. Mais les nuances de tempérament restent bien tranchées. Il y a plus d'orgueil et moins de vanité, plus d'aptitude à l'effort viril et persistant et moins d'enfantillage, plus de lourdeur, moins d'humour et de belle humeur, de cette belle humeur jeune, libre, facile, communicative, intelligente, ardente à l'espoir *(the airy, brainy, breezy child of the West)*, de cette cordialité tonique et généreuse qui font le charme de la vie américaine.

célèbrent quand un soldat anglais en est l'auteur. Dans son récit de la bataille de Spion-Kop, le correspondant du *Daily Telegraph* décrit avec admiration un duel au fusil entre un Boer et le sergent Mason : « Un coup heureux du sergent toucha le Boer qui tomba en avant, la tête entre les rochers. Alors Mason, pour être plus sûr, mit encore une balle ou deux dans la tête qui ne bougea absolument plus[1]. » Qu'est cela, sinon achever un blessé, lui retirer la chance à laquelle il a droit, la possibilité d'être recueilli par une ambulance et de vivre? Que le soldat Mason, excité par la lutte, frémissant encore du danger, oublie ce droit du blessé, cela est excusable. Nous ne jugeons pas l'homme qui vient d'entendre le petit sifflement des balles. Mais que le correspondant du *Daily Telegraph*, que le dogmatique et respectable organe de la bourgeoisie conservatrice, vante ce haut fait[2] et le présente à l'admiration de ses lecteurs, cela suffit à nous renseigner sur l'état moral et mental où six mois de guerre ont mis le *Daily Telegraph*, son correspondant et ses lecteurs. Beaucoup d'exploits analogues sont racontés par les autres journaux. Encore une fois, ces récits ne prouvent rien contre les soldats, mais ils nous renseignent sur les journalistes et le public, qui sont féroces. A Elandslaagte, les highlanders arrivant sur l'artillerie ennemie ne trouvent qu'un canonnier gardant ses pièces; ils le massacrent. A la même bataille, devant une charge de lanciers, devant la forêt couchée des longues piques rigides, les Boers, qui ne connaissent pas ce genre d'attaque, jettent leurs fusils et veulent se rendre. Alors, dit la lettre d'un soldat que cite le *Daily News*, « alors commença une amusante chasse au sanglier[3]. » Sur l'affaire de Willow Bush, la lettre d'un caporal au deuxième West Yorkshire donne les détails suivants que publie le *Daily Graphic* : « Ils n'oublieront jamais notre charge à la baïonnette. Quand nous arrivâmes, ils s'agenouillèrent en demandant miséricorde. Mais la miséricorde n'a jamais été faite pour ces gens-là. Ils ont la prétention de craindre Dieu; qu'ils apprennent d'abord à dire la vérité. Deux Boers tués et cinq blessés, après douze heures de

1. *Then Mason « made siccar », putting a shot or two into the head which never budged.*
2. *Sergeant Mason, an ex Glasgow man and Durban cab-driver did some fine shooting...*
3. *Then ensued a jolly game of pig sticking...*

combat, vraiment, c'est peu probable ! » C'est cette obstination de l'adversaire à ne pas avouer le chiffre exact[1] de ses pertes qui exaspère les honnêtes lanciers de la reine et qu'ils punissent en refusant de faire quartier. A Ladysmith, dans une sortie, dit une autre lettre de soldat, les Boers furent surpris dans leur sommeil; on les piquait à coups de baïonnette à travers leurs couvertures. L'un d'eux tendait les bras et demandait grâce; « mais, dit le soldat, je pris tranquillement sa température avec la pointe de mon acier[2] ». Le public lit ces prouesses et trouve que le Dieu juste châtie bien[3], et que Tommy Atkins est son instrument. Car la colère de Tommy Atkins est une rage sacrée. Les gravures populaires le montrent tel que Dick Heldar l'a peint, tel que Rudyard Kipling l'a décrit — avec quel secret lyrisme d'admiration ! — poudreux, le front bandé, l'œil en feu et demi-hagard, à demi couvert d'une croûte de sueur, de poussière et de sang, c'est un héros tout à sa fureur, qui fait tête à dix ennemis et dont l'aspect porte l'épouvante. Enfantines imaginations homériques ! « Héros », voilà le terme devenu familier, courant, par lequel les journaux ont remplacé le mot soldat pour désigner le troupier anglais, et qui revient dix fois dans une colonne. Héros terrible dans la bataille mais tendre aux soldats, aux prisonniers après la victoire, en cela d'autant plus admirable que l'ennemi est plus cruel, plus traître et plus perfide.

En effet, à la belle et franche tactique des Methuen et des Buller, les Cronje et les Botha opposent la ruse et l'espionnage; à la stratégie, des stratagèmes. Ils trichent; ils trichent non seulement en arrêtant les charges de cavalerie par des réseaux de fils de fer barbelés, mais en repérant à l'avance les points remarquables des terrains où ils attendent les Anglais[4], en se dissimulant, en disparaissant à l'approche des éclaireurs pour se retrouver en nombre, bien abrités, devant la troupe qui survient sans méfiance. Aux belles attaques anglaises qui

1. Il est aujourd'hui certain qu'à Colenso, où les pertes anglaises furent terribles, les Boers n'eurent que trois tués.

2. *I cooly took his temperature with the steel.*

3. Une dame disait à un de mes amis au début de la guerre : *God will punish the Boers.*

4. *Another Boer trick,* dit le journal qui raconte ce fait.

se déploient au grand jour comme sur un champ de *foot ball*, ils répondent par des traquenards de paysans ou de sauvages. Leurs succès ne prouvent point leur intelligence, mais leur *slimness*, leur souplesse, leur malice, leur habileté à s'avancer sans qu'on les voie, à glisser hors des mains qui croient les tenir. Un Boer n'est pas intelligent ; il est *slim ;* M. Krüger, les généraux Cronje et Botha sont *slim*, mais leur *slimness*, au bout du compte, ne leur servira pas, pas plus qu'au renard ses détours devant les gentlemen qui lui donnent la chasse noblement en habit rouge. *What's the use of being slim if you can't get out of a tight place?* « A quoi bon être *slim* si l'on ne peut pas sortir d'un endroit difficile ? » ricane un journal après la capitulation de Cronje. Pareillement ils ne sont point courageux, mais insensibles et brutaux. Ces Boers rustiques, retors et religieux, l'imagination populaire et jingoe ne peut les concevoir qu'analogues à des types qu'elle connaît déjà ; elle pense aux dissidents hypocrites et crasseux dont Dickens a dessiné la caricature, à son Stiggins, à son Pecksniff. Si grossiers et si rudes, ces ennemis de la Reine ne sauraient être des amis de Dieu. Maquignons (jockeying) qui citent la Bible, chanteurs de psaumes sans parole et sans foi, point de traîtrise dont ils ne soient capables, et les preuves abondent de leur traîtrise. Car l'animosité des soldats et des correspondants sur le Veldt, du public en Angleterre, faisant leur crédulité, les premiers voient partout chez l'ennemi des indices de déloyauté et celui-ci conclut à la perfidie certaine et complète. Un soldat a ramassé des cartouches vertes dont les Boers s'étaient servis ; il a dit au correspondant du *Daily Telegraph* que l'ennemi trempait ses cartouches dans un pot de vert-de-gris. Le correspondant, homme de conscience, déclare n'avoir pas vu le pot, mais il a vu les cartouches, et là-dessus la conviction du lecteur est faite. Des cadavres anglais ont été trouvés, tous marqués d'une blessure semblable : le trou d'une balle dans la tête. Sans doute, dit un correspondant, des prisonniers dont les Boers se sont débarrassés à coups de revolver. L'idée bien simple ne lui vient pas que, les mitrailleuses lançant trois cents balles à la minute, toutes s'étalent sur le même plan, frappant les hommes à la même hauteur. Sur l'usage félon que les Boers font du dra-

peau blanc [1], de leurs voitures d'ambulances où ils cachent des éclaireurs, pendant qu'ils bombardent celles des Anglais, la foule est prête à tout croire. Cela est naturel, car l'ennemi étant l'ennemi, il *faut* qu'il soit infâme. Même nécessité pour les volontaires européens qui combattent de son côté. C'est la lie de l'Europe : mercenaires, aventuriers, ils sont payés avec cet or que l'intelligence et le travail européens ont fait sortir du Transvaal et que M. Krüger leur extorque. « Comment vous expliquez-vous, me demande, dans un dîner, mon voisin en habit, que M. de Villebois-Mareuil, un officier, un gentleman, soit allé se compromettre là-bas ? » Personne n'imagine que, simplement, il se soit donné à une cause qu'il jugeait belle. Nul doute pour les lecteurs du *Globe* que ruiné, perdu de dettes, il ne se soit mis à la solde du véreux président Krüger. Quant à ceux qui représentent ou défendent la cause du Transvaal en Europe, leur indignité trop évidente ne se démontre pas. Une vieille dame écossaise, inoffensible et vénérable, me dit : « Quel monstre ce doit être que ce docteur Leyds ! Comme j'aimerais à l'étrangler de mes mains ! » Pour les journaux français, allemands, hollandais, russes, rien d'étonnant s'ils sont deux fois hostiles : tous les étrangers haïssent l'Angleterre et l'or du docteur Leyds achève de déchaîner la haine. En Angleterre même, le parti de la paix, le *Stop the War party* est composé de traîtres : les intellectuels, et d'imbéciles [2] : une petite troupe de protestants avancés, de dissidents sentimentaux dont la phraséologie biblique, la tenue fruste, les allures hypocrites de contremaîtres vertueux et préoccupés de leur conscience suffisent à expliquer leurs sympathies. A ces gens apitoyés et morbides *(maudlin)*, ce qui donnerait du ton, c'est une vigoureuse « frottée » *(a sound drubbing)* administrée par de solides poings britanniques ;

1. C'est ce que les journaux appellent *The Boer dodge*. Aujourd'hui, en Angleterre même, on reconnaît combien cette accusation a été exagérée, et, la passion commençant à s'apaiser, on commence à faire justice de cette légende. Plusieurs fois, sans doute, le feu n'a pas cessé partout, aussitôt que le drapeau blanc avait été levé, mais il ne faut pas oublier ce qu'est l'excitation du combat, ni que les fronts de bataille ayant aujourd'hui plusieurs kilomètres d'étendue, tout le monde n'est pas averti à l'instant de l'apparition du drapeau blanc. C'est ce qu'a fait remarquer M. Winston Churchill, qui a vu cette guerre.

2. Les journaux disent : *All pro-Boers are traitors or imbecile.*

ces pleurnicheurs et ces ergoteurs, il faut qu'on leur enseigne l'orgueil d'être anglais, la martiale allégresse de voir passer la belle troupe massive et bien sanglée, il faut qu'on leur apprenne les hourras patriotiques *(loyal cheers)* à la vue du portrait de Sa Majesté, du *Royal Standard*, qui frémit là-haut sur la brumeuse tour de Westminster, comme une chose vivante, impatient d'élargir l'aire de son vol au-dessus du monde. Silence à ces ennemis du dedans ! Silence aux traîtres, aux amis des traîtres, aux amis de l'étranger, aux sans-patrie ! Qu'ils ne s'avisent pas de vouloir se réunir pour parler, et, par leurs discours de meetings, de défier la claire volonté nationale. Ils ne sont pas Anglais ; ils n'ont pas le droit d'invoquer les libertés anglaises ; par la force du plus grand nombre, à coups de poing, à coups de canne, à coups de pierres, à Exeter Hall, à Westminster, à Southampton, à Scarborough, à Liverpool, nous dispersons leurs meetings, nous les châtions et nous leur enseignons l'amour de la Patrie.

Telle est la passion jingoe ; elle se colore des nuances propres au tempérament anglais, mais il n'est pas besoin de venir en Angleterre pour apprendre ses caractères essentiels et le mécanisme de ses illusions. Ici, l'état de guerre l'a suscitée ; avec elle est apparu le rêve déformant, l'idée que le sentiment de la lutte, exaspéré par la résistance, a suggérée, que la presse nourrit et propage, et qui, se subordonnant toutes les autres, change de la même façon les âmes et les esprits, leur impose une forme et une activité spéciales, contemporaines de la guerre, utiles à la guerre, durables autant que la guerre, — l'idée qui systématiquement altère les apparences de la réalité et pousse l'individu, tel commerçant, tel employé tranquille et qui jusque-là ne s'est occupé que de ses plaisirs et de ses affaires, à personnellement vouloir d'abord l'humiliation puis la destruction du Transvaal, à s'enthousiasmer, à se dévouer, à offrir son argent et sa vie pour cette fin que justifient des raisons tous les jours nouvelles : il y a cinq mois les griefs certains des uitlanders, plus tard les griefs supposés des apprentis-nègres, le devoir de supprimer « l'esclavage », plus tard la nécessité soudain apparue de venger Majuba, maintenant, le temps faisant son œuvre et s'alliant à la passion pour fausser le souvenir, l'ul-

timatum que l'on déclare une insolence gratuite, le crime enfin de ces paysans qui sans provocation ont commencé les hostilités, de ces vassaux[1] qui ont envahi le territoire de leur suzeraine, mis le siège devant ses villes, attiré ses troupes dans des guet-apens. Aujourd'hui l'annexion dont on ne parlait pas au début de la guerre apparaît comme un juste et nécessaire châtiment, la marche sur Pretoria comme une *punitive expedition*, comme une expédition destinée à punir quelque mauvaise tribu révoltée, et, sous la pression de l'opinion, après avoir solennellement affirmé, il y a six mois, que l'Angleterre ne cherchait pas de nouveaux territoires, lord Salisbury nous explique que, lorsqu'il déclare : « Je ne vais pas à Brighton », cela ne veut pas dire qu'il n'ira jamais à Brighton.

***

A travers cette surexcitante vapeur de rêve où l'on vit ici, j'essaye d'entrevoir un peu l'adversaire réel, non pas le fantôme que l'on nous présente à sa place. Sans doute là-bas aussi l'illusion de haine est née, mais tout dit qu'elle est beaucoup moins noire. Et cela est naturel, il n'y a pas de grandes villes où les fièvres de l'esprit se propagent par contagion à travers des multitudes. Il n'y a pas cent journaux du matin, de l'après-midi et du soir pour attiser ces fièvres. Les âmes nourries de solitude et de la contemplation des grands horizons vides sont pacifiques, pacifiques et lentes comme les regards des bestiaux, comme les processions de nuées dans la clarté du ciel, simples comme le paysage du Veldt, comme les plaines humides que les aïeux contemplaient autrefois en Hollande, arrêtées à deux fortes idées : l'idée du Dieu biblique que ces pasteurs servent et qui les protège, car ils sont aujourd'hui son peuple comme autrefois les patriarches d'Israël, — l'idée de leur droit, de leur droit créé par la volonté ancienne et persistante de leur race à vivre indépendante, par les migrations de leurs pères dans la soli-

1. La *Pall Mall Gazette*, depuis le début des hostilités, a donné pour titre aux colonnes qu'elle consacre aux événements sud-africains : *The Boer Revolt*. D'ailleurs, lord Roberts, après l'occupation de Bloemfontein, a publié que les combattants orangistes s'exposaient (*would be liable*) à être traités en rebelles.

tude, par leur entêtement à s'éloigner toujours des Anglais, par les luttes anciennes et récentes auxquelles ont pris part tant de morts et de vivants, — luttes patientes contre les noirs, contre les *rooinecks*, luttes obstinées et victorieuses, et dont est sorti l'État autonome, officiellement reconnu des nations, et tel que la race l'avait rêvé.

Quelques faits certains contredisent l'odieuse image qui s'est formée d'elle-même ici et que la foule prend pour le portrait de l'adversaire. Détail remarquable, ces renseignements dont la presse anglaise souvent refuse de rien savoir, c'est à des soldats, des officiers prisonniers, en contact avec les Boers depuis plusieurs mois, que nous les devons. Devant les hommes réels les fantômes s'évanouissent comme une fumée ; l'illusion se dissipe et la véridique âme anglaise, éprise du juste, mais trop occupée à vouloir pour toujours le discerner, la forte conscience protestante s'émeuvent. Plus les journalistes de Londres diffament l'ennemi, plus certains correspondants et tous les officiers qui l'ont véritablement connu sont soucieux de lui faire réparation. M. Winston Churchill, prisonnier évadé, raconte qu'au milieu des troupes boers, à voir leur calme, leur dignité, la discipline et pourtant l'indépendance de ces fermiers soldats, peu à peu il lui semble sortir d'un rêve, ses yeux s'ouvrent ; pour la première fois un doute lui vient : il se demande s'il est bien certain que l'Angleterre a raison, si elle n'a pas été trompée, si elle ne se trompe pas.

Plusieurs officiers portent le même témoignage, véritables gentlemen, élevés à la noble tradition de Thomas Arnold[1], dans ces grandes écoles de la *gentry* qui s'appliquent d'abord à enseigner la véracité virile et le scrupule généreux. Ils ont souci de réhabiliter l'ennemi qu'ils ont trouvé digne d'eux ; ils disent les hommages rendus par les burghers aux morts anglais, leurs attentions pour les blessés, leur courtoisie aux prisonniers, leur simplicité dans le triomphe, leur égalité d'âme conservée dans la victoire et la défaite, la calme ferveur de leur religion, surtout leur flegmatique, muette et patiente énergie, les tranchées creusées dans le roc, les hommes y

1. Le réformateur de Rugby qui a donné à l'éducation morale la place prépondérante qu'elle occupe dans les grandes écoles anglaises.

vivant jour et nuit, pendant des semaines et des mois, les wagons et les locomotives transportés d'une ligne à l'autre à travers les plaines, les gros canons hissés sur des kopjes aigus, à la stupéfaction des ingénieurs anglais, par des miracles de volonté, enlevés du jour au lendemain, emportés, disparus, si bien que Cronje et Botha n'en laissent pas tomber un seul aux mains de Roberts et de Buller, bref, la silencieuse, l'entière dévotion de chaque homme à son devoir et son imperturbable foi dans son Dieu.

Quelques traits font entrevoir le sublime, le sublime moral, atteint non par quelques individus, mais, chose unique peut-être dans l'histoire moderne, par une collectivité. Un jeune officier anglais raconte une poursuite après un combat acharné, l'excitation de la course à cheval qui lui rappelle la chasse au renard dans le paysage natal, sa sensation d'ivresse et de succès quand, d'un coup de revolver, il démonte un des fuyards, puis son ardeur soudain éteinte, sa tristesse poignante à la vue du blessé qui se débat à terre : c'est un enfant qui n'a pas quinze ans. Car aux farouches fantassins professionnels, aux Mulvaney, aux Ortheris, aux Learoyd dont Kipling a décrit les subites furies de massacre, au sanglant délire de leur attaque à la baïonnette, le peuple boer, trop petit, oppose ses écoliers[1] et ses hommes à cheveux blancs. A Elandslaagte une ambulance anglaise ramasse un vieillard percé de cinq coups de lance, un membre du Raad[2], qui s'est vêtu pour le combat comme pour une cérémonie officielle, pour une séance du Parlement : vaste redingote noire que le sang de l'homme macule, chapeau haut de forme. Il est assis à terre, appuyé à un talus, avec raideur. Il est massif et grand ; il porte sa rude barbe neigeuse en collier ; deux de ses enfants ont été blessés dans la même bataille, et lui-même va mourir. Patriarche, «notable», habitué à commander, il donne des ordres aux ambulanciers anglais qui obéissent, meurt droit sur une chaise où il s'est fait porter. Ainsi, pères et enfants, tous

1. Parmi les combattants qui l'ont fait prisonnier, M. W. Churchill note un enfant de quatorze ans.

2. On sait qu'à l'heure actuelle *la moitié* de l'exécutif boer a été tué dans cette guerre. M. Krüger y a perdu quatre de ses petits-fils. M. Steyn vient d'être blessé.

les burghers sont dans les rangs[1]; il n'y a plus dans les fermes que les femmes et les serviteurs noirs. Pour bien comprendre le sens de cette guerre, regardez cette photographie qu'un illustré français a reproduite et qui nous montre trois générations de combattants boers. Le plus âgé a la grandeur auguste des vieux pachydermes ; son visage demi perdu dans la blanche broussaille de sa barbe semble de cuir, durci dans l'expression habituelle de toute la vie, raviné de rides et de gerçures où le soleil, les pluies, la poussière ont creusé leur marque, où s'est inscrit le dur labeur de tous les jours, le morne et constant effort contre la terre hostile. Physionomie patiente, comme la pierre, inattaquable à l'émotion autant qu'à la fatigue, disant l'âme immobile et résistante, invinciblement fermée aux idées qui ne sont point celles du milieu immédiat et natal, exprimant la puissance et la stabilité des sentiments traditionnels, la lenteur des sensations et cette monotonie des années où tout l'être s'est figé. Le second, fleur adulte de sa race, est gigantesque. Il n'a pas la rigidité triste, la rigidité pétrifiée du vieillard, mais il est aussi rude et aussi fruste, équarri, dirait-on, à grands coups de serpe. C'est l'homme blanc des premiers âges, non délié encore par la civilisation commençante. C'est l'homme souche après lequel les autres dégénèrent. On n'avait pas idée de cette stature, de ces fonds inusables d'énergie dormante, de cette lourdeur gauche, de cette puissante lenteur du geste, de cette paix animale et vaste des grands yeux. Le troisième est

1. M. Winston Churchill, favorable à la cause anglaise, décrivant l'affaire de Trichardt's Drift où une poignée de Boers entourés se défendit héroïquement, ajoute : « J'ai souvent vu des cadavres après une bataille, par milliers à Omdurman, par vingtaines, des blancs et des noirs, sur d'autres champs de combat, mais les cadavres Boers sont les plus tristement émouvants. A côté du rocher près duquel il s'était battu nous trouvâmes le corps du Field-Cornet de Heilbronn, M. de Mentz, un sexuagénaire à cheveux gris, aux traits fermes, aquilins, à la barbe courte. La figure changée en pierre était d'un sérieux farouche et calme, disant la résolution inflexible ; on reconnaissait un homme qui, les réflexions faites, avait décidé que sa cause est juste et telle qu'un citoyen lucide et tranquille peut y dévouer sa vie. Et je ne fus pas surpris quand les prisonniers Boers me dirent que de Mentz avait rejeté toute idée de se rendre et que, sa jambe gauche fracassée par une balle, il continua de charger son fusil et de tirer jusqu'au moment où la perte de sang causa sa mort. Ils le trouvèrent pâle, vidé de sang, tenant dans ses doigts une lettre de sa femme. A côté, gisait un enfant de dix-sept ans, une balle dans le cœur. » (W. Churchull, *London to Ladysmith*). Parmi les dix Boers tués dans cette affaire il y eut un autre enfant.

un enfant de quinze ans, un petit Botha, en culotte courte; planté droit sur ses pieds joints, il se raidit, il serre contre lui son pesant fusil. La physionomie est simple comme celle des deux autres, mais avec quelque chose de plus entraîné, d'attentif et d'aiguisé. Dans les prunelles qui regardent en face, claires et fixes, on lit la jeune volonté tendue par la consigne et l'idée du devoir.

D'autres détails sont plus éloquents encore. Près de Ladysmith, lorsque la petite arrière-garde, dont le rôle est de retarder la marche de Buller, est enfin chassée de ses tranchées, ce que les assaillants y trouvent, avec des cadavres de burghers, avec des fusils, de la paille et des morceaux de viande, c'est une collection de bibles, c'est un bébé vivant, c'est une femme tuée d'une balle dans la tête, c'est une autre de dix-neuf ans blessée au cœur et qui dit avant de mourir qu'elle est restée dans la tranchée pendant l'assaut, sur l'ordre de son mari, parce qu'elle tirait bien. De même à Paardeberg, dans le lit de la rivière, pendant huit jours, des femmes et des enfants subissent l'horreur du bombardement à la lyddite. Le vieux Cronje, raconta un prisonnier boer, passa ces journées-là assis à côté de sa femme, cette personne en noir que les correspondants anglais présentent comme une tante Sannie rustique et vulgaire. Tous deux se tenaient les mains en silence, ou répétant des versets de Bible. Ruskin a dit que « le rôle de la femme n'est point d'agir, mais de diriger l'action virile, de décider le sens et les limites de son ambition, d'accorder à l'homme le prix du travail qu'elles admirent ». Or le travail propre à l'homme boer, c'est de maintenir contre les ennemis sauvages et civilisés l'idée de sa race. De ce peuple chaque génération a connu la guerre pour la patrie, pour la patrie qui voulait être ou pour la patrie réalisée. Lutter et résister, c'est toujours l'affaire de ce peuple. Sérieuse affaire qui n'est pas une possibilité lointaine, un thème d'éloquence ou de poésie, mais qui appartient à la prose quotidienne de la vie ; immédiate réalité où l'on réussira d'autant mieux qu'on la regardera plus froidement et simplement. Cette réalité personnelle à chacun, pourquoi les femmes s'en détourneraient-elles? Pourquoi ne seraient-elles pas debout avec les hommes devant le danger que tant de chasses et de

guerres ont rendu familier, — avec les hommes pour les encourager, les consoler, les aider à mourir? Elles sont les compagnes de leur vie. C'est pour le mieux et pour le pis qu'elles les ont épousés. Devant l'ennemi leur place est encore à côté d'eux. Cela leur semble naturel et semble naturel aux hommes. Aux Anglais qui pointent soixante canons sur un laager et demandent qu'on en fasse sortir les femmes, on répond par un refus. Ainsi l'homme boer qui s'en va pour des mois, sur son cheval, avec ses vivres, à sa principale affaire, emmène avec lui sa famille : ce sont des familles boers qui défendent le sol boer. A cette défense chacune se sent aussi directement intéressée qu'autrefois une famille antique à la lutte pour la cité. Dans cette petite nation d'hommes libres qui chargent les noirs des besognes serviles et se réservent les périlleuses, chez ce peuple qui fut toujours obligé à l'effort maximum contre l'ennemi, contre la terre, contre les fauves, il n'y a pas de conventions polies qui dispensent les femmes du danger. La mort est pareille pour tous; devant la Mort il n'y a plus que des pareils, que des âmes également résolues et fortes parce qu'appuyées à la conviction farouche, à l'interprétation littérale du devoir et des textes religieux. Que les femmes se lèvent donc, qu'elles mettent leurs mains dans les mains des hommes et qu'elles envisagent la mort! Et que les enfants aussi soient là; puisque dans cette race indomptable le sacrifice de la vie est un devoir possible de tous les jours, qu'ils s'y forment en même temps qu'à la vie; qu'ils apprennent la besogne héréditaire de leur peuple comme ils apprennent la chasse et le culte religieux, et que le bruit des obus se mêle pour toujours à leurs premiers souvenirs comme le rythme des prières et des versets bibliques!

*
* *

Un dimanche matin, aux environs d'une ville d'Université dans un comté du centre. Comment dire ce recueillement de la campagne enveloppée de brumes comme de voiles pour le repos, pour la muette, l'intime méditation? Nul bruit qu'une tinterie lente appelant comme une voix de jadis — la même depuis tant de siècles! — le peuple rural à la petite

église où se poursuit le culte ancien. Sur la route nette comme une allée de jardin, entre les infinis bleuâtres des grands parcs, sous les silhouettes embuées des ramures, des groupes sortent des jolis cottages : des familles passent, décentes, bien vêtues, des paysans, des fermiers en chapeaux ronds, donnant la main à de petits gaillards énergiques et joufflus, à des fillettes en robes claires. On dit : « *They go to church, they are good people.* » Sensation de paix, d'ordre ancien, respecté, de vie dont on perçoit à peine la pulsation régulière, monotone, et si douce ! — comme celle d'un enfant endormi, comme celle de toute vie forte et profonde, en équilibre durable avec les choses.

J'arrive à la tour carrée, féodale, de la petite église qu'entourent les tombes d'hier et d'autrefois, pendant que la cloche tinte, tinte, verse sur la campagne l'assoupissement de sa simple note unique. Mais je n'entre pas ; je vais jusqu'à la ville, jusqu'à la grande chapelle d'un collège universitaire où le culte n'est qu'à onze heures — culte plus émouvant aujourd'hui que d'habitude, car le prêtre officiant doit adresser les paroles d'adieu à des étudiants qui partent comme volontaires.

Les faubourgs traversés, de l'autre côté de la charmante rivière, où nulle équipe ne s'entraîne le dimanche, où nul liseur studieux n'arrête comme en semaine sa barque sous les saules pour s'absorber dans quelque tragédie grecque, — de l'autre côté de l'illustre et modeste cours d'eau, par-dessus les arbres des parcs et les pignons serrés de la ville, montent les édifices du moyen âge les clochers et les créneaux des collèges anciens. Le plus noble, à mon gré, est tout près ; à l'autre bout du pont surgit sa haute tour seigneuriale, la tour dont les siècles ont exfolié et comme attendri la pierre, la vêtissant d'une teinte tiède et vénérable, lui communiquant je ne sais quel aspect de matière organique, de substance que la vie a produite — la tour dont, scrupuleux observateurs d'une ancienne coutume, les professeurs et les gradués de ce collège font l'ascension, une fois par an, le 1er mai, vers cinq heures du matin, pour saluer d'un chœur religieux le soleil levant.

Maintenant, un porche franchi, voici le *quadrangle* du cloître universitaire où je m'achemine, un vaste espace entre des murs

à tourelles, d'une vétusté riche, gothique et presque noire, une cour de vert gazon ouverte d'un côté sur un parc où des chevreuils errent sans bruit dans le demi-jour que fait un peuple de chênes patriarches. Un jeune ami qui m'attend vient vers moi. Il prépare dans ce collège un grade difficile, celui de « bachelier avec honneurs ». Je l'ai connu quand il n'était pas encore écolier. Je l'ai vu entrer à Harrow. C'est là qu'il s'est formé pour la vie. Trois fois par semaine il s'est exercé pendant la moitié du jour aux grands « jeux éducateurs »[1], les jeux anglais qui sont obligatoires à l'école. Chaque dimanche il a pris part, à la chapelle, aux prières du matin, de l'après-midi et du soir; il a suivi les deux courts sermons du clergyman qui occupe la haute fonction de diriger l'école. Maître et responsable de soi-même, dès l'enfance choisissant à son gré ses heures de travail, mais averti qu'il est débiteur de tel travail pour tel jour, au sein de la vaste campagne qui comprend plusieurs villages et où il pouvait courir à sa guise, il ne s'est jamais senti emprisonné dans une caserne. A ce régime, sa volonté s'est dégagée; il n'a jamais cessé de se sentir libre, assujetti par des devoirs, non par des contraintes. Et pourtant quelles décisives influences ont agi sur lui! Comme le coin de sa nation et de sa caste l'a frappé de sa belle empreinte régulière et si connue! Par le port, le geste, la voix, le costume, le style de ses brèves paroles, il est presque identique à ses camarades. Par le regard et la physionomie, il leur est analogue Sur la religion, sur les pouvoirs établis, sur la société et la hiérarchie, sur ce qui est permis ou défendu, sur le bonheur, sur le plaisir et sur les jeux, sur le rôle de l'Angleterre dans le monde, ses idées sont les leurs. Ils sont croyants, ils estiment la théologie, ils honorent la reine, l'aristocratie, l'église d'Angleterre, les institutions dont les siècles ont fait la dignité; ils ne discutent point de métaphysique ni d'art; ils ne sont pas intellectuels, les idées leur sont indifférentes, mais ils écrivent des vers grecs, ils savent les « classiques », et l'économie politique; les questions de gouvernement, l'administration de l'Empire, la poli-

1. *The educating games* : le *cricket* et le *foot ball*. Le *tennis*, le *golf*, qui ne comptent point parmi les *educating games*, ne sont que tolérés; ils n'enseignent point la discipline, l'endurance; ils n'apprennent ni à obéir, ni à commander.

tique étrangère les intéressent. En littérature, en histoire, ceux qui travaillent pour un examen, se préparent à répondre à beaucoup de questions de fait, à montrer qu'ils savent, et non pas à composer un essai ou esquisser une théorie. Leurs calmes chambres ont l'intimité d'une retraite personnelle. Au printemps, ils s'enfoncent, pour lire, dans des fauteuils d'osier, en face des pavots et des roses, sous les cèdres de ces incomparables jardins. Aux fêtes universitaires, leurs cousines et leurs sœurs viennent goûter leur thé. Ils méprisent le débraillé; parmi leurs camarades, ils respectent les meilleurs athlètes, et la plupart, joyeux comme de jeunes chiens, ont pour protection contre le rêve trouble et l'obsession malsaine les jeux au grand air qui sont la moitié de leur vie, et souvent quelque photographie de jeune fille.

Dans l'antique chapelle où de siècle en siècle sont venus s'agenouiller quelques-uns des jeunes Anglais qui comptèrent plus tard parmi les hommes d'État, les poètes, les grands écrivains de leurs générations, sous les voûtes sérieuses, l'orgue prélude en longs accords rêveurs, et les étudiants d'aujourd'hui font leur entrée, tous vêtus du simple surplis blanc, car tous prennent une part active au culte. Ce surplis leur est familier comme la culotte courte et le maillot de grosse laine qui servent aux parties acharnées de *foot ball* sur la pelouse. Au milieu d'eux je reconnais le clair, le franc visage de mon jeune ami; je ne l'avais jamais vu dans ce vêtement sacerdotal qui communique sa dignité à la jeune figure, aujourd'hui sérieuse, ordinairement animée de joie. Au premier rang, près de l'autel, grands, droits, élancés, les traits vigoureux et nets, sont les six volontaires à qui le prêtre va dire l'adieu du collège. Par-dessus leurs uniformes de khaki, eux aussi ont jeté le surplis ecclésiastique; en ce moment ces fils de la gentry dont les demeures sont les manoirs des comtés et les opulentes maisons de la *West End*, ces combattants de demain sont des officiants du culte national.

Ce culte est très beau. Nombreuse, sévère, fervente musique, vraiment de la grande musique et cependant anglaise. Car on fit de belle musique religieuse en ce pays au XVIe et au XVIIe siècle, et qui traduit admirablement l'esprit énergique, grave et mesuré de cette Église. L'anthème pourtant est de

Hændel, un verset d'évangile, une seule phrase ample et sûre qui se développe avec une large lenteur, qui ne se lasse pas de recommencer et de grandir, en mesures carrées, puissamment, assises sur des accords massifs, les syllabes saintes prolongées, répétées à pleine voix, avec des insistances infinies qui disent l'invincible conviction, la force inépuisable, les démarches certaines, viriles et délibérées de l'âme, — sa passion d'amour et de désir élancée en haut avec les voix de soprano, les voix d'enfants qui, toutes blanches, quittent les autres, montent aux voûtes, y flottent, s'épurent encore à la froideur des pierres. Six chanteurs, trois pupitres, trois générations. Aux basses, deux *scholars* à barbe grise ; au-dessous, deux étudiants de vingt ans, au premier rang deux petits d'une école attachée au collège. Les trois générations vêtues du semblable surplis blanc.

Rien de plus émouvant que la mélopée du *Credo* chantée par toute l'assistance, une seule note tenue, mais régulièrement scandée, toutes les cinq syllabes, d'un court silence, d'un imperceptible temps qui la rythme d'une mesure régulière, imperturbable, qui l'anime d'un mouvement rectiligne et précis. Une seule note où s'unissent deux cents voix et que l'orgue soutient d'une gamme descendante et chromatique d'arpèges, faisant frémir l'église, portant à Dieu sur le torrent de ses fortes harmonies cette sévère, cette constante, cette monotone affirmation de foi.

Paix et supplication tendre de la voix du prêtre, qui module, seule et pure, priant pour la reine, priant pour le peuple — *Seigneur sauve ton peuple!* — la dernière syllabe se détachant, expirant, tombant, solitaire et soumise dans le silence de tout le temple. Oui, ce culte est très sérieux et grand! Quelles certitudes doivent y puiser les âmes qui, fidèlement, y prennent part! Quelle assurance de posséder la lumière, de communiquer avec Dieu! Quelle foi dans la destinée du peuple dont la prière s'exprime ainsi, dans son ordre social, dans la vertu de ses aspirations et de ses efforts! Quelle conviction qu'en lui est toute la vérité! Je regarde le rang des volontaires. Chez trois d'entre eux l'expression traduit la ferveur concentrée; l'un est pâle, *keen faced*, la figure aiguë et froide, les lèvres minces, le front étroit; la prunelle dans l'ombre de l'orbite met une lueur d'acier. C'est le type

intense, puritain, souvent fanatique, glacé au dehors, enthousiaste au dedans, que l'on rencontre encore dans le nord de ce pays et parfois en Amérique, du côté de Boston surtout, dans la nouvelle Angleterre, dans les régions où les vieux Puritains obstinés trouvèrent un refuge, où leur race a vécu, levain actif, ferment organisateur des États-Unis.

Lecture des commandements de Dieu. Ils ne sont pas affadis, soumis à un rythme qui rappelle les devises des bonbons en papillottes ; ils ne sont pas ornés de rimes postiches comme pour quelque machinal exercice de mnémotechnie. Littéralement traduits du texte hébreu, ils ont gardé le souffle ardent, l'accent impérieux du roc et du désert. D'une voix forte, autoritaire, le prêtre les articule, reculé tout au fond du temple, debout, seul à côté de la table de la communion, et les sentences tombent sur l'assemblée sérieuse, inflexibles et nues. « Seigneur, aie pitié de nous, incline nos cœurs à observer ta loi », répète le peuple à chaque verset.

Beauté chrétienne de quelques hymnes qui disent la fatigue du cœur, la lassitude de la vie, la peine du combat *(the struggle)*, l'effort toujours recommencé pour vaincre et mériter la paix du refuge. Sûrement, pour tous ceux qui sont ici, cette guerre d'Afrique fait partie de ce bon effort. Persister dans cette guerre, y prendre part, y souffrir, s'y dévouer, accepter en silence, avec soumission, la mort des aimés que l'ennemi a tués, c'est le devoir dont leur parle ce culte, pour lequel il leur donne la foi, le courage, la résignation. Pendant que s'élève l'hymne qui dit l'effort et la mêlée et la paix après le tumulte, je songe à cet officier anglais qui pressentait la mort près de Spion-Kop, la veille du combat où il fut tué, et demanda qu'on inscrivît sur sa tombe ces simples et sereines paroles : « Tout est-il bien pour l'enfant? Tout est bien ![1] »

Le prêtre monte en chaire, un *scholar*, un professeur dont le blanc surplis fait saillir l'austérité du visage délicat, les rares boucles grises, les traits de finesse et d'attention. Il lit son sermon, il en scande les phrases avec son lorgnon qu'il approche et qu'il éloigne de ses yeux. Il rappelle les tentations du Diable qui offrit à Christ tous les royaumes de la terre.

1. *Is it well for the child ? It is well !*

Mais la Grande-Bretagne est-elle victime d'une semblable tentation? Non, car elle ne désire point de royaumes, elle ne conquiert point pour posséder. « Ces peuples que nous gouvernons, ces peuples dont nous sommes les protecteurs et les gardiens responsables, voulons-nous les réduire en esclavage? Non, nous les voulons libres. En Égypte, dans l'Inde, nous enseignons à l'homme son indépendance et sa dignité. Dans l'Afrique du Sud, c'est pour nos frères noirs autant que pour les blancs privés de leurs droits naturels que nous combattons l'esclavagiste et l'oppresseur. Voulons-nous leur prendre leurs richesses? Non, car le produit des taxes que nous levons retourne à ceux qui les payent; le revenu de l'Inde, c'est dans l'Inde qu'il est dépensé, pour la bonne administration, pour le bonheur et la paix de l'Inde. Aux époques de famine nous y ajoutons les dons spontanés de l'Angleterre. Nous ne nous réservons point le commerce de nos colonies. Nous invitons les peuples à venir y rivaliser avec nous : grâce à cette porte ouverte toute grande et que l'étranger fermerait s'il possédait ces colonies, grâce à cette concurrence, les produits de l'Europe arrivent jusqu'aux plus pauvres des races conquises. Ces peuples, enfin, que l'Angleterre affranchit et qu'elle fait prospères, essaye-t-elle de leur imposer son culte et sa foi? Confiante dans leur progrès vers le Dieu véritable, vers le Dieu de tolérance et de bonté, non seulement elle leur laisse leurs dieux qui ne sont que les noms divers que leur ignorance donne à Dieu, mais elle respecte leurs institutions et leurs coutumes. Qui donc affirmera qu'elle poursuit des fins égoïstes? Qui niera que Dieu se sert de l'Angleterre? Où son Empire s'établit, les hommes s'élèvent vers la justice, la vérité, le bonheur. Elle peut beaucoup pour le Bien et pour le Mal, elle a ses défaillances, elle subit des tentations, mais c'est au Bien qu'elle aspire. En toute humilité, que ses enfants qui vont partir lèvent donc des mains suppliantes et disent : « Seigneur, tu es le juge! Tu sais notre cause, et que nous sommes tes serviteurs! Si, comme nous le croyons, notre cause est la tienne, donne-nous la victoire : à ton décret nous sommes soumis; tu es la Justice, tu ne permets pas que l'iniquité triomphe. Mais plus encore que la victoire nous implorons la grâce, c'est-à-dire la force de faire notre devoir,

de bien agir, de bien servir, et, si tu le veux, de mourir honorablement. »

La figure du prêtre s'abîme entre ses mains ; en silence il prie pour ceux qui vont partir ; les volontaires aussi, qui restent pour communier, demeurent à leurs places, penchés en avant, la face baissée, cependant que l'assemblée s'écoule. Grave, recueillie, elle s'écoule entre les tombes des grands morts, sous les ogives du moyen âge. La voix de l'orgue renaît, semble s'épandre de partout, des tombes et des pierres, enveloppe et porte la méditation de chacun. Elle soupire, elle murmure, profonde, innombrable et vague comme le rêve d'un peuple. Le rêve d'un peuple ! Pendant cette heure celui de ce peuple anglais s'est ravivé dans l'esprit de chaque assistant. L'illusion spéciale à travers laquelle cette nation voit le monde, celle qui la met à part, qui fait sa vie, la logique et la volonté de sa vie, s'est reformée plus précise dans l'âme de ces Anglais. De cette heure ces Anglais sortent plus Anglais. Plus lucides et plus impérieuses leur sont apparues les idées de leur race. La magie de la musique et la poésie du culte national les ont fait affleurer à la conscience. Plus clairement que d'habitude ils sentent en elles la certitude unique, la norme véritable. Et je comprends mieux l'espèce de force qu'est celle de ces idées, leur activité plastique, leur puissance à s'imposer à la réalité. Je comprends mieux le vouloir et la personnalité de cette nation. Je comprends mieux tout ce que veut dire ce toast superbe que répètent là-bas leurs officiers et que leurs ancêtres portaient déjà pendant la guerre d'Espagne : « Nos Hommes ! nos Femmes ! nos Épées ! Nous-mêmes ! notre Religion[1] ! » J'aperçois l'une de ces belles harmonies vivantes qui n'ont d'autre fin qu'elles-mêmes et que l'immorale nature emploie, sans scrupule, sans ironie, à préparer et accomplir ce que nous appelons une injustice, — et je vois qu'il n'y aura point de pitié pour le petit peuple héroïque.

ANDRÉ CHEVRILLON

1. *Our Men ! Our Women ! our Swords ! Ourselves ! our Religion !*

NORD ET SUD

GAULOIS ET LIGURES

La nature a donné à tous les pays et à tous les hommes des humeurs contradictoires et des goûts qui se combattent. Fermée par un cadre de montagnes et de mers, épanouie dans un rayonnement de fleuves et de routes, la France se présente comme une « individualité géographique » simple, harmonieuse et puissante. Elle a cette élégance solide et cet équilibre de formes qui révèlent les caractères trempés et les constitutions franches. Elle fut prédisposée à produire un peuple personnel, un État homogène et centralisé. — Seulement elle porte en elle un élément de discorde qui trouble cette tendance à l'unité, une force centrifuge qui résiste au principe de cohésion : c'est le contraste entre le Nord et le Midi.

Ce contraste est une fatalité qui pèse sur toutes les nations. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, en ont souffert et en souffriront peut-être encore. Il vient en partie de la différence des latitudes, des climats et des productions, et de la variété des tempéraments que peut entraîner la diversité des sols. Mais l'action des sentiments humains est aussi vive que celle des agents physiques : la rivalité entre le Nord et le Midi résulte également de ces traditions et de ces affinités de voisinage qui unissent d'un amour-propre étrange et tenace les habitués

d'une même rue, les habitants d'une même ville, les tribus d'une même région.

Car le cœur de l'homme possède un besoin de « voisinance » à peine moins attachant que les instincts de la famille et de l'amitié. On se dit presque « voisin » comme on se dit frère et ami, et ce sentiment n'est nulle part plus développé que sur les terres du Sud, où les cieux éclairés et les horizons limpides sollicitent les portes à s'ouvrir et les hommes à se rejoindre. — Or, en France, la disposition du sol achève de rapprocher les gens du Midi, et de les inviter à « voisiner » loin du contact des hommes du Nord.

Regardez sur une carte physique le massif central de nos montagnes. Il s'étend en une large tache, brune ou grise, entre les deux bandes vertes des versants du Nord et du Sud. De Carcassonne à Valence, les riverains des grands fleuves ont leurs regards arrêtés vers le Nord par la muraille abrupte des Cévennes, et attirés vers le Sud par les surfaces épanouies de la plaine et de la mer : et la vue d'un même horizon inspire aux hommes des paroles, des habitudes, des rêves et des craintes semblables, elle donne une patrie à leur pensée.

Au nord et au sud du plateau central, les rivières groupent ceux que la montagne a cantonnés. La Garonne, l'Aude et le Rhône sont les trois courants vitaux du Midi français : les deux derniers fleuves se rapprochent à leurs embouchures, et leurs vallées finales se confondent en une même plaine. La Garonne et l'Aude, à leur tour, se rejoignent aux coudes de leurs vallées moyennes : le seuil du Lauraguais, qui les sépare en théorie, les unit en réalité, et c'est une route d'appel d'une telle attraction, que Carcassonne et Toulouse, situées aux deux termes du seuil, ont toujours appartenu aux mêmes cultures et aux mêmes provinces. Une vaste tranchée court de l'Océan girondin au Rhône arlésien, et le voyageur qui la parcourt passe insensiblement des graves dorées de Bordeaux aux terres limoneuses de Toulouse et aux rochers aigus de Marseille. — Mais, sous ces trois impressions différentes, il a la sensation des mêmes rayons de soleil, et il peut retrouver les mêmes profondeurs de vignes à travers les pins de Gascogne, les noyers du Languedoc et les oliviers de Provence.

Un fait analogue s'observe dans la région du Nord. La vallée de l'Oise continue celles de la Meuse et de l'Escaut; la Loire, à son cintre septentrional, effleure presque la Seine, descendue pour se rapprocher d'elle. Il y a, de Poitiers à Cambrai par Orléans et Paris, les mêmes facilités et les mêmes attirances de routes qu'entre Marseille et Bordeaux; de la Vienne à l'Escaut règne la douce monotonie des coteaux ondulés et des grasses cultures.

A l'opposition des contrées est venue s'ajouter celle des races.

*
* *

La prééminence de la race celtique est un dogme que les historiens de ce siècle, je veux dire les historiens français, ont su rendre fort populaire. Pour eux, la France ou la Gaule est le domaine d'élection d'une même race, qui a son génie propre, et qui, pendant vingt-cinq siècles, a su y demeurer fidèle : « Il y a, dit Michelet, une telle vertu dans le génie celtique, une telle puissance de vie en ces races, qu'elles durent sous l'outrage, et gardent leurs mœurs et leur langue. » Le culte de l'âme gauloise fait partie de ce très riche fonds de théories, de sentiments et de métaphores que le romantisme nous a légués et dont il est pénible de se défaire, car nulle habitude n'est plus impérieuse que celle d'une figure de rhétorique.

Chaque génération recherche dans le passé ce qu'elle aime le plus. L'esprit classique et courtisan d'avant 1789 avait créé la tradition de l'histoire dynastique, l'histoire des rois et des batailles, des généalogies et des traités de paix. La littérature pittoresque et libérale qui est née au début de ce siècle a forgé une nouvelle histoire, celle de la race celtique, l'initiatrice éternelle des progrès humains, celle des druides, révélateurs de la science et apôtres de l'immortalité, celle de Jacques Bonhomme, le laboureur gaulois vaincu par les Francs et prenant sa revanche avec la Révolution. Le patriotisme néo-celtique a grandi par toutes les victoires du romantisme et du parti libéral. Ossian le réveille, 1830 le consacre. « Dans le brillant matin de juillet », le juillet des Trois Glorieuses, Michelet entend les Gaulois « prononcer le grand

nom de la liberté humaine » et « poser dans l'Occident la loi de l'égalité » ; et, quelques années plus tard, Henri Martin s'écrie que la France nouvelle et l'ancienne Gaule, la patrie de Vercingétorix, de Descartes et des Droits de l'Homme, est une seule et même personne, physique et morale.

La réaction est venue sous le Second Empire, et, le naturalisme aidant, les Celtes ont pâti de l'esprit critique et positif qui s'est imposé à l'étude du passé. Fustel de Coulanges, les textes à l'appui, prononça contre eux des paroles de condamnation : « La Gaule ne formait pas un corps de nation. Les habitants n'avaient pas tous la même origine. Il n'y avait pas entre eux unité de race. » L'examen des noms de lieu de la France a provoqué chez M. d'Arbois de Jubainville un jugement plus dur encore, et presque un arrêt d'expulsion. — Les Gaulois, dit-il, ont précédé de peu de temps les Romains dans les vallées de nos pays ; leur nombre était à peine égal à celui des légionnaires qu'amena César. Ils constituaient une aristocratie de conquérants, sous laquelle vivaient d'antiques populations, les Ibères et surtout les Ligures. Ces derniers avaient autrefois possédé toute la Gaule ; la cavalerie celtique les avait réduits à ne plus être qu'une plèbe de vaincus. Mais les Ligures se comptaient encore par millions, aussi ont-ils laissé des éléments essentiels à notre sang et à nos humeurs.

Les érudits sont tous des hommes de sentiment. A leurs recherches les plus ardues se mêlent des impulsions venues du cœur. Lorsque Augustin Thierry se refusait à « donner pour base à une histoire de France la seule histoire du peuple frank », c'était par sympathie pour les vaincus de la conquête barbare : il ne voulait pas « mettre en oubli la mémoire du plus grand nombre de nos ancêtres, de ceux qui mériteraient peut-être, à un plus juste titre, notre vénération filiale ». En face de ces autres vaincus, les Ligures, M. d'Arbois de Jubainville a retrouvé les tendresses et les expressions de Thierry. « Je remplis, dit-il, un devoir de piété filiale quand je dis qu'il y a dans nos veines très peu de sang gaulois » ; notre tâche à tous est de refaire « l'histoire de nos obscurs aïeux », et de « ne point rougir de nos vieux parents ». — Sous la Restauration, Jacques Bonhomme était

celtique; le voici devenu ligure. Le génie gaulois n'est pas encore relégué parmi les accessoires de la littérature facile, et on voit déjà poindre le génie ligure.

Entre Ligures et Celtes le débat s'ouvre à peine. Je doute qu'il se clôture de sitôt ; les textes sont rares, et se contredisent ; si les préjugés sont robustes, les nouveautés sont sympathiques. En une matière si délicate, le meilleur moyen d'exaspérer les adversaires est de se présenter pour les mettre d'accord. Cependant on peut concilier les deux théories et fusionner les deux « génies ». Je suis convaincu qu'il faut faire, dans l'histoire primitive de notre pays, deux parts principales, celle des Ligures et celle des Gaulois : cherchons si ces deux parts doivent être de même nature et de même grandeur.

Qu'on se reporte aux temps où les anciens commencent à parler des terres de France, quatre ou cinq cents ans avant notre ère, au moment où Rome fondait ses libertés, où Athènes éblouissait la Grèce de ses poètes et de ses marbres, où Carthage et Marseille créaient leurs empires commerciaux : deux groupes de peuplades dominaient notre pays, au Nord, des tribus gauloises, au Sud, des nations ibères ou ligures.

Parlons d'abord et surtout des Ligures, puisqu'ils sont, dans les revues savantes, les héros du jour.

*
* *

Les Ligures n'étaient pas alors les maîtres incontestés de tout le Midi. Mais ils le furent quelque temps. Ils se sont étendus jadis de l'Adour à la Dordogne, et des Alpes à l'Océan. Si on veut les preuves, et, pour ainsi dire, les « témoins » de leur empire, qu'on étudie avec soin les noms de lieux, noms de villes, de rivières ou de montagnes.

Les peuples peuvent perdre leur indépendance et oublier jusqu'à leur propre langue : mais les villes gardent à l'ordinaire les noms qu'elles ont reçus de leurs fondateurs, et perpétuent par ces noms le souvenir du premier idiome qu'ait parlé sur leur sol une société assise. Nous appelons encore Paris et Lyon de leurs vocables gaulois, en dépit de vingt siècles de révolutions politiques et littéraires. Mais ce sont

surtout les noms de fleuves et de montagnes qui sont les vestiges les plus authentiques des races et des langues disparues. La mode varie à chaque siècle les noms de personnes; ceux des nations sont souvent déterminés par des accidents historiques, Angleterre et France ne rappellent que les conquérants d'une époque ; plus durables sont les noms de villes, encore qu'ils n'échappent pas à certains caprices politiques. Le fleuve et la montagne retiennent presque éternellement les mots que leur ont imposés les premiers hommes qui ont voulu les caractériser comme forces de la nature, comme personnes ou comme dieux. Les Pyrénées et le Rhône sont parmi les appellations les plus anciennes de notre pays. — Cette loi est, au surplus, juste et naturelle. Un nom doit être d'autant plus vivace, qu'il s'applique davantage aux puissances du sol et moins aux créations des hommes, qu'il désigne une chose moins changeante : et, sur la surface de la France, c'est la rivière et la montagne qui sont demeurées le plus semblables à elles-mêmes.

Or, l'examen des noms de lieux méridionaux indique que sur les deux versants, atlantique et méditerranéen, on a parlé longtemps la même langue, sans doute celle des Ligures. Les noms de bourgades en *sco* et en *sca* (Gréasque, Manosque, etc.) caractérisent assez bien l'idiome de ce peuple : ils abondent entre les Alpes et le Rhône, on les retrouve en Rouergue et en Languedoc, et l'on sait qu'il y a deux Tarascon, celui de l'Ariège et celui de Tartarin. La ville de Narbonne a son homonyme près de Biarritz. La Garonne, qui est en Gascogne le nom propre d'un fleuve, est en Provence la dénomination commune de nombreux ruisseaux, et Garonnes ou Garonnelles coulent par dizaines dans la région du Var. — Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini : M. d'Arbois de Jubainville a donné les listes des anciens noms qui sont aujourd'hui, dans la France méridionale, les derniers échos du « langage articulé » de nos aïeux ligures.

Ces listes sont ingrates à parcourir, et cette science, toute de statistique, rebute au premier abord. Pourtant, on finit par lui trouver son charme : « Quoi de plus touchant, disait M. Gaston Paris, que ces noms qui reflètent peut-être

la première impression que notre patrie, la terre où nous vivons et que nous aimons, avec ses formes sauvages ou gracieuses, ses saillies et ses contours, ses aspects variés de couleur et de végétation, a faite sur les yeux et l'âme des hommes qui l'ont habitée et qui s'y sont endormis avant nous? »

*
* *

Si les Ligures ont occupé tout le Midi, ils ne l'ont point gardé. Le Midi a beau résister et s'opposer au Nord, il n'a jamais su se fondre en une seule domination. Il y a trop loin de Bordeaux à Marseille, et les plaines de sable où se dresse le pin maritime ne peuvent se marier avec les terrasses rocheuses où se cramponne l'olivier. Aux siècles reculés dont nous parlons, les peuples du Midi étaient, semble-t-il, répartis en trois groupes : les Ibères, entre la Garonne et les Pyrénées ; des Ibères mêlés aux Ligures, dans la plaine qui s'étend des Pyrénées jusqu'au Rhône; de purs Ligures, entre le Rhône et les Alpes.

Il est d'un rare et puissant intérêt de percevoir, dans ces temps où notre histoire est en clair-obscur, les trois régions traditionnelles du Midi français, Gascogne, Languedoc, Provence. Cette trinité méridionale, qui a survécu à tant de blessures, est sans doute, d'abord, le produit des forces naturelles et des conditions physiques: elle correspond assez bien aux types de paysages qui nous ont frappé tout à l'heure à Bordeaux, à Toulouse, à Marseille. Mais si intense que soit l'influence de la matière, l'âme humaine agit aussi fortement que le sol lui-même. Qui sait si de tels groupements d'hommes ne sont pas le résultat inconscient d'un atavisme collectif, la survivance de traditions et d'habitudes obscurément léguées par des sociétés ancestrales? « Le passé, dit Fustel de Coulanges, ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui. Car, tel qu'il est lui-même à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures. S'il descend en son âme, il peut y retrouver et distinguer ces différentes époques d'après ce que chacune d'elles a laissé en lui. » — Mais les provinces de France n'ont-elles pas chacune leur esprit et leur caractère?

et l'historien ne doit-il pas essayer de retrouver les traits et les usages qu'ont déposés en elles les différents âges du passé?

*
* *

De toutes les populations du Midi, les Ibères du Sud-Ouest (que les anciens appelaient les Aquitains) ont été les plus imperturbables. Bloqué par les Pyrénées, les forêts et une mer orageuse, l'Aquitain garda jalousément ses coutumes séculaires. Si, à la lisière de son domaine, il a bâti des villes d'avenir, Auch et Bordeaux, elles n'ont grandi que lorsque d'autres influences y ont pénétré. Il aimait mieux l'ombre de ses bois et de ses monts que le tumulte des cités. Ces peuples de la Gascogne primitive vivaient morcelés en un grand nombre de tribus, éprises d'isolement. Certes, ils estimeront autant leur liberté que les hommes de la Gaule; mais ils voudront être seuls à la défendre, l'idée ne leur vint pas d'unir leurs efforts à ceux des chefs gaulois, et ils combattront les Romains avant et après Vercingétorix, à la fois trop tôt et trop tard.

Race de paysans, de bûcherons et de montagnards, les Ibères de l'Aquitaine sont fixés à leur sol et y fixent leurs dieux. Leur principales divinités sont les sources des vallées, les sommets qui s'élèvent au fond de la plaine, les arbres de leurs champs et de leurs ravins: et, parmi tous ces dieux, ils adorent surtout les grands hêtres au port droit comme celui d'un héros, aux flancs riches en chaleur « divine », au dôme de feuillage frais et protecteur, aux fruits nourriciers et salutaires. Leur religion s'arrête à tout ce que la nature a posé pour abriter les hommes et limiter l'horizon. La plupart des nations ont adoré sans doute ces déités agrestes; nulles ne les ont conservées plus longtemps que celles des Aquitains. Chez eux, point de grands dieux, c'est-à-dire, peut-être, peu de vastes pensées et d'ambitions généreuses.

Leur langue a été plus résistante encore que leur religion. Elle n'a point toute disparu. Elle survit dans le basque, dont les articulations dures, les sons rauques, les flexions étranges contrastent singulièrement avec la souplesse harmonieuse de tous les parlers européens : le basque, dont on a

dit avec un semblant de raison qu'il était le plus pauvre et le plus vieux des idiomes, le reliquat oublié d'une civilisation rudimentaire. Jusqu'à quel point les riverains des Gaves et les habitants des Pyrénées demeurent les hommes du passé, c'est ce que prouve leur fidélité aux noms de famille traditionnels : *Harispe* et *Hontarrède* étaient déjà, il y a vingt siècles, des appellations d'hommes dans les villages que dominent les croupes des Pyrénées. Montagnes et forêts sont dans le monde les plus grandes forces conservatrices.

Au levant, après la vieille cité d'Auch, le long de la voie historique du Midi, la race des hommes ne changeait que peu à peu, mais leur manière d'être se transformait. Les Ibères de l'Est se mêlaient aux Ligures. Ces peuples ne vivaient pas, comme les Aquitains de la Gascogne, repliés dans les écarts des forêts et des monts ; ils subissaient le charme d'un ciel plus lumineux. Des royaumes s'étaient fondés en Roussillon et en Languedoc ; des villes solides et peuplées s'étalaient sous le soleil et la poussière des larges plaines. Dès les premiers temps de la France, la région d'entre Rhône et Garonne est celle des cités puissantes, Toulouse, Béziers, Nîmes, Arles, et, entre toutes, Narbonne.

Narbonne, plantée au carrefour de toutes les vallées du Midi, faisant face à la mer et à l'Espagne, au Rhône et à la route d'Occident, a été, à l'origine même de notre histoire, l'une des deux métropoles de la France méditerranéenne, et des observateurs subtils pensent qu'elle le redeviendra. Elle fut, avec Marseille, la plus vieille fondation humaine sur le sol de notre patrie. Rome était peu de chose, que Narbonne se dressait déjà comme « la très grande capitale d'un royaume superbe ».

A l'est du Rhône, les Ligures ont fort longtemps dominé sans partage. Dans cette région âpre et rocheuse, ils gardaient la même allure sauvage et rustique que les Ibères de l'Aquitaine. Ils n'avaient pas de vraies villes, ils étaient divisés en un grand nombre de peuplades. C'étaient de hardis pillards, guettant les caravanes qui venaient de la mer ou les voyageurs qui s'aventuraient dans leurs sentiers. Lorsque Hercule vint en Ligurie, il faillit perdre ses bœufs, ce qui arrivait, du reste, assez souvent à ce héros distrait et buveur.

Mais les Ligures n'étaient point toujours aussi redoutables aux étrangers. Ils eurent parfois cette gaieté de l'intelligence qui paraît avoir manqué aux Aquitains. Le mythe de la fondation de Marseille ne serait-il pas le souvenir gracieux d'un de leurs moments de bonne humeur et d'hospitalité généreuse ? Car c'était une Ligure que cette Gyptis qui, à la vue du phocéen Euxène, pensa, comme Nausicaa à l'aspect d'Ulysse : « Oh ! si, demeurant ici, il plaisait à un tel homme d'être appelé mon époux ! »

Marseille, qu'Euxène et Gyptis fondèrent à eux deux, a été longtemps regardée comme une ville de Ligurie. L'an dernier, en octobre 1899, tout le Midi fut convié aux fêtes où la cité grecque célébra le vingt-cinquième centenaire de sa fondation. Beaucoup s'attendaient à voir des Gaulois et des Gauloises dans les cortèges historiques. Mais le comité renfermait d'excellents érudits. Les Gaulois n'apparurent qu'à titre d'invités venus de fort loin. Pour souhaiter la bienvenue aux Phocéens, il n'y eut que des Ligures.

J'ai sous les yeux la grande affiche des fêtes qui représente Gyptis tendant à Euxène la coupe des fiançailles : c'est une belle fille, forte, cambrée, les yeux perçants et noirs, le teint chaud d'une brune. Elle rappelle ces *Zinovese* dont la beauté frappait d'admiration George Sand. Les Génoises ont toujours été et sont encore de vraies Ligures. Si on a voulu que Gyptis leur rassemblât, on a bien fait.

Ce qui, lors de ces fêtes, a été plus difficile à trouver que le type de Gyptis, ce fut sa coiffure : la chose était de conséquence, car la coiffure féminine a eu dans l'antiquité un sens à peu près symbolique. L'archéologue qui a inspiré l'affiche eut une trouvaille. Il donna à Gyptis le diadème compliqué de la dame d'Elché, ce buste étrange que le Louvre vient d'acheter en Espagne. La figure de la jeune fille se détache à merveille sous la mitre rouge et dans le cadre des cercles d'or, dont les tons crus sont rehaussés par les noirs bandeaux de la chevelure. — Comme on a eu raison de coiffer Gyptis à la mode des princesses d'Elché ! Les gens de Marseille étaient des Ligures, ceux d'Elché étaient des Ibères, mais les deux races furent assez semblables, elles se sont rencontrées et connues sur tous les rivages de la Méditerranée occiden-

tale, et on vient de voir que du Rhône à la Garonne elles se sont souvent mêlées et confondues.

*
* *

Le monde celtique, quatre à cinq siècles avant notre ère, commençait à l'estuaire girondin et dans la plaine lyonnaise. Ce sont d'antiques limites de langues et de peuples qui ont su résister au temps et aux conquêtes. De nos jours, c'est sur la Gironde, en face de Blaye, ou sur la Dordogne, aux abords de Castillon, que le parler gascon fait sa première apparition. En l'an mil, le vrai royaume de France finissait à Blaye et à Castillon : au delà régnaient Dieu et l'épée du duc de Gascogne. Il y a vingt-cinq siècles, la Gironde était la frontière méridionale du domaine gaulois.

Mais on accordera aux introducteurs des Ligures que les Gaulois ont usurpé ce domaine. Les pays entre Rhin et Gironde ont été ligures avant de devenir celtiques. De ces très anciens maîtres de la Gaule du Nord, beaucoup ont pu demeurer comme sujets, vassaux, clients ou esclaves des nouveaux conquérants. Même dans certaines régions centrales, il est croyable que la langue et la race des vaincus se sont maintenues assez influentes. J'ai toujours pensé, par exemple, que le Périgord était un vieux pays ligure. Solidement adossé au plateau central, hérissé de forêts, disloqué de ravins, il défie aisément les invasions, qu'il laisse couler à ses pieds, dans les plaines de la Champagne charentaise ; il offre un asile au passé : il a été l'abri des loups et des ligures, bêtes et hommes d'autrefois. — Ailleurs, hors du Midi, si nombreux qu'ils soient restés sous des chefs gaulois, les Ligures n'ont rien laissé de leur civilisation propre. Ils ont imposé des noms à quelques rivières, peut-être aussi à quelques bourgades perchées dans les montagnes du centre, et c'est tout. Aucun nom de peuple, aucun nom de ville à rôle persistant ne vient d'eux. Ils n'ont fondé, de la Charente à la Marne, aucune nation, aucune cité. Là, ils n'ont point fait tâche qui dure, travail humain ou besogne politique.

Les Gaulois, en revanche, ont poussé les racines éternelles de leurs villes et de leurs nations. Ils ont groupé des demeures

et partagé la terre entre des tribus. C'est à eux que remonte, au nord de la Garonne et du Rhône, cette division en peuplades qui formera le système des grands « pays » de l'ancienne France. La Saintonge est le territoire des Santons, le Poitou des Pictons, l'Auvergne des Arvernes, et c'étaient autant de nations celtiques. Ces mêmes nations ont donné le premier et le dernier nom à nos plus anciennes villes du centre et du nord, Saintes et Rouen, Sens et Paris, Reims et Metz. — Or, les « pays » et les « bourgs » de France, sont, ceux-là les articulations de notre corps national, ceux-ci les organes de notre vie sociale. En les créant, les Gaulois ont été ces « héros fondateurs » dont parle Homère, « qui entourent les villes de remparts, bâtissent les demeures des citoyens, et distribuent les terres entre les hommes ».

*
* *

Ces deux races, Ligures et Celtes, ne sont point particulières à la Gaule. Les Ligures se rencontrent en Espagne ; ils ont occupé le nord de l'Italie, et ils y sont restés. Les Celtes se sont étendus dans les plaines de l'Europe septentrionale, pour ne point parler de leurs plus aventureuses migrations. Le Rhin a été, sur ses deux rives, un fleuve gaulois, comme le Rhône a été un fleuve ligure. La France était le pays où se heurtaient les deux principales races qui se partageaient l'Europe barbare, celle du Nord et celle du Midi.

C'était bien aussi le lieu de rencontre de deux mondes physiques, qui s'opposaient dans l'imagination des poètes grecs. Les Celtes étaient pour eux des Hyperboréens, les derniers nés des Titans, vivant dans le froid du Nord et les brumes de l'Occident, hommes des broussailles et des marécages. Autour de chaque peuplade, d'épaisses forêts servaient de frontière. Les bourgades étaient de misérables choses, où les hommes ne se plaisaient point à vivre. De « rudes tempêtes » agitaient même les fleuves et les lacs. Sur la mer septentrionale, un pâle soleil ne luisait souvent que quelques heures par jour. Les Celtes étaient « les plus lointains des hommes », voisins « des portes et du domaine de la Nuit ». La moitié de l'année, les arbres de leurs bois demeuraient

dépouillés de feuillages, et la nature elle-même semblait mourir.

Au contraire, les arbres du Midi ligure ou ibère conservaient une verdure éternelle, et leurs arêtes vives se dessinaient sur « le ciel éclatant ». Les habitants des plaines du Languedoc eurent, bien avant les Gaulois, de grandes villes près du rivage de la mer et des rives des fleuves. Les peuples du Sud ont connu les premiers en France cette vie municipale que les Grecs regardaient comme la splendeur des sociétés humaines. Les Ligures habitaient le pays du mistral, des pierres innombrables, des flots azurés et du soleil ardent. Leur domination commençait, du côté celte, aux abords de Vienne ou de Valence, où, dans les trajets d'hiver, le voyageur venu du Nord aperçoit enfin « le ciel creusé d'abîmes bleus entre les nuées que chasse le vent ». Mais elle s'étendait au delà même du continent, et la mer, elle aussi, a porté leur nom : pêcheurs et corsaires, les Ligures l'habitaient aussi volontiers que la terre. C'étaient, comme les Génois leurs descendants, d'habiles constructeurs de « barques bien ajustées ». Ils ressemblaient parfois, à s'y méprendre, aux Grecs de l'époque primitive, qui furent les plus insignes pirates de l'univers.

Aussi les pures légendes grecques, longtemps ignorantes des pays celtiques, se sont fixées sans déplaisir sur le sol ligure. Il touchait à la Méditerranée, il était riverain de cette mer qui fut la seule patrie commune des dieux et des héros de la Grèce. Les uns et les autres se sont arrêtés sur la terre chaude de Ligurie. Hercule n'y a pas toujours été mal reçu, témoin l'accueil que lui fit le père de Pyrénée et les enfants qu'il y engendra. Triptolème y est venu, et Cérès lui en a indiqué le chemin. C'est sur les bords du Rhône, disait-on quelquefois, que les sœurs du Soleil, les lamentables Héliades, pleuraient chaque soir la mort de leur frère Phaéton. Eschyle et Sophocle ont parlé des Ligures, et c'était déjà sortir un peu de la Barbarie que de recevoir l'harmonieux accueil de la poésie grecque.

Les négociants de Phénicie et de Grèce se regarderont bientôt comme chez eux sur les côtes de la Ligurie. Le terrain était aussi propre à leurs entreprises que favorable au

laurier d'Apollon, à l'olivier de Minerve et au platane des philosophes. Les Phéniciens trouvèrent des refuges sur les côtes. Carthage ramassa dans le pays des milliers d'auxiliaires ligures qui allèrent combattre en Sicile, à la bataille d'Himère, contemporaine de Salamine. Le premier trafiquant grec qui y débarqua, le phocéen Euxène, y prit sa femme, comme autrefois Hercule. Seulement, à la différence du héros tyrien, il la garda, et garda aussi la dot et la terre. Peut-être avait-il revu, à l'horizon ligure de la calanque marseillaise, les montagnes à teinte de violette chères aux Grecs de l'Ionie.

*
* *

Le contraste que présentaient les pays du Nord et du Midi se retrouvait dans le caractère physique de leurs habitants.

Il faut à peine parler des Ibères de l'Aquitaine; nous ne connaissons rien de leur physionomie. — Elle est par trop confiante, cette sagacité des savants contemporains qui ont pu reconnaître chez les Basques les traits distinctifs des anciens Ibères. Nous ne possédons sur ces derniers que deux renseignements précis; d'après l'un, ils avaient les cheveux crépus et le visage coloré; nous voyons par l'autre que leur corps était blanc et leur chevelure rousse. Contradiction concluante, a-t-on écrit, car nous rencontrons chez les Basques le type blond et le type brun. C'est contenter sa science à peu de frais, et dresser un système sur des mots qui se heurtent, à la façon des oiseaux d'Aristophane qui bâtissaient leur ville sur des nuées mouvantes. — Au reste, si nos Basques, cambrés, souples et bruns, ont conservé l'apparence des Aquitains leurs ancêtres, ceux-ci devaient ressembler aussi peu aux Gaulois que les gaves des Pyrénées aux rivières de Flandre.

Car nous connaissons fort bien les Gaulois, les auteurs en ont parlé avec une admiration mêlée d'effroi, et les statuaires de Pergame ont vu dans leurs corps puissants des triomphants modèles de nudités sculpturales. Une taille élevée, des moustaches épaisses, les cheveux blonds, les yeux bleus, le teint blanc, de « grands corps mous d'hommes du Nord », terribles à voir et à entendre lorsqu'ils s'avançaient sur leurs chevaux de bataille : tels apparurent aux Grecs et aux Ro-

mains les complices de Brennos et les compagnons de Vercingétorix, ces Celtes ou ces Galates qui passaient pour les plus redoutables cavaliers du monde barbare.

Quelle distance entre eux et le « petit troupier français », aux cheveux bruns ou chatains, de taille médiocre, mais rablé, nerveux, endurant, piéton sans trêve, que les guerres de la Révolution et de l'Empire ont rendu populaire, comme les *raids* de la cavalerie celtique avaient laissé la terreur après elle ! Cette opposition est telle, que les amis des Ligures ont eu le droit d'en tirer une conclusion favorable à leur thèse. La majeure partie des Français, disent-ils, ne reproduisent pas le type gaulois ; ce n'est pas de lui que dérive notre physionomie nationale. Ne venant pas des Celtes, elle est un héritage des Ligures qui, avant eux, ont occupé la France entière.

De fait, les Ligures ne devaient pas différer de la majorité d'entre nous. On dit aujourd'hui que, par la taille, le teint du visage, la nuance des cheveux, nous sommes une « race méridionale ». Les Ligures d'il y a deux à trois mille ans étaient, eux aussi, les méridionaux de l'Europe. Ils avaient (est-ce bien sûr ?) la face mince et étroite, le nez droit et fin : tout le monde est d'accord pour leur donner une chevelure brune ; à coup sûr, leur taille était petite, leur complexion, sèche, rude et nerveuse.

Leur infanterie était excellente, solide à la marche, dure à la fatigue. Il en était de même de celle des Ibères, leurs voisins et apparentés du Midi, dont on vantait les pieds agiles et les jarrets fermes, de même qu'on dit aujourd'hui « courir comme un Basque. » — Voilà qui, pour quelques-uns, achèvera de faire preuve. Si l'hérédité physique des grands cavaliers gaulois n'a point disparu du Nord, c'est la descendance du fantassin ligure qui semble triompher dans la France entière.

*
* *

On désire ne revendiquer que sous bénéfice d'inventaire l'héritage moral des Ibères et des Ligures.

De ceux-là nous devinons qu'ils avaient l'esprit vif comme le corps, mais qu'ils étaient une « race rusée ». Les Ligures

étaient sobres, économes, âpres au gain, énergiques dans le travail. Mais, plus encore que leurs voisins de l'Ouest, ils avaient de terribles défauts : ils étaient voleurs, fourbes, retors et menteurs. *Fallaces Ligures*, « tromper comme un Ligure », ces deux mots étaient inséparables et formaient proverbe dans l'antiquité latine.

Tout n'a point disparu, par malheur, de l'esprit aquitain. Comme leurs ancêtres ibériques, les Gascons et les Basques ont l'humeur alerte, et ne détestent pas la prudence qui confine à la ruse. C'était un petit-neveu d'Aquitain que le baron de Fæneste, fanfaron et résolu, audacieux et fourbe, l'esprit toujours en éveil, le modèle attitré et patenté de tous les faiseurs de « gasconnades ». — Et il reste beaucoup de Ligures dans le midi languedocien et provençal, si on croit Alphonse Daudet, lequel les a connus mieux que personne. Ce Ligure dont parle Virgile, « vain, orgueilleux, habile à tisser le mensonge, trouvant l'art de tromper dans le sang de sa race », nous le reconnaissons vite : c'est l'aïeul de Tartarin, lequel était né, comme on sait, à Tarascon, ville située sur la rive ligure du Rhône. C'est, lui aussi, un arrière-petit-fils de ligure que Numa Roumestan, et ligure de corps comme d'esprit, ayant « tout le sang à la peau, une crinière noire toute frisée, menteur, passant sa vie à trahir les autres et à se trahir lui-même ». — Fæneste, Tartarin, Roumestan : types éternels du Midi, légataires universels de l'héritage ibère et ligure.

Dieu merci! il n'y a pas qu'eux dans le Midi; et même au sud de la Garonne et de la Durance, bien des Français ont préféré l'héritage moral des Gaulois à celui de leurs adversaires méridionaux : à côté de Roumestan, vivait son compatriote Méjean, « qui n'a jamais menti ». Henri Heine disait de la France qu'elle est « la Gascogne de l'Europe » : je croirais plus volontiers, dût-on me reprocher l'expression attardée d'une « celtomanie » passée de mode, que l'esprit gaulois a pénétré jusqu'au fond de la Gascogne et de la Provence, et qu'il en reste un sédiment dans l'esprit français. Qui sait s'il n'y a pas eu échange d'influences, et si la Gaule n'a pas, au physique, conservé surtout le type ligure, celui des vaincus, et pris, au moral, surtout le tempérament gaulois, celui des vainqueurs ?

Bien avant la conquête romaine, les anciens ont été frappés de l'humeur propre aux Celtes. Bravoure, naïveté, curiosité, esprit d'aventure, franchise et légèreté, la colère et l'abattement également rapides, le cœur généreux et inconstant, tel fut le partage de ces « enfants du monde naissant », comme dit Michelet, « les moins insidieux des hommes », comme dit César. Qu'on ajoute le goût des nouveautés et des révolutions, qui désola plus tard les Romains, le plus conservateur des peuples anciens. — Tous ces traits sont demeurés fixés dans notre tempérament national.

Les historiens qui ont touché à notre passé ont également constaté cette survivance du caractère gaulois, les uns pour en sourire, les autres pour la glorifier. C'est aux Français plutôt qu'aux Celtes que songeait M. Mommsen, écrivant vers 1860 : « Race héroïque et inconstante, ils furent incapables de rien fonder, et tout ce qu'ils tentèrent se dissipa aussi vite que la neige au printemps. » Tout au contraire Michelet, dans cette ferveur de patriotisme rétrospectif que fit éclater en lui le soleil de 1830, s'était écrié au début de son *Histoire de France*, que les Gaulois furent « la plus sympathique et la plus perfectible des races humaines ».

Perfectible, incapable, voilà des mots qui préjugent trop de l'avenir, et que l'historien doit éviter comme dangereux. Qu'il s'efforce de constater, qu'il essaye de déduire, qu'il renonce à prédire ou à incriminer. La vérité historique est rarement dans les jugements définitifs. Le passé ne peut être condamné sans rémission ou acquitté sans réserve; son procès est toujours soumis à la revision. M. Mommsen et Michelet l'ont oublié. On a vu, quoi qu'ait dit notre plus grand historien, des races plus perfectibles que la race gauloise. Mais en dépit de M. Mommsen, elle s'est montrée capable de créer une œuvre, dont il reste pour le moins « l'esprit français ».

*
* *

Si elle a donné aux habitants de la France quelques traits essentiels de leur caractère, c'est qu'elle a un jour conquis le pays presque entier, et le Midi après le Nord.

L'état de choses que nous avons essayé de fixer quatre ou

cinq cents ans avant notre ère ne dura pas. Les Celtes ne se tinrent pas longtemps immobiles sur les bords de la Gironde ou au pied des plateaux dauphinois. Un long arrêt leur était impossible ; c'était le peuple aux élans rapides et aux bonds désordonnés. Vers l'an 200 avant l'ère chrétienne, au temps où les soldats de Rome apparurent entre les Alpes et les Pyrénées, les Gaulois s'y trouvaient dejà solidement établis, les devançant de quelques lustres. Les guerriers blonds avaient remonté la Garonne et l'Isère presque jusqu'à leur source. Ils avaient erré sur les rivages de la Méditerranée, depuis Toulon jusqu'à Port-Vendres. Ils avaient franchi la Gironde, et une de leurs avant-gardes campait près des dunes d'Arcachon. Les bourgades ibères ou ligures, Bordeaux, Toulouse, Béziers, Nîmes et Narbonne elle-même, appartenaient à ces maîtres venus du Nord. Les populations d'autrefois s'étaient repliées : les Aquitains s'isolaient dans les bois des Landes, les collines de l'Armagnac et les Pyrénées de l'Ouest ; les Ligures se cantonnaient dans l'Estérel et les Alpes méridionales. Les peuples du Midi avaient été disloqués, rompus, brisés en deux tronçons par l'invasion celtique, et, leurs fragments rejetés aux angles extrêmes de la France, celle-ci était devenue propriété gauloise.

On nous dit que les Gaulois étaient fort inférieurs en nombre aux nations qu'ils avaient soumises, Je le veux bien ; mais le nombre importe peu dans l'histoire de toute civilisation : il n'assure ni la victoire de la force ni le triomphe des idées. Les Romains qui ont vaincu, gardé, transformé la Gaule étaient moins nombreux que les Celtes, et ils ont renouvelé notre sol et notre caractère en imposant leur langue, leur droit, leur façon de cultiver la terre et d'entendre la vie. Les Carthaginois n'étaient en Tunisie, disait-on, qu'une « bande de voleurs », et ils ont suffi à y créer une civilisation forte et originale qui a survécu à la destruction de Carthage même. Combien peu de vrais Arabes parcourent cette Afrique centrale que gagne et modifie le Coran de Mahomet ? Il s'agit de savoir, non pas si les Gaulois étaient trois cent mille au milieu de plusieurs millions de Ligures et d'indigènes vaincus, mais s'ils ont, comme les Romains le feront plus tard, gravé dans l'esprit des peuples soumis leurs idées et leurs croyances.

Et si cela est, quand bien même ils auraient formé une minorité infime, on aura montré que la France a été celtique avant d'être romaine, et expliqué pourquoi « le génie gaulois » a contribué, pour une bonne part, à former « l'âme nationale ». N'oublions pas qu'ayant été les plus anciens éducateurs de la France, les Celtes ont pu laisser des impressions plus durables ; les leçons les plus profondes que l'homme reçoit lui viennent des maîtres de son enfance.

Or, même au sud de la Garonne et de l'Isère, les Gaulois ont conquis autrement que par les armes.

Leur langue a pénétré partout, jusque dans Marseille ; bien plus, chez les revêches Aquitains des montagnes basques, elle est venue contaminer l'idiome national.

Les noms aux tournures celtiques, en *orix* par exemple, ont été portés par les habitants de toute la France. A Nîmes comme à Trèves et à Bordeaux, des hommes se sont appelés de la même manière que les compagnons d'Ambiorix et de Vercingétorix. En ce temps-là, les noms propres de personnes signifiaient toujours quelque chose ; l'usure ne leur avait point fait perdre, comme à ceux de nos jours, leur sens précis et primitif ; ils révélaient un aspect, ils préjugeaient d'un caractère. Porter un nom gaulois, c'était donner à son être une physionomie celtique.

Surtout, les Gaulois ont fait connaître leurs grands dieux dans tout leur domaine. Une nation possédait à la fois pour ses chefs et pour ses divinités. La religion complétait l'œuvre des armes. Elle était l'agent de la pensée, comme celle-ci l'instrument de la force. Les Gaulois ont amené leurs dieux partout où se sont établis leurs chefs. Sans doute, ils n'ont pas plus expulsé les vieilles petites divinités indigènes qu'ils n'ont exterminé les populations primitives ; mais ils ont donné des maîtres aux unes et aux autres. Le dieu qui était le plus puissant à Bordeaux, à l'orée des bois aquitains, dominait également à Trèves, près du Rhin, que des tribus germaniques venaient de conquérir. Il semblait garder les frontières de la Gaule, comme Jupiter avait protégé celles du Latium.

***

Le jour où un peuple se confie à un même dieu, il est prêt pour l'unité. Le monde latin s'acheva lorsqu'il eut bâti partout des Capitoles à « Jupiter Très Bon et Très Grand ». Aussi, en même temps que les Gaulois propageaient dans toute la France leur langue, leurs noms et leurs dieux, ils tentaient de se réunir en un seul empire. La peuplade qui essaya de donner l'unité à la Gaule fut précisément celle qui occupait le centre du pays, les Arvernes. Cent cinquante ans avant notre ère, ils étaient suzerains depuis la mer du Nord jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Leur empire fut éphémère, il est vrai; il se dissout, il se reconstitue, il est démembré une fois encore: cela se passait lorsque les Romains s'établissaient insensiblement dans le midi de la Gaule.

M. Mommsen a triomphé jadis sur ces ruines de l'empire arverne. Il a répété: « Inapte à bâtir un État national, la Gaule avait atteint, quand les légions arrivèrent, le degré de civilisation propre qui lui était départie; et elle était déjà sur le penchant de la décadence. » M. Mommsen nous égare: l'empire arverne est né tout de suite après le superbe élan qui poussa les Gaulois jusqu'à Marseille et Narbonne; s'il a été rompu par deux fois, c'est parce que Rome a fortement aidé à le combattre. Il n'est donc pas la convulsion d'un peuple qui finit et d'un corps qui se raidit contre la mort, mais le premier effort d'une nation qui s'installe et d'un caractère qui se forme.

Le seul tort qu'ont eu les Gaulois, c'est de « venir trop tard dans un monde trop vieux ». Quand ils cherchèrent à fonder un empire, il n'y avait plus de place, dans le monde antique, pour une civilisation indépendante et un État nouveau. La Grèce avait imprégné tous les rivages de ses dieux et de ses poètes, Rome avait mis l'embargo sur toutes les terres qui valaient quelque chose et sur toutes les puissances politiques qui désiraient vivre. Les Gaulois durent s'incliner devant les mythes grecs et les enseignes de Rome. Mais ils avaient eu le temps de marquer la France à leur empreinte.

M. d'Arbois de Jubainville, l'un des hommes qui ont fait et

provoqué le plus de fructueuses réflexions sur nos origines nationales, a déclaré fièrement qu'il répudiait la descendance celtique, comme Augustin Thierry, en 1820, avait renoncé à la parenté franque : « Ni Celte ni Franc doit être le dogme généalogique de la plupart des Français. » M. d'Arbois parle ici surtout de la généalogie physique. Car, quelques lignes plus loin, on dirait qu'il accepte en partie la filiation morale : « Vercingétorix est à nous, dit-il, lui qui, le premier dans les écrits des historiens, personnifie le patriotisme sur le sol alors barbare de la France future. » Voilà qui est parfaitement vrai, et je ne veux plus en dire davantage : la première fois que l'idée de patrie apparaît en France, c'est chez un Gaulois que nous la trouvons.

Mais, en ce moment, les Romains étaient vainqueurs. La question allait se poser, s'ils continueraient en France, sous l'action de leurs lois l'unité, préparée par les Celtes, ou s'ils maintiendraient l'opposition séculaire entre le Nord et le Midi.

CAMILLE JULLIAN

WATERLOO LÉGENDAIRE

Avec ses collines douces couvertes de sapinières, ses vastes champs ondulés, ses prairies verdissant au creux des vallées, ses bourgades groupées sur les éminences ou dissimulées par les plis du terrain, le Brabant wallon est une contrée chère aux peintres belges. Le paysage n'offre pas seulement à l'œil ravi des lignes nobles et de magnifiques harmonies colorées ; il parle aussi à l'esprit; il raconte les épisodes tragiques d'une lutte de géants; il a gardé le souvenir vivant du dernier vol et de la chute de l'Aigle. Dans le Brabant méridional, comme aussi dans le nord de la province de Hainaut, les noms des villages, des hameaux, des rivières évoquent tous un moment, une heure, une journée de la dernière campagne de Napoléon. Les événements de 1815 ne sont pas sortis de la mémoire populaire; leur trace se retrouve partout, dans les fermes anciennes, dans les vieux moulins, sur les routes.

Un séjour prolongé aux environs de Waterloo m'a donné l'idée de parcourir à pied les étapes des troupes françaises, prussiennes et anglaises. Mes conversations avec les paysans, les fermiers, les cabaretiers, les curés, me firent constater combien les « souvenances d'el' guerre », comme disent les Wallons, étaient ancrées dans l'esprit des populations, mais à quel point aussi ces souvenances s'étaient déjà déformées à travers les générations successives. La *légende* de l'épopée fleurit ici

plus vivace que partout ailleurs. Un folk-lore original se constitue peu à peu. J'ai voulu en surprendre les premiers balbutiements. On ne trouvera point dans ces pages de longs récits émouvants, mais de simples croquis, des notations de routes. Peut-être lira-t-on ces impressions avec quelque intérêt au moment où la société de la *Sabretache* s'apprête à ériger un monument français dans la « morne plaine ». Je n'ai eu qu'à transcrire les versions rustiques pour glorifier la grande armée et son prodigieux meneur. Dans tous ces récits naïfs ou puérils Napoléon dresse sa stature gigantesque. Il est connu des plus humbles. La défaite ne l'a point diminué : le peuple ici en fait un demi-dieu. Jamais rien ne m'a fait sentir plus vivement la grandeur de l'épopée impériale que la gravité des garçons de labour s'interrompant de bêcher pour me narrer la bataille et m'indiquer du doigt la place « où se tenait l'Empereur ».

I. — LE MOULIN DE FLEURUS

Imaginez un grand cône de briques rouges, lourd, disgracieux. De maigres touffes d'herbes poussent entre les pierres disjointes. Les ailes ont disparu. Sur le toit s'élève un énorme chevalet où s'enroulent les fils électriques. Cette sorte de donjon, aux parois lisses, à l'air morne, commande la pointe nord de Fleurus. Napoléon en fit son observatoire la veille et le matin de la bataille de Ligny. Le moulin appartenait à un émigré français nommé Carpan. Il est enclavé aujourd'hui dans le jardin de M. Ferrand, fabricant de machines agricoles. Le *Moulin d'el' guerre* se visite sans peine. Le propriétaire le traite avec tout le respect dû à un « monument historique ». Il en fait les honneurs avec un empressement courtois. Il a poussé la bonne grâce jusqu'à faire placer un balcon à la hauteur du premier étage pour les personnes âgées, incapables de gravir les marches étroites de l'escalier intérieur !...

Les deux salles superposées du « monument » ne produisent, je le confesse, qu'une impression médiocre. Le rez-de-chaussée est transformé en buanderie ; en hiver, il abrite des

plantes. A l'étage supérieur on voit un crâne, un boulet, des biscaïens — tous les *objets de musée* qu'on nous servira à satiété dans nos promenades — et des oiseaux empaillés réunis par le propriétaire pour l'éducation de son fils. Je ne sais pourquoi cet intérieur bizarre me fait songer à la chambre de Félicité, d'*un Cœur simple*... Le toit est percé d'une lucarne que M. Ferrand me désigne du doigt :

— Napoléon, me dit-il, se fit hisser jusqu'à cette ouverture par un aide de camp et regarda longuement le pays. L'officier qui le soutenait n'en pouvait plus quand l'Empereur descendit de ses épaules. Le meunier tremblait de peur, demandait avec des sanglots qu'on ne détériorât pas son moulin.

M. Ferrand ne se doute pas combien sa version, empruntée, me dit-il, aux vieillards de Fleurus, est en contradiction avec celle des historiens. Ces derniers, du reste, ne sont pas d'accord. Les uns prétendent que l'Empereur fit pratiquer une brèche dans le toit à coups de hache; les autres, qu'il se contenta de monter sur une plate-forme aujourd'hui détruite et qui occupait à peu près l'emplacement du balcon posé par M. Ferrand. Combien le geste de l'Empereur faisant la courte échelle avec son aide de camp est plus pittoresque et comme il est plastique et populaire!

— On croit généralement, ajoute M. Ferrand, que Napoléon a passé chez M. Lebaron à Fleurus la nuit qui suivit la bataille de Ligny. Mais deux châteaux des environs se disputent l'honneur de l'avoir hébergé. Dans l'un d'eux, on montre le verre dont il se servit. Le châtelain conserve pieusement cette relique, objet de nombreuses sollicitations anglaises.

M. Ferrand me dit combien son moulin est convoité. L'année dernière, une société française voulut ouvrir à Fleurus un grand hôtel d'où l'on eût organisé des excursions sur le champ de bataille de Ligny. On offrit à M. Ferrand de lui acheter l'observatoire impérial. Il refusa. L'obligeant industriel me raconte cela avec simplicité. Sa figure rose, ses yeux clairs, sa bouche de Wallon bien nourri sourient tout à la fois. Assurément, ce galant homme aime son moulin.

— Regardez donc le pays, — me dit-il, comme je réfléchissais à la suggestion de ces pierres insignifiantes.

Je m'empresse de grimper à la lucarne. Brusquement, la plaine de Ligny se découvre tout entière à mes yeux. A ma droite, s'alignent les grands arbres de la route de Sombreffe ; à ma gauche, dans un vallon vert sillonné de chemins gris, s'éparpillent les villages de Saint-Amand, de Ligny, de Potriaux. Je pourrais d'ici reconstituer le combat du 17, suivre en imagination les attaques de Vam Damme, de Gérard, de Grouchy. Il paraît que des officiers allemands sont venus passer des heures à cette lucarne. Mais je ne suis point stratège et ne veux point mettre à trop rude épreuve l'obligeance de mon hôte...

II. — SUR LE CHEMIN DE LIGNY

Sur la route pâle qui serpente entre les champs dégarnis par l'automne, un paysan pique ses vaches brunes et rousses. Un grand chapeau de paille ombrage le visage de l'homme. Il siffle un refrain. Je lui demande si Ligny est encore loin, et, comme il s'y rend, il offre de m'accompagner. Nous bavardons, et, tout de suite, il me parle de la guerre.

— A Ligny, m'sieur, il y encore ben des souvenances d'el'guerre. Il n'y a pas ben longtemps vivaient près de chez moi cinq vieilles filles qu'avaient toutes les cinq nonante ans. Elles vivaient ensemble et avaient d'la raison encore comme vous et moi. Elles parlaient toudi d'el'guerre, car elles avaient connu les deux guides de l'empereur : Simon le géomètre et Germain Thévenier. Paraît que Simon, pendant toute la bataille de Ligny, ne cessa de trembler comme une feuille au bruit du canon. Mais Thévenier était un gaillard comme on en voit peu, même dans not' pays où les carriers n'ont pourtant pas froid aux yeux. Ce Thévenier était un ancien soldat. Il s'était battu en Allemagne. Dans je ne sais plus quelle bataille, un Prussien s'était jeté sur son capitaine. Thévenier, qu'était un hercule, sauva la vie de son supérieur, qui, par reconnaissance, lui donna une pipe. On a conservé c'te relique dans la famille, qu'habite Charleroi, avec la capote de ce brave, trouée de balles. A ce qu'on m'a dit

Napoléon garda Thévenier jusqu'au lendemain de not'bataille et lui fit ben des politesses.

Tout cela était dit avec lenteur. J'avais le temps de fixer les paroles de mon guide dans ma mémoire. L'homme s'arrêta un moment pour laisser brouter ses vaches. Des deux côtés, les plaines ondulaient jusqu'aux hauteurs voisines. Nous étions presque au centre du champ de bataille. Le paysan étendit le bras à droite, et, pendant la halte, me conta la tuerie.

— Les vieux du pays m'ont dit que les batteries françaises étaient là-bas su'l'motte. Elles tiraient sans s'arrêter sur les Prussiens, qu'étaient de l'aut'côté d'e l'rivière. C'était un tonnerre qui grondait sur la vallée. Puis les soldats de l'Empereur sont descendus vers l'ennemi. Mais la Ligne, m'sieur, arrêta les Français pendant huit jours. Enfin ce sacré petit ruisseau fut franchi. Alors ce fut un corps-à-corps terrible. Tout Ligny était à feu et à sang... C'est ben affreux!

L'homme s'arrêta un moment de parler. Ses explications me laissaient rêveur. Les Français arrêtés huit jours par la Ligne!... Nous reprîmes notre route en silence. Le paysan semblait suivre un raisonnement intérieur. Il dit tout à coup :

— Napoléon devrait revenir, m'sieur. Nous n'aurions plus toutes ces canailleries.

Et, comme je lui demande :

— Lesquelles?

— Ben, par exemple, j'tue un lièvre, j'ai six mois de prison; un aut' tue un homme, il est acquitté. C'est-y juste? Une fille tourne à côté; tout le monde lui jette la pierre, et le garnement qui l'abandonne reste l'ami des honnêtes gens. C'est-y prop'? Avec Napoléon, m'sieur, tout était dans l'ordre et la logique. C'est ben dommage qu'y n'en revienne pas un second.

III. — LIGNY

Un gros bourg, traversé par la Ligne qui coule sur un lit rocheux. Les maisons sont construites en pierres de taille

extraites des carrières voisines. Ces logis trapus ont à la fois un air de force et de vétusté. Les rues, vides de passants, sont emplies de bruit. On entend ronfler et siffler des machines; au loin, les coups de marteau des marbriers carillonnent sans cesse. La vieille église, autour de laquelle on se battit en 1815, a disparu; une élégante construction gothique, en pierres bleues, la remplace. Le parvis respire la paix. Ici pourtant « les hommes s'égorgeaient comme s'ils avaient été animés d'une haine personnelle, a écrit un officier prussien... Personne ne songeait à fuir ni à demander quartier. »

Le curé me reçoit aimablement dans le jardin du presbytère. Il n'a aucun détail inédit. Mais il a de la lecture et me raconte très exactement la bataille.

— Ce fut ici la dernière victoire, dit-il en terminant. Elle coûta cher. La Ligne, emplie de cadavres, roula du sang pendant plusieurs jours. La vieille église était précédée d'un perron où les corps restèrent longtemps amoncelés, à ce que prétend *Monsieur* Thiers.

Un jeune prêtre, en visite chez le curé, intervient dans la conversation :

— Tous les ans, dit-il, les élèves de l'École militaire viennent étudier le champ de bataille et se rendent sur la butte qui domine la grande carrière de Ligny. De là-haut vous embrasserez tout le pays. Allez-y, le spectacle en vaut la peine et les vieux ouvriers auront sans doute de curieux récits à vous faire.

Je ne manque pas de suivre l'avis. Il me faut gravir une montagne assez élevée derrière une vaste exploitation de pierres de taille. La carrière, en pleine activité, s'étale à mes pieds. Plusieurs centaines d'hommes, abrités sous des paillassons, frappent de leurs ciseaux d'énormes blocs de granit. A chaque coup répond un son aigu; c'est un tintement ininterrompu qui monte vers moi comme la chanson obstinée d'une multitude de cloches grêles. De petites locomotives traversent le chantier. Sur les grues géantes s'entassent les poutres de fer. A mi-hauteur de la butte s'élèvent les deux tours d'un four à chaux. Deux carriers, au visage noirci, la pipe de terre à la bouche, vêtus d'une veste rouge, transportent les cailloux qu'ils jettent dans la gueule enflammée du foyer. Ils sont superbes, ces ouvriers d'une besogne diabo-

bolique, déjà vus dans les fusains et les groupes de Constantin Meunier. L'un d'eux vient à moi et me détaille le pays environnant. Par delà la plaine où les mamelons s'arrondissent comme d'énormes vagues, voici à droite Sombreffe. Puis au bout d'une longue file d'arbres, j'aperçois Fleurus, enfoui à ma gauche dans de sombres massifs. Dans la direction du moulin, tout à l'horizon, se profilent les cheminées des premiers charbonnages. Elles se haussent comme des poteaux indiquant la lisière du pays houiller. Le ciel, de ce côté, est plus noir. Le carrier me montre, au sud de la Ligne, une élévation, une sorte de tumulus où les épis poussent au printemps. plus qu'ailleurs.

— Cette motte, me dit-il, nous l'appelons, dans l'pays, l'*Tombe*. Des milliers de Français furent enterrés là.

Comme je lui demande si l'un des carriers n'a point quelque ancienne histoire à me conter sur la guerre, il fait approcher son compagnon de labeur. Celui-ci n'attend point les questions.

— Si je n'me trompe, vous êtes militaire, me dit-il. (Rien, pourtant, dans mon allure, ne permet cette supposition.) Nous en avons ici tous les ans des tas qui viennent inspecter l'pays. Voici un beau souvenir, t'nez, m'sieur. Je le céderais à bon compte.

Il tire de sa veste un petit boulet. Ce n'est point mon affaire. Il a beau me raconter qu'il l'a trouvé à Brye, près du fameux moulin de Bussy ; je reste insensible. Les carriers, hélas ! n'ont point les « souvenances » que me promettait le jeune abbé...

IV. — LA ROUTE DES QUATRE-BRAS

Une promenade merveilleuse. Je quitte à Frasnes le petit chemin de fer pris à Fleurus. La chaussée qui mène à Genappe et Mont-Saint-Jean en passant par le hameau des Quatre-Bras est bordée d'ormes séculaires. Pas une âme sur la large route où mes pas résonnent. Des deux côtés s'étendent des plaines nues. De distance en distance, on aperçoit dans le lointain une ferme encadrée de verdure, des laboureurs, des chevaux. Le silence parfois est troublé par un vol

de corbeaux tournoyant au-dessus des arbres. Non loin de Frasnes, à droite de la sombre avenue, un petit cabaret est posté en vedette. Il porte une enseigne enluminée. On distingue vaguement le chapeau de Brienne et la redingote grise. Et je lis : *Au petit Caporal.*

Pendant une heure je marche sans rencontrer personne et j'atteins le monument Brunswick. Une pyramide de granit surmontée du lion saxon se dresse dans la solitude. Les arbres dissimulent le monument. Le profil dantesque du célèbre chef des bataillons noirs se détache en vigueur sur l'une des faces du monolithe. Des brindilles de paille pendent entre les dents du lion. Des oiseaux ont fait leur nid dans la gueule de bronze...

L'œuvre de MM. Uhde et Winter a ce caractère de force lourde, de majesté pesante que l'académisme germanique imprime à toutes les productions de l'Allemagne contemporaine. Mais la solitude, le silence sont d'une grandeur si envahissantes, les traits farouches et amers du duc de Brunswick sont en si complète harmonie avec le large décor environnant, que, malgré tout, cette tombe de pierre et de métal frappe vivement l'esprit en ce lieu de deuil. La paix des cimetières règne autour du monument, et rien ne trouble l'oraison guerrière que notre âme, irrésistiblement, chante pour l'âme des héros...

Cent mètres plus loin, dans l'immobilité des grands arbres, la maison où mourut le duc de Brunswick, puis, au carrefour formé par la chaussée de Charleroi et la route de Nivelles à Namur, cinq ou six habitations rustiques plantées aux angles des grandes voies : c'est le hameau des Quatre-Bras. Il ne reste plus trace du bois de Boussu, entièrement défriché. La plaine s'étend de toutes parts autour de la petite agglomération. Le hameau était plus important autrefois. Les routes qui le partagent en forme de croix en faisaient sans doute un rendez-vous de rouliers, de charretiers, de postillons. Aujourd'hui tout mouvement a disparu. Les maisons démolies n'ont pas été remplacées. Quatre-Bras n'est plus qu'un souvenir. Trois vieilles, qui avaient vu les combats de 1815, sont mortes, me dit-on, il y a peu de temps. Je n'aurai point de version inédite et devrai me contenter de mes souvenirs

livresques. Je poursuis mon chemin en songeant à la fuite des hussards anglais harcelés par les lanciers de Colbert, puis à la marche difficile et vaillante de toute l'armée française, celle-ci déployée sur l'immense route droite, les rangs serrés, les régiments un peu confondus sous la pluie fouettante, avançant avec entrain vers Genappe, vers Mont-Saint-Jean, vers la mort...

V. — GENAPPE. — WAYS

De Frasnes à Quatre-Bras s'étalent les plaines qui relient le Hainaut au pays brabançon. La nature change peu à peu d'aspect. A travers les jeunes arbres de la chaussée on aperçoit les champs couverts de meules. Le village de Baysi, où quelques jolies portes du siècle dernier montrent de gracieux frontons à coquillles, est bientôt dépassé, et l'on aperçoit devant soi, dans un léger renfoncement, les trois communes de Vieux-Genappe, Genappe et Ways, entourées de bosquets, de taillis où se blottissent les maisons blanches dominées par les clochers. Le ciel est d'un gris rose, l'automne sème ses cuivres sur les coteaux boisés du fond, un calme doux s'étend sur le panorama. Voici l'un des plus beaux sites du Brabant méridional.

A deux jours d'intervalle, Genappe vit passer les troupes françaises, triomphantes d'abord, puis exterminées. La veille de Waterloo elles poursuivaient les soldats de Wellington. Napoléon disait avec rage à ses artilleurs : « Tirez, mais tirez donc, ce sont des Anglais ! » Le soir de la bataille, les soldats de la Grande Armée retraversaient la petite cité dans la plus affreuse déroute. La vieille garde, par une manœuvre habile, réussissait à gagner rapidement Charleroi ; les autres débris s'écrasaient, s'étouffaient, s'achevaient à coups de crosse et de poings dans les rues étroites. Les Uhlans de la Mort approchaient. L'Empereur débordé, sans énergie, sans pensée peut-être, abandonnait aux Prussiens sa berline et ses diamants. Les restes confus et lamentables des régiments de l'Aigle s'égaraient dans les champs, se jetaient dans la Dyle, se détruisaient dans l'effroi de cette horrible nuit. Genappe était transformé en *città dolente*.

L'endroit est assez pittoresque. Les rues tortueuses, fort propres, aboutissent à la Grand'Place où s'élève une lourde église avec façade du commencement de ce siècle. Genappe est fier de quelques pièces d'orfèvrerie ecclésiastique conservées à l'église. La possession de ce trésor a éveillé le goût de l'archéologie chez certains habitants. On m'a conduit chez l'un de ces « érudits », très renseigné, m'affirmait-on, sur les événements de 1815. Mais l'archéologue de Genappe, lui aussi, s'en tenait aux récits de *Monsieur* Thiers. Les traditions populaires n'intéressent pas les hommes de science. Pourtant ma récolte de *folk-lore* s'est enrichie en compagnie de cet « amateur » distingué. Il est allé me chercher un vieux numéro des *Documents et rapports de la Société archéologique de Charleroi*, et m'a fait lire une longue étude d'un abbé Grégoire de Nivelles sur une pierre gallo-romaine portant en grandes lettres : *Abiit, excessit, evasit, erupit*. La dissertation du bon ecclésiastique se terminait par ces mots :

« Le 18 juin 1815, je me trouvais dans la débâcle de Genappe à Gosselies, aussi près de Napoléon à cheval que je le suis maintenant de cette table. Il avait peine à se faire une voie à travers le désordre de la retraite. Il répétait :

» — Du calme, messieurs ; il n'y a pas de péril, il n'y a pas de péril.

» Mais à peine sorti de la foule au-delà du château, il piqua des deux sur la route de Jumet. C'était bien *Erupit, Evasit !* »

C'est ainsi que les archéologues de province rapprochent avec esprit les inscriptions archaïques des grands événements contemporains...

Ways est à l'est de Genappe. On suit un sentier qui se détache de la route à gauche, et l'on pénètre dans la modeste bourgade après avoir dépassé un cabaret portant comme enseigne : « *Aux cuirassiers de Reichshoffen* ». Au milieu du plus triste des cimetières, à côté de la plus pauvre des églises, s'élève le monument du général Duhesme, mort à Genappe. D'un côté, l'inscription ; de l'autre, une épée dont la garde s'auréole d'une couronne de chêne. Le presbytère est à deux pas, et le curé m'apprend que le petit-fils du général Duhesme vient très souvent à Ways visiter la tombe de son

grand-père. Les habitants racontent que le général, blessé, mourant, avait été déposé par les soldats de la Jeune Garde devant l'auberge du *Roi d'Espagne* à Genappe, où Blücher venait de s'arrêter. Les hussards de Brunswick, ivres de carnage, mirent les quelques fidèles du général français en déroute et achevèrent le héros à coups de lance. Le récit de cet assassinat a trouvé crédit chez tous les historiens français. M. Houssaye en a fait justice. Duhesme fut soigné à l'auberge du *Roi d'Espagne* par son neveu le capitaine Marquiaud. Blücher, de son côté, recommanda le mourant à son médecin d'état-major. Mais les blessures étaient trop graves. Le général expira deux jours après la bataille. Néanmoins, aujourd'hui encore, les bonnes gens de Genappe montrent avec horreur le seuil de la porte où s'accomplit le meurtre, comme à Florence on montre avec orgueil la pierre où venait rêver Dante.

VI. — BIERGES. — WAVRE. — BASSE-WAVRE

Jusqu'ici, nous n'avons pas quitté les routes parcourues par l'Empereur avec le gros de l'armée. Transportons-nous à présent du côté de Wavre où Blücher s'était retiré avec son armée en déroute et où ses ruses et sa vaillance opiniâtre devaient immobiliser les troupes de Grouchy. Des hauteurs de Bierges la vue embrasse, du côté de Wavre, un merveilleux paysage brabançon. A l'est, s'élève une colline arrondie, qu'un petit bois de sapins recouvre d'un haut tapis vert. Sur les flancs du monticule, les champs, dont la terre rouge vient d'être fraîchement retournée, sont découpés en carrés et en rectangles. Cette élévation s'appelle dans le pays *l'Tienne des Français*, c'est-à-dire *la Montagne des Français*. Devant nous, à une demi-lieue, miroitent sous le soleil de septembre les toits ardoisés de Wavre. Plus loin à gauche, Bossu, puis, dans l'axe de la ville, Basse-Wavre que surplombent à l'horizon des tertres mamelonnés d'une tonalité verdâtre extraordinairement ténue. La Dyle passe devant *l'Tienne des Français* et roule des eaux rapides vers Wavre. Sa belle vallée n'offre aucun aspect plus caractéristique.

Le fameux moulin de Bierges a conservé sa physionomie de 1815. Il semble abriter derrière la Dyle ses grands bâtiments de ferme et sa grange immense. Des saules poussent à l'extérieur et laissent traîner leurs feuillages d'argent dans la rivière, autour du pont où Gérard, furieux des hésitations de Grouchy et presentant la catastrophe, se plaçait à la tête de ses troupes, cherchant la mort, et recevait une balle en pleine poitrine...

Wavre même est placée dans un site délicieux, entourée d'un cercle de collines où les villages plantés sur les crêtes s'encadrent de sapinières, de rangées de peupliers, de vastes parterres de bruyères roses. L'hôtel de ville, avec sa façade jaune, le monument en marbre allégorisant l'indépendance belge, n'offrent qu'un intérêt médiocre. Dans l'église, riche en belles boiseries du siècle dernier, mais badigeonnée d'une manière abominable, le sacristain me montre dans les piliers de grands trous produits par les boulets de l'artillerie française. Il me dit que je trouverai à Basse-Wavre un survivant des armées napoléoniennes. Ce renseignement me cause un véritable trouble. Quelle fortune inespérée ! Je me rends à Basse-Wavre tout frémissant de joie. Je remarque à peine la « drêve » ombreuse qui y mène, la jolie église et son clocher joyeusement tarabiscoté — je ne désire qu'une chose : trouver le nommé Van M..., entendre de sa bouche le récit des combats gigantesques. Hélas ! je me trouve devant un misérable déchet humain, un vieillard centenaire, sourd, aphone, qui ne comprend rien à mes questions, bégaye avec peine quelques mots de wallon, et me regarde d'un œil sans vie. J'admire néanmoins de confiance le soldat de la Grande Armée. Et comme je quitte cette pauvre ruine, sa fille, prenant enfin la parole, m'apprend que Van M... n'a pas servi dans les armées de Napoléon, que sa gloire est plus jeune, qu'il s'est battu contre les Hollandais, en 1830, pour conquérir l'indépendance de son pays...

VII. — LA VALLÉE DE LA LASNE

De Wavre à Braine-l'Alleud, un tramway vicinal transporte les paysans wallons, animés et loquaces. Les petites

voitures roulent tantôt sur la crête des collines entre les sapins serrés et menus, tantôt dans le fond de la vallée au milieu des champs et des prés. Toutes les haltes sont des étapes de l'épopée : Rixensart, Chapelle-Saint-Lambert, Lasne, Maransart. Ces noms s'auréolent d'une gloire purement prussienne. La poétique vallée de la Lasne où s'élèvent tous ces villages charmants fut pour l'armée de Blücher le difficile et presque impraticable chemin de la victoire. Le petit train en rend l'exploration très commode.

Mais il ne faut point se contenter ici d'admirer le paysage du haut d'une plate-forme trépidante. Il convient de regarder longuement. De Rixensart à Plancenoit, l'œil et l'esprit reçoivent maintes surprises. Comment Bülow, traînant à sa suite quarante mille hommes fatigués, harassés par les combats récents, a-t-il pu, par des routes détestables, des sentiers ravinés, tantôt en gravissant de fortes côtes, tantôt en franchissant des prairies marécageuses, mener ses troupes en quelques heures de Wavre à Chapelle-Saint-Lambert, et de Chapelle à Plancenoit? Lorsqu'on traverse le pays à pied on a le sentiment d'un effort gigantesque, unique, dépensé pendant cette course infernale. Par un temps favorable, il faut de bons jarrets et une certaine dose d'énergie pour marcher de Wavre à Plancenoit en ne s'arrêtant qu'à Chapelle. Quels enthousiasmes, quelles haines animaient donc ces quarante mille hommes encombrés d'artillerie, succombant sous les charges? D'autres troupes arrivaient à leur suite : celles de von Ryssel, de Pirch, de Gneisenau. Une seule âme semblait les animer. L'esprit indomptable de Blücher vivait dans cette armée prussienne. Un espoir de vengeance brûlait tous les cœurs, faisait vaincre tous les obstacles. Le feld-maréchal avait promis au Duc de Fer de le rejoindre à Mont-Saint-Jean. Il souffrait encore de sa chute à Ligny. Mais « il se serait fait attacher à son cheval plutôt que de manquer à la bataille ». Une fièvre de revanche soutenait le vieux Renard. Ses soldats s'enflammaient à sa juvénile ardeur et marchaient d'un élan formidable vers Mont-Saint-Jean où les appelait la voix sourde du canon...

Ils s'arrêtèrent à Chapelle-Saint-Lambert vers onze heures. Blücher vint y rejoindre Bülow. Vu de la vallée, le village,

avec ses maisons étagées, son clocher peint en rose, fait penser à quelque mignonne cité italienne. Il est perché avec grâce sur une colline où les petits bois de sapins et de bouleaux alternent avec les grands vergers. La Lasne, au pied du monticule, arrose de belles prairies animées par la tache vive des eupatoires. La nature prend les aspects d'un jardin, et le village coquet ressemble à un joujou. Il n'est personne ici qui n'ait quelque notion du passage des Prussiens. Le curé de Chapelle m'en parle avec précision. Un aimable « propriétaire » m'accompagne dans le bois de Paris et au monument du comte Schwerin en me racontant les traditions locales. Des hauteurs d'Aquinot nous apercevons le village Lasne à nos pieds, petit bourg assez pesamment tassé autour de son église dans le creux de la vallée. Mon guide me montre l'endroit où les Prussiens traversèrent la rivière.

La contrée, me dit-il, était à cette époque très marécageuse. Les chevaux avançaient avec une peine extrême. L'avant-garde de Bülow venait de s'arrêter à Chapelle-Saint-Lambert et s'apprêtait à faire un repas rapide. On avait déjà dépecé un bœuf. Les habitants effrayés fuyaient dans les bois en traînant à leur suite femmes, enfants, bestiaux, chevaux. Les animaux, presque tous, s'échappaient. Un paysan reconnut son cheval quatre ans plus tard, dans une écurie d'un village voisin ; on le lui rendit.

Les Prussiens arrêtés à Chapelle n'eurent pas le temps de commencer leur repas. Un aide de camp anglais, monté sur un cheval nerveux, arriva ventre à terre, traversa la rivière, les marais, les chemins boueux au risque de se casser le cou. Arrivé à Lasne il avisa un paysan nommé Van Hadenhoven, un Flamand installé dans le pays, et lui demanda :

— Avez-vous vu des soldats prussiens ici près ?

— Oui, répondit l'homme.

— Menez-moi sans retard vers eux, ajouta l'officier anglais.

Il prit Van Hadenhoven en croupe et tous deux s'en furent vers Chapelle-Saint-Lambert. Le repas des troupes de Bülow fut aussitôt interrompu. L'aide de camp de Wellington venait demander au général allemand de se rendre sans retard sur le champ de bataille même. Bülow demanda à son guide,

Degreef, s'il pouvait le conduire à cet endroit. Mais Degreef avait aperçu Van Hadenhoven.

— Il connaît beaucoup mieux la Haye-Sainte que moi, s'écria-t-il, et vous y mènera plus vite.

« Ce fut alors entre les deux guides une querelle de chiens. Ils espéraient échapper au dangereux honneur de conduire les troupes prussiennes. On les mit d'accord en les emmenant tous deux. Van Hadenhoven s'échappa dans le bois de Paris. On tira sur lui sans l'atteindre, et il réussit à se mettre en sûreté. Je tiens ces détails de son fils même. »

Tout en bavardant, nous étions arrivés au monument du comte de Schwerin, modeste colonne posée sur un socle octogonal qu'enlacent les ronces et les herbes folles.

— Le colonel de Schwerin, poursuivit mon complaisant *cicerone*, fut frappé au front d'un biscaïen en traversant le bois de Paris à la tête de son régiment. Son ordonnance le transporta en hâte dans une ferme voisine: mais l'officier était mort quand on le coucha sur un lit. On l'enterra à cette place. Pour être certain de retrouver les restes de son colonel, l'ordonnance fit planter un arbuste sur la tombe. Trois ans plus tard, la famille du comte vint dans le pays. On creusa la terre à l'endroit où l'arbuste avait grandi; les fossoyeurs reconnurent le cadavre aux bagues et aux bijoux que le colonel portait encore. La famille acheta le terrain et y éleva le monument que vous voyez. La veuve du comte Schwerin, Sophie Doentroff, depuis cette époque, envoya chaque année au curé de Lasne une somme de cent florins à distribuer aux pauvres; elle fit don, en outre, de deux cloches à l'église. La comtesse mourut en 1863; elle légua une rente à la commune pour secourir les villageois les plus nécessiteux et particulièrement ceux qui habitaient près de la sépulture. Elle espérait assurer par sa charité le bon entretien du monument. Vous voyez que ses intentions n'ont pas été bien comprises...

En effet, une haie et des arbustes misérables entourent la tombe. Un air d'abandon plane sur cet endroit mélancolique. La tristesse en est d'autant plus poignante que, au moment de mon passage, tout était fête autour. Lasne célébrait sa kermesse annuelle. Les cloches de tous les villages environnants, Ohain, Argenteuil, Chapelle-Saint-Lambert,

sonnaient à la fois. Des bruits de fanfare rustique nous parvenaient par bouffées. La nature était toute joyeuse aussi. La jolie église de Chapelle-Saint-Lambert, avec son clocher si fin et si rose, semblait un autel au dessus des marches de verdure. Le ciel lumineux laissait descendre dans le lointain une imperceptible buée bleuâtre. Et, dans le carillon qui chantait au-dessus de la vallée, j'entendais la voix dominante des cloches de Lasne, les cloches offertes par la pauvre comtesse...

VIII. — LE CHATEAU DE MORIENSART

La certitude d'une belle excursion me conduisit seule au vieux château de Moriensart. Je devais, contre mon attente, y entendre parler de la guerre.

On quitte le tramway vicinal à Aywiers, entre Plancenoit et Lasne, et l'on traverse tout d'abord une vieille abbaye transformée en brasserie. Une large porte où rit un masque s'ouvre devant nous; le seuil franchi, on pénètre dans une vaste cour désolée, bordée de grands bâtiments aux toits d'ardoise, emplie d'une multitude de poules et de canards. Dans le silence du vieil édifice abbatial retentit le marteau d'un forgeron... Derrière l'abbaye monte la route conduisant à Beaumont, à Moriensart et à Céroux-Mousty. Elle est bordée à l'automne de bruyères, de bouleaux, de sapins. Des deux côtés bientôt s'étendent les bois... Parfois une trouée dans les arbres laisse apercevoir un ravin magnifique où s'accrochent les ronces, les fougères et les balais maigres des genêts défleuris. A Beaumont, les chemins se dégarnissent de leur haie de sapins. La vue se répand sur tout le pays. Au nord-ouest, entre les champs roses et les masses bleuâtres des bois de Paris et d'Ohain, se dresse le clocher de Lasne. A l'ouest, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean, la Butte de Waterloo, petite et légère dans le lointain, pose sa masse tumulaire sur la ligne arrondie de l'horizon.

Le château de Moriensart est à une demi-lieue de Beaumont. A l'un des angles du bâtiment s'élève une grosse tour ou donjon, du treizième siècle, construite en granit et

flanquée, aux quatre angles, de tourelles octogonales de l'époque espagnole. Sur les pentes du toit, des fenêtres avec pignons redentés font saillie... La tour est à l'un des coins d'une ferme superbe qui remplace les parties détruites de l'ancien burg. Une mare s'étale dans la cour. Des paons, des canards noirs aux gorges blanches se bousculent sur le fumier. Cette belle ferme brabançonne, flanquée d'une bastille puissante, ne doit pas différer beaucoup, comme aspect extérieur, des « steens » que se faisaient construire les chevaliers campagnards de la Lotharingie et de la Flandre médiévales.

Le fils du fermier, très accueillant, vient à moi. Son visage clair et massif, ses larges épaules, sa marche puissante lui donnent un air féodal. Un peu de sang lotharingien doit couler dans ses veines. Il me fait visiter la tour, me montre au premier étage quelques vieux meubles, et me conduit jusqu'au sommet. Des pigeons partent autour de nous d'un vol rapide. Nos yeux sont tout de suite attirés par la Butte détachant sur le ciel limpide sa forme géométrique :

— Mon père et mon grand'père ont vu la mêlée du haut de la tour, me raconte le jeune fermier. Mon père avait six ans. Un détachement prussien s'est arrêté ici quelques jours avant la bataille. Des cavaliers faisaient trotter leurs chevaux toute la journée. Ils avaient, prétend-on, l'espoir en fatiguant leurs bêtes d'être immobilisés et de ne plus être envoyés au feu. A Céroux-Mousty, que vous apercevez ici près, les soldats de Blücher maltraitèrent cruellement la population pour en obtenir des vivres. Les officiers essayèrent de réprimer leurs rapines et répondaient aux plaintes des paysans : « Ne leur en voulez pas, ils vont mourir demain... »

Je regarde Céroux-Mousty dont la masse pittoresque se fond dans le ciel gris. De l'autre côté, à l'ouest, le ciel est rose. Le soleil se cache momentanément derrière un nuage que ses rayons percent de toutes parts. La Butte est comme entourée de longues flèches lumineuses. Tout le plateau de Mont-Saint-Jean se dore et s'empourpre. Les Prussiens, qui espéraient si naïvement échapper à la mort, dorment là-bas peut-être dans cet immense champ funèbre nimbé de feu...

IX. — LA FERME DU CAILLOU

J'ai sous les yeux, en écrivant, une lithographie anglaise du milieu de ce siècle réprésentant « *The farm* du Caillou, *where Napoleon stayed the night before the battle of Waterloo* », et une estampe française datant à peu près de la même époque. La petite construction se compose de deux corps différents : le logis des fermiers à gauche, une grange avec grande porte cintrée à droite. Devant l'habitation s'étend une sorte de terrasse garnie d'une balustrade de bois ; à droite, une porte, percée dans un mur en grosses pierres de taille, donne accès au verger. La route est bordée d'ormes et de sapins en face de l'habitation. Le lithographe anglais a placé des personnages nombreux sur la chaussée : des familles conduites par des guides, des promeneurs arrêtés en des poses niaises, un couple élégant assis dans un cabriolet... La composition française montre une lourde diligence gravissant la côte qui mène à Genappe. Le touriste ne trouvera plus cette figuration aujourd'hui en visitant le Caillou. Le tramway de la vallée de la Lasne et le chemin de fer de Genappe ont rendu déserte la route tragique des Quatre-Bras.

La ferme aussi a bien changé. Elle est devenue une demeure de plaisance, presque une villa. M. Coulon, l'ancien architecte de l'arrondissement de Nivelles, en devint propriétaire, il y a quelque vingt ou trente ans. Il modifia le Caillou pour l'habiter. On suréleva la maison, on abattit la grange, on construisit une écurie et une remise. Le rez-de-chaussée où Napoléon avait passé la nuit du 17 au 18 juin, déjeuné le matin de la bataille et dressé ses premiers plans de combat, fut respecté. M. Coulon était un bonapartiste fervent. Ce fut lui qui restaura l'église de Waterloo. Il fit décorer les plafonds du Caillou d'une aigle surmontée d'un grand N. Il racheta les vieilles tables — fort élégantes, ma foi — sur lesquelles Napoléon avait déjeuné et déployé ses cartes. Des aigles ramassées sur le champ de bataille, des souvenirs, des dessins s'ajoutent à ces souvenirs. La maison est devenue un petit musée — le

plus vivant et le plus émouvant certes de tous ceux qu'on fait voir sur le champ de bataille.

Je suis arrivé au Caillou un matin. Une pluie fine tombait. La route était maussade. Ne sachant point quels étaient les locataires actuels, je me demandais quel accueil m'était réservé. Je fus vite rassuré. Le Caillou était encore occupé à cette époque par madame veuve Coulon et par son fils, M. Émile Coulon, un dessinateur de talent dont j'avais vu déjà les œuvres. Une réception des plus cordiales me fit oublier rapidement l'humidité et la tristesse du chemin. M. Émile Coulon a conservé pour Napoléon le culte professé par son père. Il m'a fait voir en détail le Caillou, puis le verger où tout un escadron passa la nuit, l'espèce de tourelle en contrefort placée au fond du jardin que la tradition désigne comme un des observatoires de l'Empereur, puis la chambre où Napoléon rêva d'écraser l'Europe en un suprême effort. Chose singulière : les paysans sont unanimes à déclarer que l'Empereur ne passa pas la nuit du 17 au 18 juin dans la ferme du Caillou, mais que, pour *induire ses ennemis en erreur*, il alla demander l'hospitalité au jardinier Aubry qui habitait, à quelques centaines de mètres, dans la direction de Plancenoit, une misérable chaumière. Les « titres » du Caillou sont pourtant établis par l'histoire. M. Émile Coulon me raconte que son père connut la vieille femme qui servit le déjeuner impérial. Elle se souvenait avec précision du tableau qu'offrait la chambre pendant et après le repas. La table desservie, on plaça les cartes sur le tapis à côté du « petit chapeau ». Puis l'Empereur et son état-major s'enfermèrent assez longtemps. Quand ils quittèrent le Caillou, les régiments s'alignaient le long de la route. Les musiques saluèrent une dernière fois le maître, d'une fanfare d'orgueil et d'espoir...

Devant les lieux mêmes, parmi les objets parlants où survit quelque chose des grandes heures écoulées, ces données vagues font surgir dans l'esprit des visions nettes et vivantes. Mon hôte me fournit d'autres détails qui précisèrent ces tableaux... Mais la matinée se termina par un déjeuner animé et copieux. Certaines impressions que j'aurais voulu fixer dans ma mémoire s'échappèrent. Ce repas au Caillou parmi

des reliques vénérables aurait dû prendre un caractère grave et religieux. Je confesse qu'il fut gai et bien arrosé, comme un vrai repas wallon, et qu'au dessert on avait oublié l'Empereur et les milliers d'hommes qui furent massacrés pour l'amour de sa gloire...

X. — LA FERME DE PRICEMONT

En contre-bas de la chaussée qui va d'Ohain à Genval, au milieu des pépinières et des larges prés où s'ébrouent les poulains, la plantureuse ferme de Pricemont domine une des parties les plus pittoresques de la vallée de la Lasne. Les bâtiments sont très anciens; ils appartiennent à la famille Stouffs, qui a donné à la Belgique maints bourgmestres, échevins et représentants. Le prince d'Orange établit ici son quartier général avant la bataille. Sur la route d'Ohain se dresse un survivant de 1815. Hiver et été, ce témoin solitaire contemple la Butte du Lion dressée dans le lointain. C'est un arbre, mais un arbre singulier, double, hybride, unique : une épine géante autour de laquelle a poussé un lierre énorme. Les grosses branches de la plante parasite s'enroulent, se tordent, s'enlacent autour du tronc de l'épine avec des ondulations de couleuvre et développent de toutes parts un superbe bouquet de feuillage. L'épine semble étouffée sous le massif opulent; mais sa ramure s'y est frayé un chemin et agite au-dessus de son inséparable compagnon un panache triomphal de feuilles finement découpées.

C'est à la ferme de Pricemont qu'il faut rattacher, croyons-nous, un cycle de légendes comiques très populaires en Wallonie, en Flandre et dans le Brabant. Les soldats hollando-belges furent ridiculisés d'une manière impitoyable par leurs compatriotes. Pourquoi? On ne sait trop. Une partie des troupes du prince d'Orange, équipée à la hâte, ne participa point à l'action et fut casernée dans des fermes pendant toute la campagne. Cela n'empêcha point sans doute quelques-uns de ces beaux guerriers de raconter leurs exploits héroïques dans leur ville natale. On se moqua d'eux, on aggrava leurs

discours dans des histoires grotesques, et le ridicule s'étendit, dans la suite, aux autres régiments des Pays-Bas dont on oubliait la belle conduite à Quatre-Bras et à Waterloo même. Chose singulière : le thème de ces récits se trouve déjà dans Plaute. Pour « blaguer » ou pour « zwanser », comme on dit à Bruxelles, ces soldats-spectateurs, les beaux esprits en Belgique leur prêtèrent les fanfaronnades du *Miles gloriosus*. La plus ancienne version serait née à Tournay; celle de Gand aurait suivi de près. La version bruxelloise est devenue la plus célèbre; elle se raconte en patois « marollien ». La voici, très abrégée, et privée de son dialogue savoureux.

Napoléon est dans sa tente; il déjeune tranquillement avec du « chicolate ». Tous les quarts d'heure un aide de camp entre, effaré, et annonce à l'Empereur que les Anglais ont reçu de nouveaux renforts. Napoléon ne s'émeut pas pour si peu et donne simplement l'ordre de faire avancer de nouveaux régiments. Enfin, l'aide de camp, blême, hagard, les cheveux dressés sur la tête, vient s'abîmer sur une chaise.

— Poléon, dit-il, les Belges y sont là.

L'Empereur change de visage et demande avec anxiété :

— Combien c'qu'y sont dô ?

— Quatre !

— Podferbloume ! Nous sommes f... ichus !

La légende gantoise montre constamment le maréchal Bertrand aux côtés de l'Empereur. Fait inexplicable : le général Van Damme, Gantois d'origine, ne jouit d'aucune popularité chez ses compatriotes, tandis que Bertrand est aussi célèbre, parmi les descendants d'Artevelde, que l'Empereur lui-même. Au matin de la bataille donc, Bertrand s'est placé sur un monticule et regarde les lignes anglaises avec sa lunette d'approche. Napoléon se tient à ses côtés, et tout à coup, lui demande, en gantois :

— Bertrand, prête-moi ta lunette un moment.

— Volontiers, Sire, répond le maréchal.

Napoléon, à son tour, examine le plateau et les régiments ennemis.

— Quelle bonne lunette, Bertrand ! — dit-il au bout de quelques minutes, toujours en gantois. — Où l'as-tu achetée ?

— Mais chez l'Italien de la rue des Champs, Sire ! (Il y

avait autrefois un marchand de lunettes, italien d'origine, dans la rue des Champs, à Gand.)

— Veux-tu me la prêter jusqu'à la fin de la journée?

— Avec plaisir.

La bataille s'engage. La lunette rend les plus grands services à Napoléon. Il aperçoit les moindres mouvements des Anglais, des Prussiens et les déjoue avec un calme absolu. Soudain il aperçoit, du côté de Braine-l'Alleud, un point mouvant. C'est la réserve gantoise: quatre hommes seulement, mais « grands comme des arbres ». Wellington, à bout de ruses et de soldats, n'a plus d'espoir qu'en ces quatre géants. Ils avancent, stoïques, imperturbables. Napoléon tient sa lunette braquée sur eux. Il sent qu'un grand danger le menace.

— Bertrand, dit-il d'une voix tremblante, quels sont ces hommes formidables?

Le maréchal regarde à son tour et répond, plein de trouble :

— Sire, ce sont les « Genteneers ».

L'Empereur lance un juron et s'écrie, dans la langue gantoise la plus pure :

— Nous sommes... perdus. Il n'y a plus qu'à battre en retraite.

Ne pouvant employer le dialecte local, je ne saurais exprimer l'irrésistible drôlerie de ces récits. Les dialogues gantois, d'une bonhomie gouailleuse et singulièrement libre, bravent l'honnêteté. L'esprit d'Uilenspiegel et de Breughel y reparaît en son naturalisme ingénu. Les quatre soldats de la bataille de Waterloo sont les descendants reconnaissables — bien que travestis par l'ironie moderne — des lurons héroïques que l'on chantait au XIVe siècle dans la chanson des *Kerels*.

XI. — « THE WATERLOO BALL-ROOM »

Nous avons traversé Fleurus, Ligny, les Quatre-Bras, Genappe à la suite de Napoléon; nous avons franchi les défilés de la Lasne avec les soldats de Blücher; nous allons, avant de parcourir le champ de bataille, rejoindre un moment

les chefs de l'armée anglaise apprenant dans la griserie d'une fête l'entrée des Français en Belgique et les progrès foudroyants de l'armée impériale.

Rue de la Blanchisserie, à Bruxelles, derrière une maison plate et triste, on montre un vaste hangar dans lequel eut lieu, s'il faut en croire Fraser, le fameux bal de la duchesse de Richmond. Le visiteur traverse d'abord une petite cour non couverte; on ne lui fait point voir le rez-de-chaussée du fameux *hall*. Il monte au premier par une sorte d'échelle. Le soir du bal, un escalier royal conduisait, dit-on, à la salle de fête. Celle-ci appartient actuellement à un carrossier. Breaks, charrettes à bancs, voitures de tous genres luisantes de vernis ou montrant encore leurs caisses de bois naturel, charrettes d'enfants, landaus, coupés, omnibus, sont placés un peu pêle-mêle dans ce vaste grenier à peine haut de trois mètres. La poussière couvre le sol; les murailles sont sales. Six poutres énormes traversent le hangar, venant du rez-de-chaussée et allant supporter la charpente du toit. Dans le parquet, dont les planches sont d'une largeur remarquable, des ouvertures, pratiquées de distance en distance, permettent de faire manœuvrer des leviers sur lesquels on place des voitures. Au mois d'août de l'année 1888, sir William Fraser, l'auteur des *Words on Wellington*, découvrit ce grenier poussiéreux, puissamment construit et vieux sans doute d'un siècle. Sans hésiter, il y reconnut le cadre où se déroula cette belle nuit d'amour et de joie qui préluda à l'épopée de Waterloo.

Fraser ne s'est-il pas trompé? Dans son excellent petit *Itinéraire*, M. Georges Barral affirme que la fête eut lieu au premier étage de l'hôtel même du duc de Richmond et non dans un *hall* contigu, loué et décoré pour la circonstance. Le duc occupait un château situé à cette époque en pleine campagne. Cette demeure seigneuriale, modifiée et réduite, se trouve absorbée aujourd'hui par l'hôpital des sœurs Augustines. La ville s'est étendue tout autour, si bien que les vestiges de la maison de plaisance du duc de Richmond sont situés actuellement en pleine cité. On n'est admis à les voir que muni d'une permission spéciale. Le premier étage du château de Richmond sert de réfectoire aux Sœurs hospitalières. Les reli-

gieuses ont transformé les autres pièces en salles de malades et en cellules. Si l'étincelante « veillée des armes », chantée par Byron, s'est tenue dans ce château converti aujourd'hui en couvent, la prière et la charité ont, sans doute, purifié aux yeux des Sœurs ces lieux où l'on concerta les massacres dans l'enivrement des danses et du festin.

Lady de Roos, fille du duc et de la duchesse de Richmond, a déclaré à maintes reprises — s'il faut en croire M. Barral — que la fête avait eu lieu dans la demeure même de ses parents. Pourquoi ne pas admettre ses dires? Le hangar, que la légende et l'histoire ont toutes deux accepté comme le décor authentique du célèbre bal, est infiniment laid et triste; il n'a pour lui qu'un certain air de puissance vulgaire. La médiocre élévation du plafond, les six poutres traversant le plancher y rendent un bal à peu près invraisemblable. Les deux cent cinquante invités de la duchesse devaient y étouffer. Et songez de plus à la place qu'auraient occupé le buffet et l'estrade des musiciens. La circulation même aurait été difficile; les valets eussent été immobilisés. Comment se figurer, dans ce milieu grossier, les scènes tragiques ou charmantes recueillies par la tradition, embellies par les poètes, et dont on ne sait plus si elles sont légendes ou vérités? Voit-on les généraux, les diplomates, les pairs, les officiers, les enseignes, puis toutes les dames invitées par la duchesse, et parmi lesquelles il en était qui eussent inspiré le noble et gracieux pinceau de Prudhon, voit-on tout ce monde à la fois grave et frivole, vêtu des beaux et chatoyants costumes de l'Empire, se bousculant autour des malencontreuses poutres? Se représente-t-on Wellington, tour à tour sérieux et enjoué, allant d'un officier supérieur à l'autre pour communiquer à voix basse ses ordres de route, puis s'arrêtant devant le duc de Brunswick et lui apprenant la marche précipitée des Français? S'imagine-t-on le duc de Brunswick, devenu soudain pâle au pressentiment de sa mort prochaine, se levant en émoi et laissant échapper de ses mains le duc de Ligne, enfant, avec lequel il jouait? Un incident de ce genre eût mis aussitôt le bal en rumeur. On aurait deviné à l'instant le secret du Duc de Fer. Or la fête continua tranquillement. Tous les renseignements, toutes les versions, tous les témoignages sont unanimes à cet égard. On doit supposer que les

invités pouvaient circuler d'une pièce à l'autre; qu'après avoir dansé au premier étage, ils descendaient se rafraîchir et se reposer dans les salons du rez-de-chaussée. Quand, à minuit, Wellington arriva chez la duchesse, il put causer avec ses lieutenants sans attirer l'attention. Les groupes n'étaient donc point compacts. Les invités, sans doute, se dispersaient dans l'hôtel. La foudroyante nouvelle n'interrompit point la fête. Les jeunes officiers, « en bas de soie et en souliers à boucles », continuèrent de valser ; leurs supérieurs purent se retirer... à l'anglaise ; à trois heures du matin seulement les trompettes et les bugles annoncèrent « l'aube sanglante » qui arracha les retardataires des bras de leurs danseuses. La duchesse de Richmond réveilla sa fille cadette, « un vrai *baby* de Reynolds, écrit M. Houssaye, qui vint de ses petites mains roses rattacher l'épée du général en chef ». Mais, si la duchesse ne s'était pas trouvée chez elle, dans son hôtel, aurait-elle seulement songé à aller réveiller sa fille?

Le « hangar » de la rue de la Blanchisserie nous paraît avoir des droits fort douteux à l'honneur que les historiens lui confèrent. Son rôle est manifestement légendaire. Les Anglais, néanmoins, auraient voulu y célébrer le soixante-quinzième anniversaire de la bataille de Waterloo par une fête à laquelle on aurait invité toute l'aristocratie britannique. La décoration devait coûter cinquante mille francs. On recula devant les frais. Croit-on que la duchesse de Richmond avait dépensé autant?... La *Waterloo Ball-Room* est devenu un lieu de pèlerinage pour les Anglais, au même titre que la Butte de Mont-Saint-Jean. Ils signent en masse le *Visitor's book*. Quand ils sont accompagnés de leurs épouses, de leurs fiancées ou de leurs sœurs, ils esquissent quelques tours de danse avec une gravité toute religieuse. Et même, quand ils sont seuls, ils rendent hommage aux héros défunts en exécutant un entrechat en manière de rite funèbre...

XII. — PLANCENOIT.

Reprenons notre promenade sur le champ de bataille. Au lieu de poursuivre notre excursion par la route de Mont-

Saint-Jean et de nous diriger vers la ferme Lacoste, nous obliquerons à droite en quittant le Caillou pour nous rendre à Plancenoit à travers champs. Au-dessus de la plaine éternellement ondulée, un ciel mouvementé de septembre roule de gros nuages gris sur un fond argenté. Plancenoit se dissimule dans un vallon. Le clocher émerge bientôt d'un bouquet d'arbres, à l'extrémité d'un chemin creux. Derrière le village, la colline se redresse, en sorte que la petite agglomération, avec ses toits rouges, ses façades crépies à la chaux, se découpe en vive mosaïque sur le coteau vert.

La cure, où je me dirige après avoir jeté un coup d'œil sur la place communale, disposée en double étage, est précédée d'une grille tapissée d'une opulente vigne vierge. On traverse le village avant d'y arriver, chaque maison s'entoure d'un jardinet, et les rues sont fleuries comme pour une procession perpétuelle. Le curé, très obligeant comme tous les prêtres du pays, commence par me déclarer « qu'il ne connaît rien » et qu'il regrette de ne pouvoir me renseigner sur les traditions locales. Il « professe un scepticisme profond » à l'égard des histoires de paysans, et son ignorance des légendes populaires est voulue.

— En arrivant, il y a dix-sept ans, à Plancenoit, me dit-il, j'interrogeai les vieillards qui prétendaient avoir été mêlés aux événements de 1815. Ils me racontèrent d'abord des aventures extraordinaires, puis finirent par avouer qu'ils avaient fabriqué ces récits de toutes pièces. « *Faut bien servir qué'que chose aux Anglais, n'est-ce pas?* » me disaient-ils pour se justifier. Tout ce qu'ils savaient, c'est que, aux premiers coups de feu, ils avaient fui précipitamment avec leurs bestiaux et que, au retour, ils avaient trouvé les rues pleines de cadavres et des soldats morts et blessés dans leurs maisons. Un vieux mendiant, qui se tint pendant plusieurs années au pied de la Butte du Lion, racontait à tous les visiteurs qu'il avait servi de guide à l'avant-garde prussienne; or, il était né en 1820. Plusieurs vieilles femmes gagnaient leur vie en racontant aux Anglais les épisodes terribles dont elles avaient été soi-disant les témoins. Toutes étaient nées après la bataille.

Le curé m'accompagna ensuite à l'église. La façade, en pseudo-gothique, est de construction récente. Il ne reste rien

de l'église primitive bâtie au treizième siècle. L'ancien clocher existait encore en 1815. Un dessin anglais, fait quelques jours après la bataille, nous montre sa masse quadrangulaire, semblable à celle des puissants clochers de la Hulpe et d'Ohain, s'élevant parmi les saules du cimetière. Le reste d'une antique muraille entoure encore aujourd'hui une partie du champ funèbre; il n'est point, à Plancenoit, d'autres pierres contemporaines de la bataille. Autour de ce mur en granit les voltigeurs et les tirailleurs de la Jeune Garde ont lutté pendant des heures, comme des enragés, défendant ou attaquant tour à tour le cimetière. Ici comme à Ligny, le calme infini du paysage actuel s'oppose dans l'esprit à la violence sanglante des souvenirs évoqués...

L'église, à l'intérieur, est revêtue d'une polychromie coquette. L'ancien autel, traversé par les balles, a été transporté, me dit le curé, dans un village situé non loin de Péruwelz; il datait de la Renaissance. Tout ce qui pouvait rappeler l'horrible boucherie a disparu de cette charmante église rose et bleue; le curé actuel, non seulement ne veut plus se souvenir des légendes que lui contaient les vieillards, mais il efface avec soin les traces authentiques de la guerre.

Et pourtant, comme je le quitte, après avoir bavardé longuement avec lui de la bataille, il me dit en manière de conclusion :

— Waterloo a donné son nom à la terrible journée sans aucun droit. Notre village seul pouvait revendiquer ce titre. Il n'y a ni bataille de Waterloo, ni bataille de Mont-Saint-Jean ; il n'y a que la bataille de Plancenoit.

XIII. — HANNOTELET. — PAPELOTTE. — FICHERMONT

Un peu au nord de Plancenoit, s'éleve une insignifiante pyramide gothique : c'est le monument des Prussiens. L'inscription en est simple : *Die gefallenen Helden ehrt dankbar König und Vaterland; sie ruhen in Frieden.* Prenons à droite les chemins creux qui nous ramènent dans la vallée de la Lasne. La jolie ferme d'Hannotelet s'offre bientôt à nous, à

peu de distance du tramway vicinal. Un énorme noyer l'ombrage en partie. Les fenêtres à bascule dessinent de petits cadres blancs dans la façade rouge tournée vers le vallon. Les fermiers n'habitent le pays que depuis six ans, ils ignorent tout...

Derrière Hannotelet, nous voici soudain sur une colline inculte. Des genêts, des bruyères, des ronces, des fougères s'entremêlent, se confondent sur le sol sablonneux. Il faut grimper assez longtemps avant d'atteindre les hauteurs. Un territoire étendu s'étale entre Hannotelet et le château de Fichermont. Sur la terre labourée, les meules roses s'alignent comme des tentes. De grands toits ardoisés brillent au-dessus des terres et versent sur tout le plateau de vives lumières ; ce sont les toits des fermes historiques : Papelotte, Fichermont, la Haye-Sainte. De toutes parts les flèches aiguës des clochers déchirent le ciel ; derrière la houle paisible des champs vallonnés on dirait autant de nefs immobiles...

Papelotte est l'une des plus importantes constructions fermières du Brabant. La tour, posée comme une bastille sur la voûte d'entrée, lui donne une allure de château-fort. Autour de la ferme rayonnent les chemins creux d'un accès difficile. Comme à Moriensart, on se croirait transporté dans le burg rustique de quelque chevalier lotharingien. Papelotte a été rebâti presque entièrement, il y a une vingtaine d'années. Certaines parties anciennes portent encore les traces de l'incendie allumé le soir de la bataille. Le fermier me fait voir avec complaisance ses écuries, ses étables. Les bâtiments sont entretenus avec amour. J'admire les étalons brabançons aux encolures formidables, aux croupes larges et luisantes; on me fait contempler tout un troupeau de petites vaches bretonnes. La richesse de cette ferme a quelque chose d'imposant et de noble... Mais, hélas! aucune légende à recueillir.

Les champs, au dehors, sont solitaires. Je marche pendant près d'une demi-heure sans rencontrer une âme. On ne voit ici ni huttes, ni cabanes, ni maisonnettes autour des grosses fermes et des châteaux, rien que des terres de labour et des chemins ravinés. Fichermont apparaît enfin, entouré de ses haies et de ses grilles. Une délicieuse maison de plaisance faisant l'effet d'une oasis fleurie au milieu de la solitude.

Deux constructions indépendantes l'une de l'autre s'élèvent au milieu du parc. La plus ancienne date de l'époque espagnole; la façade, en briques rouges, surmontée d'un pignon à redents, semble sortir d'un paysage de Teniers; la muraille porte l'écusson de la famille de Fierlant, autrefois propriétaire du château, et une statuette de saint Hubert posée dans une niche. Cette partie de Fichermont existait seule en 1815; elle marquait l'une des pointes extrêmes du champ de carnage. La cavalerie du général d'Homond et des régiments de Hanovriens passèrent comme des trombes égarées devant ce joli château brabançon, devenu la demeure du jardinier et des domestiques.

Les « châtelains » habitent une construction nouvelle hérissée de créneaux et de tourelles. Ce castel romantique fait assez piteuse figure à côté de la maison ancienne. Les « maîtres » sont absents. Ils n'habitent Fichermont que depuis quelques années et n'auraient sans doute rien à m'apprendre. Un jardinier m'accompagne dans le parc. Son père, me raconte-t-il, avait sept ans l'année de la bataille, sa mère cinq. Ils habitaient un hameau de Lasne. A l'arrivée des Prussiens, leurs parents les amenèrent dans les bois avec les bestiaux. Des villages entiers fuyaient à travers les forêts. Parfois de grands arbres tombaient, coupés par les boulets. Les collines brabançonnes n'étaient pas couvertes alors de petites sapinières plantées par des arboriculteurs. D'épaisses frondaisons les surmontaient. Les paysans cherchèrent le salut dans ces beaux bois. Mais leur fuite était entravée à chaque pas. On rencontrait des troupes attardées; les bêtes refusaient d'avancer, ou, prises de peur en entendant la canonnade lointaine, ruaient, jouaient des cornes détalaient brusquement. Les parents du jardinier marchèrent jusqu'à Rixensart et passèrent la nuit en plein air, endormis autour d'un feu de branches...

Dans la cour de Fichermont, entre les écuries et la demeure ancienne, s'élève un puits charmant qui remonte au seizième siècle. Un lierre épais décore le joli petit édifice et descend en lourdes cascades vertes du toit ardoisé. Sans doute des luttes sanglantes s'engagèrent autour de la margelle. Mais nous ne sommes pas ici en face d'un trou sinistre

comme celui d'Hogoumont. Aucune trace de destruction, aucun éclat dans la pierre. J'ai demandé au jardinier si l'on ne racontait pas d' « histoires » dans le pays sur le puits de Fichermont, si l'on ne parlait pas de cadavres enfouis à la hâte dans cette fosse profonde. Il ne savait rien.

XIV. — ROSSOMME. — TRIMOTIAU. — FERME LACOSTE

Remontons du Caillou vers le nord, en suivant la chaussée nue, sans arbres, qui mène à Mont-Saint-Jean et à Waterloo, en laissant à droite et à gauche les fermes blanches dont les noms idylliques et religieux, Belle-Alliance, Haye-Sainte, etc., perpétuent des souvenirs de sang. On traverse d'abord le joli hameau de Maison-du-Roi, quelques vieilles maisons solides groupées autour d'une grande ferme; on dépasse le chemin qui mène, à gauche, vers Braine-l'Alleud, et, au delà de l'emplacement occupé jadis par la ferme Rossomme, on arrive à la ferme Lacoste. Cette fois, nous sommes dans le cirque où se dénoua la lutte gigantesque. Rossomme, où Napoléon eut sans doute le pressentiment de la défaite en voyant, du côté de Chapelle-Saint-Lambert, l'avant-garde de Bülow, Rossomme n'existe plus. L'Empereur y fit un repas avant d'engager la bataille; le fermier lui fournit la chaise et la table qu'on transporta sur le petit observatoire du Trimotiau. Cette ferme porta malheur à Napoléon, dit-on; après la catastrophe les paysans considérèrent l'habitation comme maudite. Elle fut vendue, en dernier lieu, à deux paysans qui l'occupèrent en commun. Dès les premiers jours leur bonne entente fut rompue. Un soir, dans le cours de l'année 1895, Rossomme brûla. Il ne resta que quelques débris de murailles calcinées. La ruine fut rasée. Les deux paysans s'accusèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ferme. Ils se chargèrent avec rage. Les pierres ensorcelées les avaient rendus ennemis.

Un peu plus au nord, la maison de Decoster présente à la chaussée sa façade unie percée d'une porte étroite. Il ne reste que fort peu de chose du cabaret qu'occupait le guide de Napoléon et que l'on nommait la maison de Lacoste.

Pourquoi Lacoste ?

Jean-Baptiste Decoster était un gros flamand né aux environs de Louvain et qui vint s'installer en Wallonie au commencement du siècle. La légende populaire, le roman et l'histoire en ont fait un couard. Mais, en apprenant l'arrivée des troupes, il conseilla à sa femme et à ses enfants de fuir vers les bois d'Aywiers et garda seul sa maison. N'aurait-il pas pu fuir aussi? Il tremblait, dit-on, de tous ses membres quand les officiers le traînèrent devant l'Empereur. Quoi de plus naturel ! Il ne donna que de faux renseignements à Napoléon; mais Decoster parlait très mal le français et ses indications devaient être difficilement comprises. Qu'il ne déployât pas la bravoure de Ney ou de Cambronne, nous voulons bien l'admettre; qu'il ait trompé sciemment Napoléon, nous ne croyons pas qu'on puisse le prouver. Son manque de sang-froid était une garantie de sa sincérité.

Quoi qu'il en soit, Jean-Baptiste Decoster au lendemain de la bataille devint une figure historique. Son nom avait déjà été quelque peu estropié par ses voisins de Plancenoit et de Mont-Saint-Jean. Ils en avaient fait successivement Decoste, De Cosse, D'Écosse, Lacosse[1]. Les historiens écrivirent Lacoste et ce nom finalement remplaça celui de Decoster. Les plans de l'Institut cartographique de Belgique écrivent « Ferme Lacoste » et dans le pays la maison ne porte pas d'autre nom. Le fermier actuel ne connaît que vaguement l'histoire de « Jean-Baptiste », son célèbre prédécesseur. Il me reçoit en pleins champs. Ses bœufs, le col orné de glands en laine rouge, traînent la charrue. Tout en les excitant de la voix, il me raconte ce qu'il sait de la guerre :

— Pour sûr, monsieur, que Napoléon avait passé la nuit chez Aubry. On vous dira qu'il était au Caillou. Il ne faut pas croire ça. Aubry habitait à un demi-kilomètre de la route. C'était un brave homme, allez, incapable de mentir, et un bon jardinier. Son petit-fils et sa petite-fille vivent encore et c'est aussi de ben brav'gens. Napoléon est allé à Rossomme où qu'il a demandé une table et un banc. Il l'a placé derrière la maison de Lacoste, sur cette petite élévation que nous

1. *Decoster* signifie *le sacristain* en flamand et non l'*Écossais* comme a pu le faire croire la prononciation *D'Écosse*.

appelons l'Trimotia. C'est aujourd'hui un champ de betteraves. Pour sûr qu'il a couché chez Aubry.

XV. — LA BELLE-ALLIANCE

Napoléon n'alla pas plus loin. Le soir de la bataille, Wellington et Blücher se rencontrèrent, par hasard, à cet endroit et, comme le dit une plaque commémorative « se saluèrent mutuellement vainqueurs ». La Belle-Alliance est aujourd'hui un cabaret. Avant que son nom eût retenti dans la funèbre épopée, elle jouissait déjà d'une réputation légendaire. La fermière qui l'habita tout d'abord était veuve d'un second mari. Son deuil était à peine écoulé qu'elle épousait un de ses valets. D'où le nom de Belle-Alliance donnée à la métairie par les voisins de cette fermière sans orgueil. Telle est la version racontée par Walter Scott. Certains paysans, interrogés par Le Mayeur, ont fourni une autre explication. La fermière n'était nullement la luronne que l'on croit. C'était une veuve sage et respectée. Mais elle eut le malheur de rencontrer un de ces coqs de village, gaillards sans scrupules, paresseux mais séduisants, dont elle s'amouracha. Le mariage fut décidé. En apprenant la triste nouvelle, le curé s'écria :

— Quelle belle alliance nous allons conclure !

La métairie avait autrefois un aspect plus coquet, si j'en crois de nombreuses reproductions gravées ou lithographiées depuis 1815. Sur une seule estampe, exécutée en Allemagne, elle apparaît lugubre. Des soldats, transformés en fossoyeurs, enterrent les cadavres des deux côtés de la chaussée. La ferme, mal dessinée, vacille sur ses assises. On la dirait prête à s'écrouler ; sa façade est fuyante, ses fenêtres sont louches. L'immense cimetière grossièrement colorié semble faire peur à cette bicoque tremblante...

La Belle-Alliance n'est ni une ferme opulente comme Papelotte ou la Haye-Sainte, ni une ferme magique comme Hogoumont. Elle est tout simplement triste, d'une tristesse pauvre et sans grandeur.

La salle du « Musée » est misérable. Les murs sont cou-

verts d'une chaux bleuâtre. Une suspension en fer-blanc recouverte d'une gaze verte pend au plafond. Les lithographies souillées, maculées, des batailles de Waterloo, de Leipzig, du siège de Ratisbonne, sont collées à la muraille. Une statuette de Napoléon en plâtre doré décore la cheminée. Tout cela sent l'abandon ; un froid humide nous enveloppe. Une vieille gravure montre la ferme d'autrefois. Combien elle était gracieuse et fraîche, sans les enseignes et les inscriptions qui enlaidissent à présent les volets et la façade ! Voici plus loin la photographie d'une nonagénaire, Marie-Françoise Roch, petite vieille ratatinée et aveugle qui attirait jadis les visiteurs à la Belle-Alliance. Son histoire est écrite sous le portrait. Marie-Françoise était née à Ways, le 24 juin 1803. Elle venait de faire sa première communion et était allée passer quelques jours chez sa sœur à Plancenoit, quand les troupes affluèrent dans la contrée. Marie-Françoise réussit à se réfugier dans une niche pendant la bataille ; elle y resta blottie toute la journée. Le soir, elle sortit de sa retraite et soigna les blessés et les mourants. Elle mourut aveugle, il y a quelques années. Sa fille et son gendre sont les propriétaires actuels de la Belle-Alliance. De son vivant, les visiteurs, intéressés par son récit, laissaient tomber les gros sous dans la main des cabaretiers. La vieille animait de ses souvenirs vivants l'estaminet désolé. Marie-Françoise morte, l'âme de la Belle-Alliance s'évanouissait. La ferme est aujourd'hui lamentable. La jolie veuve de la légende n'y voudrait plus abriter ses amours. Le cabaret de la Belle-Alliance, comme autrefois la ferme de Rossomme, est triste comme une demeure maudite.

XVI. — WATERLOO

De la gare, une longue chaussée sans agrément mène au village. Tout de suite, les guides nous assaillent. Un mail-coach passe chargé de gentlemen et de ladies. A droite, par delà la plaine mamelonnée, Braine-l'Alleud et la Butte se partagent l'horizon ; à gauche, les bandes bleues de la forêt de Soignes prêtent à la voûte du ciel leur appui magni-

fique. Le soleil est derrière moi et au-dessus de ma tête se joue une admirable féerie de lumière. Avant d'entrer dans le village, je visite le cimetière. Des maçons y travaillent. Derrière les petits sapins de l'allée unique les tombes disparaissent sous les ronces et les touffes de buis. Les croix de marbre et de bois s'inclinent, se renversent sur le sol. Un gamin me montre la « tombe des Anglais ». La pierre a disparu. La grille, rouillée, sale, est toute tordue. On sent que les touristes n'entrent ici que rarement...

Waterloo se compose de quelques maisons proprettes groupées autour d'une église monumentale, mais laide, que la commune doit à la générosité des Anglais. Les compositions de Madou nous font connaître un Waterloo rustique bien plus intéressant et plus curieux que la bourgade d'aujourd'hui. Sur la place on se croirait dans la petite capitale du Pot-au-Feu. Comme nous le disait le curé de Plancenoit : Waterloo a « usurpé le droit de Plancenoit » et aussi celui de Mont-Saint-Jean. Waterloo a pris certains airs cossus. Mais la petite cité est restée bourgeoise et provinciale infiniment. On ne se trompera jamais sur le rôle qu'elle a pu jouer dans l'histoire.

L'ancienne « Poste aux chevaux », où Wellington vint rédiger son bulletin de victoire, n'est point dépourvue de physionomie. Elle date du siècle dernier, comme l'indiquent les encadrements et les boiseries très élégantes des portes. L'intérieur a un faux air de bar anglais. On n'y vend que des boissons britanniques. Les cartes, les inscriptions sont rédigées en langue anglaise. Les touristes que nous avons aperçus tout à l'heure sur la chaussée font soudain irruption dans le cabaret. Les hommes sont couverts d'imperméables; leurs compagnes s'enveloppent dans de grands carricks pourvus de capuchons. La visite commence, recueillie et respectueuse. Je suis bien obligé d'accompagner la bande. Ils boivent comme parole d'évangile les explications de la cabaretière qui nous guide. On nous mène par un délicieux escalier Louis XV dans la chambre où Wellington passa la nuit du 18 juin. Il y a là des chaises, des buffets, des pendules, toutes œuvres du siècle dernier, d'une forme charmante. Les Anglais ne les regardent même pas. Ces meubles

n'appartiennent aux propriétaires de la Poste aux chevaux que depuis peu de temps. Mes compagnons n'ont d'yeux que pour les lits de Wellington et de Gordon, pour les fusils, les cuirasses accrochées au mur, les biscaïens, les boutons placés sur les « commodes », et surtout pour le squelette découvert par le « baes » du café, il y a quelques années, en creusant les fondations d'une annexe. Un seul détail intéressant à détacher des propos de la cabaretière. Wellington, nous dit-elle, avait commencé la rédaction de sa dépêche au premier étage, dans sa chambre à coucher. Son aide de camp, Gordon, râlait dans la pièce voisine. Les gémissements et les cris du jeune officier enlevaient à l'*Iron duke* ce qui lui restait d'énergie. Il descendit au rez-de-chaussée pour terminer son bulletin triomphal.

En sortant, les Anglais se précipitent vers le jardin où est enterrée la jambe du comte d'Uxbridge. J'ai le temps d'aller visiter seul l'église. Je vous en épargne la description. Cette nécropole est d'une parfaite niaiserie architecturale et décorative. La *Victoire* en bronze de Wiener et l'écusson sculpté par Geefs sont en harmonie avec l'allure générale de l'édifice. On sait quel est le ton des inscriptions funéraires. Je copie celle du général major Van Merlem :

> Dans ce champ belliqueux où sa valeur succombe,
> Sa gloire et nos regrets environnent sa tombe.

Cette sentimentalité touchante n'atténue point la froideur de l'église. Un buste de Wellington, pourtant, nous captive. Il est en marbre blanc. La famille l'envoya après la mort du duc. Le sculpteur Adams a représenté le prince de Waterloo vers la trentième année. L'œuvre est fort expressive. Le nez aquilin, la bouche ironique, sont d'une beauté suprême. Celui que Victor Hugo appelait d'une manière si bizarre « le barème de la guerre » incarne, dans ce portrait vivant, non seulement les calculs, l'héroïsme froid, l'énergie infatigable des Anglais, mais aussi la noblesse, la grâce, la hauteur de l'ancien régime. Il représentait la tradition ; il était l'exécuteur, l'ange de la coalition aristocratique ; il était digne de vaincre le Michel-Ange des combats...

XVII. — MONT-SAINT-JEAN

En venant du sud au nord, de Ligny à Belle-Alliance, nous avons gravi le calvaire de l'armée impériale. De Waterloo à Mont-Saint-Jean, du nord au sud, nous parcourons la voie triomphale et funèbre des Anglais. L'église de Waterloo est placée comme une chapelle dédicatoire à l'entrée de cette route sépulcrale. Au hameau de Joli-Bois, près de l'admirable route ombragée de Tervueren, on voit, dans une cour de cabaret, le sarcophage en marbre du colonel Edward Stables. Il est impossible de dire le singulier et poignant effet que produit ce tombeau entouré aujourd'hui d'un jardin potager, et près duquel croissent les gros choux et les pommes de terre. Sur le territoire même de Mont-Saint-Jean, dans le jardin de l'ancienne auberge du *Cheval Blanc*, repose, parmi les rosiers, le major Arthur Rowley Heyland, « du 14e régiment de ligne de Sa Majesté Britannique ». Le petit monument cubique s'entoure d'une modeste grille tapissée de lierre. Un énorme jasmin, contemporain de la bataille, m'assure-t-on, s'incline avec grâce sur cette tombe poétique.

— Le major Rowley, me raconte une paysanne, fut blessé par un boulet. On le transporta dans ce jardin où il mourut presque aussitôt. Mon grand-père, qui tenait l'estaminet du *Cheval Blanc*, l'a enterré dans un pétrin. Ils ne sont pas nombreux, allez! monsieur, les soldats qui en ont eu autant! Tous les deux ans, la famille vient visiter le tombeau du major. Elle donne vingt francs par an pour l'entretien des fleurs et, régulièrement, le 1er janvier, le petit-fils du major m'expédie de Londres un petit cadeau. Moi, en échange, je lui envoie des feuilles de lierre que je prends sur la tombe!...

Mont-Saint-Jean, comme les Quatre-Bras, se pose dans les angles formés par le croisement de deux routes. L'hôtel des Colonnes, où séjourna Victor Hugo, est à droite en venant de Waterloo. Sa porte d'entrée se pose obliquement sur le carrefour. A gauche de la route s'élève une villa énorme et prétentieuse, cube sans grâce mais non sans ampleur, que

l'on aperçoit à cinq lieues à la ronde. Des bustes romains sont posés sur la façade. A côté du jardin, le long de la chaussée règne une terrasse, au fond de laquelle on a placé une statuette de Napoléon. L'empereur se croise les bras ; il est de méchante humeur et regarde d'un œil sombre la « maison de plaisance ».

A quelques pas de là, la magnifique ferme de Mont-Saint-Jean. Elle appartint successivement aux Templiers et aux Chevaliers de Malte qui y continuèrent les traditions rustiques et guerrières des premiers chevaliers de Lotharingie et de Flandre. Au-dessus de la porte d'entrée, une tourelle avec la croix de Malte surmontée de l'armature grinçante d'une girouette. La cour est énorme; un chemin pavé la traverse et sépare deux grandes flaques d'eau où barbotent des canards. La grange et le hangar couverts de chaume moussu occcupent l'aile droite. Le corps de logis est en face. Il se compose de longs bâtiments terminés par une antique chapelle transformée en volière. Un campanile, tout frêle, caparaçonné d'ardoises, surmonte le petit temple. Des paons, des dindons viennent tour à tour montrer leur gorge bombée et leurs plumes fastueuses. Le fermier va me chercher de vieilles monnaies allemandes ramassées autour de la ferme, et des balles françaises, qu'il distingue facilement, dit-il, des balles anglaises et prussiennes. Mais je suis un mauvais client... J'aimerais mieux qu'il me racontât quelque histoire terrible. Il sait tout juste que la ferme de Mont-Saint-Jean fut transformée en hôpital pendant la bataille et que les chevau-légers belges, qu'on y avait cantonnés après l'affaire de Quatre-Bras, se battirent valeureusement contre l'Empereur, leur ancien maître, qu'au fond du cœur ils chérissaient encore...

XVIII. — LE PLATEAU

Nous atteignons la crête du plateau après un quart d'heure de marche. La route est coupée par le « chemin creux » d'Ohain immortalisé par Hugo. A droite, les musées, le mo-

nument des Hanovriens ; à gauche, la colonne brisée du colonel Gordon. La Butte écrase les petits sépulcres de ses proportions massives. Nous sommes au rendez-vous de tous les pèlerins. Les guides officiels, adoptant la version du poète, prêtent au chemin d'Ohain un rôle décisif. Ils dépeignent les escarpements du ravin et la charge aveugle des cuirassiers dont les masses brillantes traversèrent la bataille « comme un prodige. » Mais le chemin aujourd'hui a perdu ses talus légendaires et n'est plus qu'une prosaïque chaussée...

Au delà des monuments de Gordon et des Hanovriens, la route redescend. La Haye-Sainte se dresse sur la pente comme un fort isolé. Avec ses murailles trapues, flanquées d'énormes contreforts, et ses bâtiments quadrangulaires, elle ressemble autant à une citadelle qu'à une métairie. Entre la Haye-Sainte, sentinelle extrême de l'armée anglaise, et la Belle-Alliance, redoute avancée des Français, la chaussée se découvre, large, nue, semblable à une lice. On s'y battit sans arrêt. A six heures, Napoléon donna l'ordre à Ney de s'emparer à tout prix de la forteresse rustique. Les Français se ruèrent comme des sauvages sur les murs qui crachaient la mort. La Haye-Sainte fut prise enfin, mais pour peu d'instants. Les troupes de Ney allaient la quitter bientôt, décimées, éparses, réduites à quelques lamentables tronçons de fuyards. Trois mille combattants avaient péri autour de la métairie.

La Haye-Sainte se dresse sur le plateau comme le symbole de l'invincibilité des Anglais pendant la journée du 18 juin. Sa masse puissante commande la route. La Belle-Alliance, à un quart d'heure de là, s'efface humblement, chétive et pauvre en regard de sa redoutable voisine. Brûlée, ébréchée, calcinée, détruite en partie, la Haye-Sainte fut un moment une ruine aussi émouvante que le château de Hogoumont. On l'a reconstruite dans la forme ancienne. Deux poiriers géants, plantés avant la guerre, sont restés en place. Avec quelques traces de balles dans les murs du verger et la plaque posée par le prince Georges de Hanovre, ils sont les seuls souvenirs visibles de la bataille.

Il n'est pas inutile d'aller visiter le musée du sergent Cotton, le bric-à-brac de l'héroïsme, pour compléter ses impressions. D'autres musées — oh! bien modestes! — se

sont fondés à côté. Ils possèdent tous des casques, des carabines, des aigles, des biscaïens, des fragments de squelettes. Le portrait de Napoléon figure invariablement à la place d'honneur. Il en est de même dans les restaurants, les cafés et guinguettes. L'un des « patrons » m'a donné des détails sur sa clientèle.

— On vous dira toujours du bien des Anglais dans l' pays, m'sieur, car ils viennent en grand nombre et payent bien. Moi, j' fais pas de différence. Faut vivre avec tout l' monde, c' pas! Deux officiers prussiens sont venus l'année dernière. Ils ont commandé un bon dîner et pris deux bouteilles de vin. Leur compte s'élevait à dix-huit francs. Ils m'en ont donné vingt; le reste était pour moi. Il y a partout de bonnes gens. Il y a de bons Anglais, de bons Français; il y en a de mauvais aussi. Nous avons bien de mauvais Belges.

Comme il voit que je regarde les gravures représentant les victoires impériales :

— J'avais un vieil oncle, me dit-il, qui était allé en Russie. Il en était revenu avec une jambe de bois. Malgré cela, il est mort centenaire. Fallait pas mépriser l'Empereur devant lui; il vous aurait mis à la porte, tout estropié et tout vieux qu'il était. Ah! celui-là, il aimait bien Napoléon! C'est drôle, n'est-ce pas, m'sieur. Ils étaient tous comme ça, les anciens, les paysans comme les soldats. Et aujourd'hui encore, allez, jeunes et vieux ont le même sentiment. Napoléon, m'sieur, pour l' plus grand nombre, c'est comme un dieu.

XIX. — LE CHATEAU DE HOGOUMONT

Stendhal éprouvait un sentiment religieux en commençant sa *Vie de Napoléon Bonaparte*. Je suis saisi d'une sorte de crainte religieuse en abordant les ruines de Hogoumont. C'est ici le temple déchiré, branlant et tragique de la guerre. Victor Hugo a peint ce décor grandiose et lamentable avec une ampleur inégalable. Le poète seul pouvait s'essayer à décrire et à ranimer ces débris d'horreur et d'héroïsme. Il est impossible de voir Hogoumont autrement qu'à travers l'évocation

des *Misérables*. L'art a imprimé comme une marque indélébile sur la physionomie de ces ruines. Il en a agrandi les traits historiques jusqu'au drame le plus noble, le plus extraordinairement humain. Quiconque lit le chapitre de Victor Hugo voit les ruines et les combats de Hogoumont, les voit non dans la réalité précise de la reconstitution et du document, mais dans la réalité autrement vivante et profonde de la vision poétique. Hogoumont est un château de légende. C'est la seule des « fermes tragiques » dont les ruines aient été conservées intactes. La Haye-Sainte, Papelotte, Fichermont, le Caillou, la Belle-Alliance ont été restaurés, renouvelés, transformés, *ratablés*, comme me disait un paysan en me parlant de la Haye-Sainte. Si les morts du 18 juin se réveillent parfois dans l'immense cimetière, c'est parmi ces murs tronçonnés qu'ils se réunissent sans doute de préférence, c'est par la brèche encore ouverte de la petite chapelle que les ombres des gardes anglaises de Cook et des soldats de Jérôme pénètrent pêle-mêle pour se réconcilier dans de mystérieux offices nocturnes...

Aucun effort d'imagination n'est nécessaire ici pour s'émouvoir. Le voyageur qui vient du sud par le chemin conduisant à Braine-l'Alleud, voit d'abord à sa droite, derrière un renfoncement du sol, le verger où les Français pénétrèrent à si grand'peine. Comme autrefois, « les arbres penchés et frissonnants semblent faire effort pour s'enfuir ». Le bois qui s'étendait autour du château, devant le verger, a été complètement défriché. Il en reste encore trois marronniers géants. On prétend, dans le pays, qu'ils ont chacun deux siècles d'existence. Troués par les balles anglaises et françaises, ils restent debout devant la porte du château comme des sentinelles inébranlables. Tout près d'eux s'élève la fameuse muraille de briques, autrefois rouges, sur laquelle les divisions de Guillemot, de Foy, de Bachelu tirèrent pendant deux heures, à balles perdues, croyant voir les uniformes écarlates des Anglais. La muraille est percée de *meurtrières* par lesquelles les gardes de Cook visaient sûrement leurs imprudents adversaires. Dans le pays, ces ouvertures, qui permirent aux assiégés de repousser des divisions entières, et devant lesquelles les Français s'obstinèrent étrangement à

chercher la mort, s'appellent, par une corruption de langage, des *muletières*. Le patois wallon a d'étranges ironies.

L'entrée du funèbre bâtiment est à côté de ce mur. Elle n'a rien de sinistre, car elle est percée dans la maison du jardin qui montre au-dessus de la muraille ses grandes croisées à meneaux de pierre, dans le style du seizième siècle. Cette habitation a été en partie reconstruite. Dans l'énorme porte cintrée est pratiqué un passage plus étroit par lequel les visiteurs sont introduits. La cour aussitôt s'embrasse d'un coup d'œil. Tout devant nous respire la mort. Les murs calcinés, les pierres en tas, les ronces tristes ont l'éloquence d'un deuil inguérissable. A gauche s'étend l'aile occidentale des bâtiments ; elle comprend une grange et des écuries. A l'heure où je pénètre dans la cour, il n'y a personne de ce côté. Un grand molosse noir, au poil ras, aux yeux rouges, grogne tristement sur un tas de fumier. C'est le gardien du sépulcre. Devant moi, et complètement isolés des bâtiments encore occupés, voici le puits, la chapelle, la balustrade du château. Le puits est couvert de ronces ; des fragments de mur entourent en partie le trou maudit comblé par les cadavres. Tout à côté, une mignonne chapelle penche légèrement ses murailles affaissées par les siècles, entamées par les assauts furieux et l'incendie du 18 juin. Elle a été consolidée par endroits ; mais presque toutes ses blessures sont encore visibles. Qu'elle devait être jolie et pimpante au quinzième siècle, alors que le chapelain du puissant seigneur Hugo, sire de Somerel, y disait la messe ! A l'extérieur, elle ressemble beaucoup à la chapelle de Mont-Saint-Jean. Toutes deux appartinrent, du reste, à des chevaliers du Temple. Un même clocheton surmonte le toit aigu. A l'intérieur, l'oratoire de Hogoumont a conservé des restes de son mobilier religieux et les traces des luttes horribles de 1815. De plus, les touristes le profanent encore journellement. On a beau reblanchir les murs à la chaux. Anglais, Prussiens et Français continuent de « s'y insulter... »

On n'a jamais dit combien était charmante la vierge en bois qu'on voit dans la chapelle. Elle date sans doute du commencement du seizième siècle. C'est un bon morceau de cette sculpture brabançonne alors si florissante. Elle porte encore des vestiges de polychromie ; la guimpe est blanche ; quelques

parcelles d'or brillent sur la draperie. Posée sur un autel carré qu'entourent les briques du pavé, elle accueille les visiteurs avec son bon sourire flamand. Le Christ, le fameux Christ aux pieds brûlés lui fait face. Il était placé autrefois à l'extérieur, au-dessus de la porte d'entrée. Les flammes, allumées par les obus français, après avoir dévoré le château où râlaient et hurlaient les gardes anglaises, atteignaient la chapelle, léchaient déjà les pieds du Sauveur, quand elles furent arrêtées soudainement par miracle. Jésus protégeait sa demeure...

Quelques débris du château, une amorce d'escalier où s'installent des pigeons, un fragment de balustrade couvert de mousse et de feuillage en broussaille, s'élèvent près de la chapelle. Derrière ces pierres et ces piliers s'étendent ce qu'on appelle les cimetières anglais et français, des bandes de terre incultes couvertes de luxuriantes mauvaises herbes où dorment deux mille soldats. Un jardin coquettement fleuri est devant et étale sa parure de dahlias et de phlox. Les « immortelles » aussi y poussent en grand nombre ; deux cent cinquante combattants sont enfouis dans cet enclos. Un grand potager longe le jardin ; puis, au delà, c'est le verger énorme et sombre. Le feuillage des vieux arbres est si épais que l'air y prend une teinte de crépuscule. On dirait une entrée élyséenne. Deux mille soldats d'élite sont couchés aux pieds des pommiers et des poiriers. Deux morts seulement y sont commémorées : celle du jeune capitaine des Goldstream Guards, John Lucie Blackman, et celle du sergent-major Cotton, guide de Wellington à la journée de Waterloo et décédé, non le jour de la bataille, mais en 1849..

Revenons dans la cour, jusqu'à la porte septentrionale illustrée par l'inutile héroïsme de Legros. Le spectacle n'est pas moins saisissant. On se représente le flot de Français pénétrant par la porte charretière, mais arrêté aussitôt, brisé, repoussé par la masse des gardes anglaises. Les murailles extérieures sont épaisses et hautes comme celles d'un bastion. La chapelle apparaît toute petite dans la perspective. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur cet ensemble pour comprendre la longue résistance des assiégés... De l'autre côté de la cour, la maison du jardinier étale ses coquetteries rustiques. On y montre, au rez-de-chaussée, la chambre où, nous dit la femme loquace

qui nous guide, « les officiers écrivaient » (?). Les anciennes poutres du plafond ont été conservées. Au mur sont attachés des fusils, des photographies; sur un meuble on exhibe des os, des grenades, des biscaïens.

Le bavardage incohérent de notre *cicerone féminin* est des plus savoureux. Elle parle l'anglais, l'allemand et le français avec un même accent wallon, gras et chantant. Un grand nombre de gens du pays en contact constant avec les étrangers de différentes nations ont appris ainsi les trois grandes langues européennes. Notre guide en jupon est la fille de Pirson, ancien jardinier de Hogoumont. Elle s'énorgueillit de sa généalogie et passe à tous les visiteurs la carte de son père, décédé depuis plusieurs années. En voici le texte :

MARTIN PIRSON

DU VILLAGE DE PLANCHENOIT

Le plus ancien guide du champ de bataille de Waterloo.

Ayant été employé immédiatement après la mémorable bataille, pour secourir les blessés et enterrer les morts. Connaissant toutes les localités et pouvant donner tous les détails désirables sur les grands faits d'armes de 1815. Il a eu l'honneur d'acccompagner comme guide M. Ad. Thiers, l'historien célèbre, alors qu'il visitat *(sic)* les plaines de Waterloo. Possesseur de certificats honorables il se recommande aux personnes qui désirent visiter le champ de bataille.

Thérèse, la fille de Martin, nous parle pêle-mêle de Victor Hugo, de Thiers, du sergent Greham, de Mac-Donald, de Jérôme, du jardinier Guillaume Van Kylsom, qui resta dans Hogoumont, enfoui dans la cave pour garder le château... On suit avec peine le fil de ses discours.

— Si Grouchy était venu, m'sieur, les Anglais auraient été rossés !... Mais les Français ne pouvaient pas gagner la bataille en même temps que les Anglais, n'est-ce pas ? Il y en a toujours un qui perd ! Il y en a toujours un qui est trompé. Rappelez-vous, m'sieur, le déjeuner de Grouchy. Ce général-là n'était bon que pour manger des fruits !...

Elle va me servir une version favorable aux Français, — car les guides officiels vous racontent la bataille avec des

nuances différentes suivant la nationalité qu'ils vous supposent. J'ai soin d'avertir Thérèse Pirson de mon origine belge. Elle change aussitôt d'intonation et me donne des renseignements neutres. Elle aime mieux parler anglais que français, me confie-t-elle ; elle vend aux visiteurs britanniques des crânes, des boutons, des fusils. Un seul Français lui a acheté des fragments de squelette ; c'est un membre de l'Académie française. Elle parle familièrement de son client, qu'elle appelle par son petit nom connu du Tout-Paris, et me montre les autographes de « l'Immortel ». Je n'aurai pas l'indisccétion de dire le nom de cet acheteur pieux et bénévole. Il dit dans ses lettres à Thérèse Pirson que les ossements sont destinés à la collection de son fils...

La fille du guide retrace plus ou moins éloquemment les épisodes du siège et de l'incendie de Hogoumont d'après Victor Hugo. Elle est fière d'avoir connu l'écrivain et donne quelques détails sur son séjour à Mont-Saint-Jean. On sait que l'auteur des *Misérables* parle avec une particulière complaisance de ce sire Hugo qui construisit le château et la chapelle. Il laisserait volontiers entendre qu'il en descend... A écouter le bavardage de Thérèse Pirson, plein de respect pour le poète, à contempler ces ruines comme hantées d'images et de fictions romantiques, on se persuade que le grand Hugo du dix-neuvième siècle a reconquis par son génie le domaine dévasté et glorieux du petit seigneur brabançon, Hugo de Somerel, prêtre-chevalier de l'abbaye de Villers...

XX. — LA BUTTE DU LION

Traversant la plaine de Mont-Saint-Jean, en 1831, pour délivrer Anvers alors aux mains des Hollandais, les soldats du maréchal Gérard gravirent la Butte et, dans un accès de goguenardise rageuse, brisèrent la queue du Lion de bronze... Les Français en général regardent l'immense cône de terre que surmonte un fauve pacifique, comme le Monument de la Défaite.

Ce lion chancelant qui rêve
Debout dans le champ du destin,

est à leurs yeux le symbole d'un revers inoubliable. Michelet

parle avec mépris du « tumulus barbare », Victor Hugo d'un cri admirable appelle le jour où l'Aigle soufflettera d'un coup d'aile « ce fantôme d'un lion »...

Ce monument est-il vraiment l'emblème d'une humiliation? Pour ma part je n'ai jamais éprouvé ce sentiment. Il n'est pas d'endroit plus propice pour rêver à la majesté de Napoléon, pour évoquer la grandeur légendaire de son règne, pour deviner d'un regard dans le passé la tâche épique de ses soldats, que le sommet de ce tombeau triangulaire élevé sur le cadavre de l'héroïsme impérial. J'ai vu beaucoup de visiteurs, dédaigneux des guides, s'abîmer longuement dans la contemplation du champ immense. Rarement ils tournaient les regards vers Waterloo et les lignes culminantes occupées par Wellington; presque toujours au contraire leurs yeux étaient captivés par les lointains bleuâtres où s'évanouit la gloire impériale dans la retraite du bataillon sacré. C'est à Waterloo que la légende napoléonienne commence; le Destin y brise l'existence réelle de la Grande Armée; l'épopée poétique va seule vivre désormais dans l'imagination des artistes, des poètes, des écrivains, du peuple. Napoléon vivant n'exerça qu'une influence contestable sur les artistes; l'Empereur vaincu devient et restera pendant des siècles un superbe thème esthétique. Sa passion terrible pour les grandes tueries, ses victoires et ses défaites sont un aliment inépuisable pour la beauté, pour la méditation même, car Balzac écrit : « Ce que Napoléon a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. » Et le romancier génial combat, en effet, de toute sa vigoureuse et souple ardeur les utopies républicaines auxquelles Bonaparte avait opposé la barrière de sa tyrannie éphémère et gigantesque.

N'est-ce point l'art français qui nous a laissé la peinture la plus fidèle de Waterloo? Quels récits minutieux, quels poèmes puissants, quels chants de guerre peuvent valoir les lithographies de Raffet? Qu'on se les grave dans la mémoire et que l'on gravisse alors la Butte. Par delà les bornes bleues du tumulus, au milieu des épis fléchissants où le vent trace des ondes rythmiques, sur les chaussées raides, dans les chemins sablonneux, autour des fermes blanches, partout, jusqu'au fond de l'arène de deuil, on verra surgir les bataillons

de la Grande Armée hurlant leur enthousiasme pour l'Empereur, on verra sortir de la fumée les escadrons frénétiques lancés au pas de charge sur les murailles humaines hérissées de baïonnettes. Je ne m'occupe point, dans ces pages, des conséquences sociales de ces tueries; je songe au spectacle d'enivrante grandeur qu'elles offrent à notre esprit. Et quel guide plus sûr parmi ces tableaux de l'héroïsme que Raffet! Voici Napoléon au milieu du dernier carré. Il est huit heures du soir. On commande au demi-bataillon de gauche : *Joue! Feu! Chargez*. L'Empereur est calme; il sait que le dénouement suprême s'accomplit, mais son visage, tourné vers ses grenadiers, reste impénétrable. L'armée française est en déroute; les ennemis, dans la folie du triomphe, ne conservent plus aucun ordre. L'Empereur et cette élite de soldats donnent aux vaincus et aux vainqueurs l'exemple du sang-froid. Quelle page plus nette, plus grandiose aussi que la célèbre *Retraite du Bataillon sacré*? Ce petit carré d'hommes inébranlables marche dans la plaine de carnage comme une mouvante citadelle d'acier. Au centre, la silhouette de l'Empereur se dessine, saisissable encore mais déjà vague, au milieu des nuages de poudre qui auréolent le dieu vaincu. Les cadavres de chevaux, d'hommes, s'amoncellent autour du bataillon. Des bêtes blessées fuient éperdues, sautent au-dessus des canons abandonnés. Ce qui reste de la Grande Armée se perd à l'horizon, en fragments confus, en tronçons mutilés, dans le trouble lugubre de la nuit commençante. D'interminables files de cavaliers volent à l'avant du bataillon carré; ils ne parviennent pas à s'en approcher, et tourbillonnent, comme des insectes impuissants, autour des grognards soudés les uns aux autres. — Une telle retraite est une victoire. Napoléon, au milieu de sa vieille garde, reste l'ange du combat... Les artistes étrangers n'ont point su rendre les fureurs et les élans fous de la mêlée. Les Français seuls ont magnifié les héros du 10 juin. Turner a reproduit le champ de bataille dans un tableau saisissant; mais il a choisi l'heure où le carnage avait cessé. Et soyez assurés que, de tous les monuments élevés dans l'arène sanglante, celui de Gérôme, montrant l'Aigle blessé et frémissant, sera le plus fier, le plus pathétique...

Assurément, si la Butte n'existait plus, on se prendrait à la regretter. Elle permet au regard de circuler sans arrêt d'un bout à l'autre du champ de bataille. Elle commémore certes la victoire de Wellington et de Blücher. Mais quiconque en a gravi les marches se sent envahi peu à peu de respect pour le génie de Napoléon, éprouve pour son être quelque chose de l'admiration inconsciente que lui vouaient ses soldats. J'ai compris ici la religion de Stendhal pour celui qu'il appelait « le plus grand homme que la terre ait porté depuis César », l'inquiétude de Carlyle devant cette « énigme », la passion de Balzac pour ce Verbe agissant et foudroyant, l'idolâtrie des foules pour celui qui avait si bien défini son rôle en répondant à l'avance aux calomnies et aux haines : *J'ai reculé les limites de la gloire;* j'ai compris enfin pourquoi il était devenu un demi-dieu, un héros de légende dans le pays même qui l'avait vu tomber. La chute était inévitable, fatale, nécessaire. Le destin a voulu que cette vie grandiose s'achevât par une scène eschylienne. Il est impossible de concevoir pour les géants de l'Empire et pour leur maître une fin plus noble, plus esthétique. A quoi bon s'affliger de la défaite et déplorer l'inéluctable ? La tragédie napoléonienne ne devait-elle pas se dérouler par un spectacle de beauté terrible ? Le dieu des armées modernes ne devait-il pas tomber dans une mêlée monstrueuse et sublime ? La grandeur antique du héros, écrasée par la Moïra implacable, l'horreur splendide du spectacle nous frappent seuls à Waterloo, et ce n'est n'est ni la pitié, ni le regret puéril de la bataille perdue, mais la sérénité et l'apaisement religieux de la destinée accomplie qui seuls nous envahissent au sommet de ce tertre gras de sang.

H. FIÉRENS-GEVAERT.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

LES SONNETS DE SHAKESPEARE, traduits en sonnets français, par **Fernand Henry**.

Les voici enfin traduits en vers harmonieux et souples, tous ces beaux sonnets de Shakespeare, si mystérieux et si tendres; on les a longtemps ignorés : « l'ombre puissante projetée par *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Othello*, le *Roi Lear*, *Macbeth*, ces chênes géants, devait être fatale à ces fleurs délicates ». Mais les Sonnets abondent en merveilleuses beautés. Et, assurément, Shakespeare a souvent sacrifié à la mode, à cet engouement de la cour pour les vers « sucrés » de Pétrarque et de ses disciples; mais souvent aussi la passion lui inspire des vers ardents et confidentiels. M. Fernand Henry, l'auteur de la traduction, nous présente l'œuvre de Shakespeare dans une fort curieuse étude, où se trouve résumé, en quelques pages, tout ce qu'il est essentiel de savoir avant la lecture des Sonnets.

LE JAPON, *Essai sur les Institutions et les Mœurs*, par **I. Hitomi**.

En même temps que les États-Unis, le Japon a pris rang depuis quelques années parmi les grandes puissances; les armées japonaises ont marché avec nous à la conquête de Pékin, et, depuis le 15 juillet 1899, toutes les barrières entre les Japonais et les étrangers ont été levées : c'est la seule nation de l'Extrême-Orient qui se trouve placée sur le pied d'égalité avec les autres puissances civilisées. L'auteur de ce livre, qui est un Japonais, écrit très purement dans notre langue : il possède à fond tous nos écrivains et il sait les citer à propos. Il nous donne les renseignements les plus curieux sur la politique, la religion, les beaux-arts, la littérature, la musique, les mœurs de son pays : autant de chapitres attachants qui s'éclairent pour nous, presque à toutes les pages, d'illustrations originales et pittoresques.

LES IDYLLES ANTIQUES, *Ballades françaises*, *4e série*, par **Paul Fort**.

Bien que M. Paul Fort les dissimule avec soin, ce sont vraiment des vers, et toujours de beaux vers harmonieux qu'il fait chanter aux pages de ce livre. Et, sans doute, les rimes ne sont parfois que des assonances; les syllabes fortes comptent seules dans la mesure; mais le vers se rythme de lui-même, selon des cadences familières, en alexandrins abondants et sonores. Et voici que des tableaux s'évoquent, « un côteau tout hérissé de treilles... un noir troupeau de boucs et de chèvres peureuses... les bergers, les bergères dansant sur la coudrette »; et voici que des propos subtils s'échangent aux lèvres de Daphnis, de Tircis et de Mélibée; et voici Bacchus « à la fin des jours mélodieux d'automne, dans le tremblement bleu des bois au crépuscule ». Tout cela est d'un vrai poète, et d'un remarquable écrivain.

LE TRANSVAAL PAR UN UITLANDER, par **J. P. Fitzpatrick**, traduit de l'anglais par **Mermeix**.

Au moment où le Transvaal et l'État d'Orange agonisent en un suprême effort de résistance, il faut lire ce livre d'un Uitlander. Homme d'affaires considérable à Johannesburg, M. Fitzpatrick a été l'un des chefs du mouvement réformiste. « Après avoir lu son livre, on jugera des critiques et des plaintes. Mais du moins on les jugera sur pièces authentiques. » Dans une préface, qui est une étude précise et forte, M. Mermeix analyse pour nous les causes profondes du conflit qui vient d'éclater entre l'Angleterre et les républiques sud-africaines. Et, sans approuver l'annexion anglaise, triomphe de la force sur le droit, M. Mermeix n'est pas loin de conclure que le parti bürgher et surtout le président Krüger avaient rendu la guerre inévitable. Ce livre est un précieux renseignement sur l'état d'esprits des Uitlanders; il abonde en détails et en explications de toutes sortes; et il méritait qu'une traduction le fît connaître au public français.

FLAMMES ET CENDRES, par **A. L.**

Sous ce joli titre, qui est déjà d'un poète, l'auteur anonyme de ce recueil a réuni des poèmes sincères, de ceux qu'on écrit aux heures ardentes et mélancoliques, pour le seul plaisir de les écrire et de prolonger en eux ces impressions passagères qui émeuvent un moment tout le cœur. On sent que l'auteur n'avait point le souci de les publier, et que ce volume s'est fait lentement, presque à son insu. On entrevoit aussi que toute l'existence évoquée çà et là en ces confidences harmonieuses fut celle d'un galant homme, mêlée de près à des existences illustres, dévouée, fidèle, éprise d'art, et on s'aperçoit que l'auteur est de ceux qui savent être poètes dans leur vie.

LA JONGLEUSE, par **Rachilde**.

Il faut signaler cet étrange roman qui s'empare de l'imagination et s'impose longtemps au souvenir. Les scènes se hâtent et se pressent, et toujours vivantes, se heurtent en dialogues subtils; çà et là, quelques descriptions, toujours troublantes, ramassées en trois lignes. On ignore où l'on est, où l'on va; on se laisse emporter malgré soi, dans une sorte de vertige. C'est une lecture qui donne de la fièvre et de l'angoisse : des images surgissent, et on ne sait plus les écarter. Tous les romans de Rachilde ont ce même charme, parfois dangereux. On ne peut les recommander qu'avec une extrême prudence : car l'auteur est de ceux que les choses ni les mots n'effraient; mais il fallait bien, un jour ou l'autre, sinon conseiller de lire ses romans, indiquer du moins tout leur mérite.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19020-9-00. — (Encre Lorilleux).